

LE CHEVALIER RUTLIDGE

“ GENTILHOMME ANGLAIS ”

1742 - 1794

*Thèse complémentaire
présentée à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris*

PAR

Raymond LAS VERGNAS



PARIS
LIBRAIRIE ANCIENNE HONORÉ CHAMPION

5, QUAI MALAQUAIS, VI^e

1932

LE CHEVALIER RUTLIDGE

« GENTILHOMME ANGLAIS »

1742-1794

LE CHEVALIER RUTLIDGE

“ GENTILHOMME ANGLAIS ”

1742 - 1794

*Thèse complémentaire
présentée à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris*

PAR

Raymond LAS VERGNAS

AGRÉGÉ D'ANGLAIS



PARIS
LIBRAIRIE ANCIENNE HONORÉ CHAMPION

5, QUAI MALAQUAIS, VI^e

1932



A MES PARENTS.

LE CHEVALIER RUTLIDGE

“ GENTILHOMME ANGLAIS ”

« Il est étonnant que la figure originale de Ruthledge (sic) n'ait jusqu'ici tenté aucun biographe..... ».

A. de Gallier : « Les émeutiers de 89 ».
Revue des Questions Historiques
tome 34 pp. 134-135.

AVANT-PROPOS.

En écrivant sur James Rutledge l'étude que l'on va lire, nous n'avons point cédé au désir téméraire de présenter un génie méconnu. Vouloir faire de lui un écrivain de tout premier plan eût été se vouer sans remède à l'amertume des déceptions. Le chevalier Rutledge fut un littérateur brillant, un polémiste fougueux, un romancier sensible et plein d'humour, un critique érudit et sincère. Qualités, tour à tour, aimables et drues qui justifient ce travail, mais, au même temps, préviennent une ambition plus orgueilleuse. Le situer est aussi le limiter. Parmi les écrivains secondaires sa stature paraît haute. Mais il n'a point cette densité pensive et ce don lumineux qui sont la marque des très grands.

Pris à son rang, toutefois, il demeure une figure attachante. Il a été si diversement mêlé à la vie de son époque, que le faire revivre, c'est esquisser l'une des périodes les plus tourmentées de notre histoire, c'est évoquer l'inquiet dix-huitième siècle, ses milieux littéraires, les « bureaux d'esprit », comme, aussi, ses cercles politiques, les « clubs » et les « comités ». Retracer l'existence aventureuse de James Rutledge est, en quelque sorte, établir un trait d'union vivant entre des hommes aussi distants que Voltaire et Necker, le délicieux Goldsmith et l'incorruptible Robespierre.

Le nom du chevalier se révèle ainsi inséparable d'événements essentiels. Rutledge a pris une part prépondérante à la célèbre controverse shakespearienne, en cette phase héroïque de sa carrière que fut l'année 1776. Et il a joué, à l'avant-garde de la Révolution, le même rôle de précurseur sur la scène politique des Cordeliers.

Personnalité internationale, Irlandais par le sang, Français par le hasard et l'adoption, Rutledge occupe, en raison de ce dualisme, une position curieuse. Il a les vues hardies, les idées libérales d'un déraciné. Représentatif à maints égards de ce milieu peu étudié et encore mal connu que constitue en France l'Irlande au XVIII^e siècle, il ne l'est toutefois que partiellement. Sa culture anglaise le

marque d'une profonde empreinte. Par l'amour qu'il a porté à la patrie de Shakespeare comme à son pays natal, le chevalier forme un lien spirituel entre l'Angleterre et la France. La présente thèse, bien qu'étant par nature une simple monographie, peut ainsi accessoirement être considérée comme une contribution modeste à l'étude des échanges intellectuels entre les deux nations.

La fortune de Rutlidge a, jusqu'à ce jour, subi un destin singulier. Ceux des critiques qui signalent son rôle dans la polémique shakespearienne passent sous silence la part qu'il a prise aux conflits politiques. Inversement, les historiens de la Révolution négligent de rappeler son passé littéraire. Il semble qu'il y ait eu deux Rutlidge, entre lesquels 1789 creuserait un abîme. Seul, le *Dictionnaire Anglais de Biographie Nationale* a tenté de combler la lacune. Il nous a paru utile de parachever l'effort. L'un des objets les plus urgents de ce travail a donc été de rétablir dans sa continuité la personnalité de Rutlidge.

On notera, en parcourant cet ouvrage, que le nom du chevalier y est orthographié parfois différemment dans le texte et dans les références. Par souci d'unité, nous avons adopté, une fois pour toutes, l'orthographe *Rutlidge*, qui est celle des actes de l'état-civil. Mais le chevalier ayant, dans la seconde partie de sa vie, signé ses œuvres *Rutledge*, nous avons cru devoir respecter cette graphie dans les citations.

Ce nous est un agréable devoir que de remercier ici les personnes qui ont bien voulu, à des degrés divers, nous rendre la tâche moins malaisée : les Autorités des Archives Nationales et du Ministère des Affaires Étrangères, Monsieur Stiegler, le regretté bibliothécaire de l'Institut d'histoire de la Ville de Paris, Monsieur Baron, Archiviste de la Bibliothèque Municipale de Dunkerque, Messieurs A. Gautron et Maurice Hily, enfin, qui nous ont donné sans compter tout l'appui de leur dévouement.

A Monsieur Fernand Baldensperger, qui a eu l'idée de cette étude, qui n'a cessé de nous encourager dans nos recherches et dont la rare érudition a été pour nous le plus précieux secours, nous tenons à exprimer tout particulièrement notre profonde gratitude.

Paris, mai 1931.

PREMIÈRE PARTIE

LES ANNÉES DE FORMATION

(1742-1769)

CHAPITRE PREMIER

LA JEUNESSE DE RUTLIDGE

La tâche n'est point aisée de retracer avec quelque précision la jeunesse de James Rutlidge. Le chevalier n'a commencé d'occuper la critique que vers sa trentième année et comme personne jusqu'ici ne s'est, à proprement parler, institué son biographe, les documents ne font que trop cruellement défaut sur cette première partie de sa vie.

Nous n'avons, pour guider nos recherches [à l'exception des rares pièces officielles qu'il nous a été donné de consulter à Dunkerque] que les confidences clairsemées au hasard de son œuvre. En rassemblant ces renseignements, en y joignant les témoignages, épars eux aussi, des contemporains ou des critiques ultérieurs, nous avons pu cependant reconstituer, dans ses grandes lignes, la jeunesse de Rutlidge. Encore nous a-t-il fallu, bien souvent, nous défier de ces témoignages mêmes, des biographes improvisés ou peu scrupuleux se contentant avec une légèreté qui déconcerte d'affirmations hâtives et non suffisamment contrôlées¹.

Nous ne saurions donc avoir la prétention d'apporter ici une histoire sans tache. Nous croyons toutefois n'avoir jamais interprété trop librement et nous avons, à tout le moins, conscience d'être demeuré toujours dans les limites du vraisemblable.

I

Le premier mai 1741, Marguerite Lefebvre Dessalhumière épousait à Dunkerque Gualter Rutlidge, négociant armateur en cette

1. Alfred Franklin, le seul critique français qui ait tenté en quatre ou cinq pages rapides une biographie concise de Rutlidge écrivain, se trompe lourdement sur des points essentiels. Il est vraiment regrettable que ce résumé, auquel on se référerait volontiers jusqu'ici comme à un guide succinct, mais clair, contienne des erreurs aussi graves....

ville¹. C'était une Française, issue d'une vieille famille rurale depuis fort longtemps établie dans ce pays humide partagé en deux par la Somme et qui, couvert d'eaux et de marais, avait dans l'ancienne France reçu, non sans logique, le nom de Ponthieu².

Gualter [ou Walter] Rutlidge, à qui elle venait de s'unir, était d'origine étrangère. Il était fils d'un Irlandais, descendant des comtes de Galloway et Mayo, « titre noble et connu au royaume d'Irlande »³ et personnellement très attaché à la famille des Stuarts⁴. Né à Saint Germain-en-Laye, Walter Rutlidge s'était fait naturaliser Français, « à l'occasion de l'acquisition d'une terre en Champagne »⁵.

Il semble bien qu'il ait eu un caractère peu sympathique. C'était une nature indolente, peut-être non foncièrement mauvaise, mais que son égoïsme et son penchant au plaisir prédisposaient à toutes les faiblesses. Sa femme aurait pu exercer sur lui une heureuse influence. Outre une certaine fortune, elle lui avait apporté en dot ses qualités intellectuelles et morales, et son fils, qui ne la juge que par oui-dire, n'en parle jamais qu'avec chaleur⁶. Malheureusement l'appui précieux qu'elle aurait pu fournir à son mari ne devait avoir qu'une durée éphémère. Le 5 août 1742, elle donnait le jour à un fils, Jean Jacques⁷. Deux ans plus tard, elle mourait subitement à l'âge de 26 ans⁸. Ainsi commencèrent les malheurs de J. J. Rutlidge.

Demeuré seul, Walter Rutlidge se consola facilement. Le commerce lui offrait un dérivatif et il s'y livra, non sans succès d'abord. Les

1. Registre des Mariages Année 1741 (Ville de Dunkerque).

2. Rutlidge *Mémoire au Roi* (Imprimé en 1787 et publié en 1790) à Paris chez Rozé. 1790. p. 4 Ln²⁷ 18.147 in 4°.

3. *Ibidem*.

4. A lui demandé depuis quel temps ses parents ont passé et se sont fixés en France ?

A dit que c'est sous le règne de Louis XIV au cours du passage du roi Jacques en France, que son aïeul accompagnait...

« Premier interrogatoire du sieur Rutlidge » (1^{er} décembre 1789)

Arch. Nat. Y. 10506.

5. *Ibidem*.

6. *Premier et second voyages de Mylord de *** à Paris contenant La quinzaine Anglaise et Le retour de Mylord dans cette capitale après sa majorité* par le Ch. R.***. Tome second pp. 16-17. à Yverdon 1777. Y² 64106.

7. Registre des naissances (ville de Dunkerque). Année 1742. N° 400. Bien que prénommé officiellement *Jean Jacques*, le chevalier est toujours appelé *James*.

Franklin le fait naître en *Irlande* en 1744.

8. Registre des décès (Ville de Dunkerque). Année 1744. N° 353 : Marguerite Lefebvre.

affaires de Walter avaient toujours été florissantes, mais l'année 1744 fut marquée par un accroissement sérieux de sa fortune ¹. C'est à ce moment d'ailleurs, comme si le sort eût voulu lui offrir une nouvelle compensation, que se produisit l'événement d'où l'armateur allait tirer — et avec lui son fils James — son anoblissement.

II.

Les espoirs des Jacobites de restaurer les Stuarts avaient pris de nouvelles forces depuis 1740. Au mois de janvier 1744, le chevalier de Saint George avait délégué son fils Charles Édouard en France, où, à peine arrivé, celui-ci apprenait que les troupes composant « l'Expédition d'Angleterre » se concentraient à Dunkerque sous les ordres de Maurice de Saxe. Après un court séjour à Paris, Charles Édouard partait avec Maurice pour hâter l'embarquement.

On sait comment cette première tentative avorta et comment « les vents n'étant pas jacobites » ², les navires, gravement avariés par une tempête épouvantable, furent contraints de rester au port. La mèche était éventée. Il fallut renoncer à l'expédition. Mais les partisans des Stuarts en France ne renonçaient pas, eux, à leurs secrètes espérances. Dès les premiers mois de 1745, l'Irlandais Richard Warren, officier au régiment d'infanterie irlandaise de Rothe et futur maréchal, se rendait à Paris et intriguait ferme en faveur du rétablissement des Stuarts. Charles Édouard lui-même, esprit chevaleresque et intrépide, ne tenant compte ni des risques ni du nombre, décidait de partir, seul avec ses fidèles, à la conquête de l'Angleterre. Restait une difficulté : où trouver le navire ?

C'est ici qu'intervint directement Walter Rutlidge. Il proposa au prince un de ses vaisseaux, « l'Élisabeth ». Celui-ci accepta avec reconnaissance, mais « la justesse de son esprit lui fit naître la pensée » de gagner ce royaume dans une frégate légère tandis que l'Élisabeth,

1. Son nom revient fréquemment dans les procès-verbaux des séances de la Chambre de Commerce de Dunkerque. On y voit qu'il armait de nombreux navires et qu'il tirait de jolis revenus de la traite des nègres.

Cf. en particulier les procès-verbaux des 29 mai 1743, 22 janvier 1744, 9 février 1749, 29 avril 1750 et 5 mai 1753. Voir également l'État des Navires pour l'année 1745.

2. Léon Lallement. *Le Maréchal de camp Baron de Warren (de 1740 à 1775)*.

Livre 1^{er}, Warren et le prince Ch. Édouard p. 8. Extrait du bulletin de la société polymathique du Morbihan. (2^e semestre 1892).

à Vannes 1893. Ln 27 41831.

» armée de 66 pièces de canon, serait son escorte. Il conjectura que
 » l'ennemi ne manquerait pas de le supposer à bord de celui-ci, qu'il
 » ferait tous ses efforts pour s'en emparer et qu'à la faveur de cette
 » méprise il ferait route avec sûreté et pourrait montrer à ses
 » partisans et à ses ennemis étonnés le rejeton de leurs souverains
 » légitimes »¹. Charles Édouard s'ouvrit de ce projet à W. Rutledge
 qui avait « sa confiance et ce fut pour remplir ces vues qu'il traita
 » avec Walsh d'une frégate que ce dernier avait au port de Nantes »².
 Walsh, armateur Nantais, également d'origine irlandaise et Jacobite éprouvé, était le correspondant commercial de Rutledge. Sollicité, il adhéra à toutes les propositions du prince et mit à sa disposition la frégate « La Doutelle » qu'il dirigea en personne³.

L'expédition débuta bien. Partie de Saint-Nazaire le 14 juillet 1745, l'Élisabeth, solidement armée et portant 200 hommes d'équipage, livrait victorieusement bataille au large de Yarmouth et réussissait à rallier Brest.

Le 5 août 1745, Perville-Salles, négociant à Dunkerque, écrivait :
 « Le vaisseau de Rutledge est entré à Brest... Le ciel soit favorable
 » et protège l'entreprise du prince! »⁴... Le ciel ne fut pas favorable. On sait l'issue lamentable de cette entreprise et, succédant à l'enthousiasme initial, quel effondrement fut Culloden pour les partisans des Stuarts. L'Élisabeth et la Doutelle ne furent point sans utilité en dépit de la défaite. Grâce à elles, au contraire, de nombreux Jacobites, dispersés après Culloden, purent échapper aux Anglais et regagner sains et saufs le rivage français⁵. Rutledge avait ainsi servi la cause des Stuarts jusqu'au dernier moment et mérité ce titre de baronnet, à lui conféré par le prince qui avait si hardiment porté le nom de Jeune Prétendant⁶.

III

Le nouveau baronnet, cependant, se consolait avec autant de désinvolture de l'échec de Charles Édouard que de la perte de sa

1. *Le Babillard* par J. Rutledge à Paris 1778 tome 3, page 203.

2. *Ibidem*.

3. Léon Lallement. *Op. cit.*, p. 14.

4. Traduction.

5. Léon Lallement. *Op. cit.*, page 35, note.

6. *Dictionary of National Biography*, 1897 tome 50. A noter erreur 1715 (old Pretender) au lieu de 1745 (Young Pretender) — Voir aussi *Plaidoyer pour le Chevalier Rutledge* 4° F³ 28718 note p. 2.

femme. Abandonnant son fils à des soins mercenaires, il venait fréquemment passer quelques semaines à Paris et goûtait largement aux plaisirs de la capitale. Il est probable qu'écrivant plus tard sa *Quinzaine Angloise*, Rutlidge n'a pas été sans penser plus d'une fois aux extravagances de son père ¹.

Les amis de Walter Rutlidge n'étaient pas toutefois sans concevoir quelques inquiétudes sur l'avenir du jeune James et certains d'entre eux, désireux de voir réparer les brèches que les folies du père avaient ouvertes dans ses biens, pressèrent l'armateur de se remarier.

L'enfant avait un peu plus de trois ans quand son père céda aux sollicitations de ses amis. Évoquant plus tard ses souvenirs de jeunesse, Rutlidge nous a laissé, par l'intermédiaire d'un de ses personnages, le chevalier Bouillac, (sous lequel se masque malaisément Rutlidge lui-même), un portrait peu flatteur de la femme choisie par son père. « Il fut chercher une compagne, dit-il, dans une famille » où la laideur était héréditaire, aussi bien que les richesses. A une » figure commune, à des traits désagréables ma future belle-mère » joignait des manières revêches et un esprit peu sociable ; tout » cela était, il est vrai, pallié par une dot » ².

Il se trouva que cette dot, par les facilités de dépenses qu'elle accordait à Walter Rutlidge, l'entraîna plus tôt sur le chemin de la gêne. Le désastre où venait de sombrer son royal protecteur, la guerre rallumée à l'extérieur, tout sembla se liguier contre lui. Des infidélités d'agents et ses dépenses inconsidérées l'amenèrent bientôt à deux doigts de l'indigence.

Restaient seuls intacts les biens qu'il tenait de sa première femme. Est-ce là simple coïncidence ou faut-il y voir la véritable raison pour laquelle le jeune James, héritier de sa mère, fut à ce moment (il devait atteindre sa sixième année) relégué dans un collège où il resta dix ans pleins dans le plus entier abandon ? Les maîtres durent, à plusieurs reprises, rappeler par lettre à Walter Rutlidge que son fils ne pouvait cependant point vivre et mourir au collège ³.

1. *Premier et second voyages de Mylord *** à Paris*. Tome 2, page 17.

2. *Ibidem*, page 18.

3. *Ibid.*, page 21.

IV

Cette sorte de réclusion qui, chez tout autre, eût pu être néfaste, éveilla prématurément l'esprit de James Rutlidge. Privé de l'affection maternelle, délaissé par son père, l'enfant se tourna très jeune vers les livres. Il avait été habitué chez lui à parler parallèlement le français et l'anglais ¹. Il apprit à écrire les deux langues. Ses maîtres touchés par son application, sa souplesse d'assimilation et aussi, sans doute, par ce que son abandon pouvait projeter sur lui de grâce mélancolique, s'attachèrent à développer chez leur élève le goût de l'étude. Il acquit ainsi une double connaissance (qui serait, autrement, surprenante) des cultures anglaise et française, et lorsque, vers sa seizième année, il sortit du collège et revint à Dunkerque, il avait, à coup sûr, une instruction très supérieure à celle qu'on est en droit d'attendre d'un jeune homme de cet âge.

L'empreinte de l'étude avait été si forte sur James que le retour au foyer paternel lui fut extrêmement pénible. Il est vrai que Walter Rutlidge ne cherchait guère à s'assurer l'affection de son fils. Comme il continuait à mener joyeuse vie et que la politesse qu'il avait d'abord témoignée à sa femme avait cédé progressivement à une antipathie de moins en moins déguisée, il avait relégué sa compagne depuis cinq ou six ans au fond d'une petite propriété ayant appartenu à la mère de James.

C'est là que fut conduit l'adolescent au sortir de l'école. On imagine ce que ce séjour lui put inspirer d'aversion. Sa belle-mère faisait retomber sur lui tous ses malheurs. « Si mon retour, fait dire » Rutlidge à son porte-parole le chevalier Bouillac, ne lui avait pas » fourni l'occasion d'exhaler son fiel contre moi, elle aurait certainement succombé à sa malignité » ².

Le jeune homme fuyait-il la maison, c'était pour trouver dans le canton « des cultivateurs ignorants et grossiers ou des moines dissolus et stupides » ³. Nature délicate et aristocratique, affinée

1. « Vous savez que dès ma plus tendre enfance j'ai parlé la langue anglaise et que par des circonstances qui me sont particulières, je bégayai pêle-mêle, dès le berceau, les sons de cet idiome et ceux du nôtre ».

Lettre à Monsieur M*** reproduite dans les *Œuvres diverses de M. le Chevalier R. Yverdon 1777*. Tome 2, page 203, Z 20300.

2. *Premier et second voyages de Mylord ****. Tome 2, page 22.

3. *Ibidem* p. 22.

encore par l'amour des études, James Rutlidge souffrait vivement de cet isolement parmi des gens hostiles ou totalement incapables de le comprendre. Esprit actif porté vers les réalisations immédiates, il souffrait également de se voir condamné à l'inaction. Avec impatience il attendait que son père lui donnât un état. Mais celui-ci, pris par ses plaisirs, en proie, de plus, à d'incessantes difficultés d'argent, se préoccupait peu de son fils. James dut avoir, à cette époque de sa vie, l'impression écrasante qu'il ne sortirait plus de cette campagne où il lui semblait s'enliser vivant.

À la douleur comme à la joie, tout jeune homme trouve une expression identique, qui est la poésie. Rutlidge, se tournant vers la muse consolatrice, épancha son chagrin en vers. Déjà, au collège, il s'était fait remarquer par ses compositions poétiques, mais c'était alors simple jeu. Cette fois il chantait de vrais chagrins sur sa lyre élégiaque. Avec naïveté il dépeignait la misère de sa condition, l'excès des malheurs où l'avait plongé l'indifférence d'un père non moins avare de sa tendresse que de son aide matérielle, les espérances enfin qu'il mettait dans le secours de la sensible Providence.

La Providence entendrait-elle les appels des croyants ? Un événement capital se produisit alors dans l'existence de James. Vers la fin de l'année 1760, Rutlidge reçut un jour une lettre de son père. Qu'on imagine l'étonnement, l'impatience, la joie mêlée de secrète inquiétude avec lesquels le jeune homme ouvrit le papier de ses doigts tremblants. C'était la première lettre que son père lui eût écrite de sa vie ¹. Hélas ! dès la première ligne James dut se rendre compte que l'affection n'avait point poussé Walter Rutlidge. La lettre était un véritable réquisitoire où l'auteur se plaignait que son fils fût « un coquin qui lui donnait bien du chagrin, un poète » en un mot, et qu'il ne vaudrait jamais rien ².

Les larmes montèrent aux yeux de James et sans comprendre à quelle nouvelle indignité il devait ce surcroît d'accablement, il s'en fut s'ouvrir de sa peine à un ecclésiastique érudit et prétentieux qui était, en quelque sorte, l'oracle de sa belle-mère et n'avait pas été sans jouer un rôle important dans la divulgation des épanchements poétiques du jeune Rutlidge. Petit à petit, l'homme d'église finit par apprendre au poète navré que son père, alarmé de ce goût dominant qu'il avait depuis son retour montré pour la

1. *Premier et second voyages de Mylord ****. Tome 2, page 24.

2. *Ibid.*, page 24.

littérature et les sciences « penchant ridicule de ce temps-ci ¹ », ajouta-t-il, avait décidé de le placer dans un régiment. James apprit ainsi que son père avait sollicité pour lui un brevet sans appointements dans un régiment de Sa Majesté.

V

Rutledge, toujours par la bouche de Bouillac, nous a conté avec pittoresque comment, après quelques semaines de maladie, il avait quitté la maison pour aller rejoindre son régiment déjà parti en campagne. « Plus maigre et plus décharné, écrit-il ², que le Chevalier » de la Triste Figure, j'endossai le harnois militaire... avec deux » chevaux en mauvais ordre, un paysan travesti en valet qui, par » son accoutrement et sa figure, ne ressemblait pas mal au fameux » écuyer du héros de la Manche, et cent écus pour tout trésor. » J'avais à traverser la France et une partie de l'Allemagne. Cette » magnificence m'avait néanmoins été reprochée du même style » que ma qualité de poète. Il est bien certain qu'elle était propre à » me la faire confirmer et que si l'on s'avisait jamais de convoquer » l'arrière-ban du Parnasse, on y trouverait beaucoup de héros de » la même mine et pourvus du même train que j'avais alors ».

Le régiment vers lequel se dirigeait si mélancoliquement notre héros n'était autre que le célèbre régiment de cavalerie franco-irlandais du Lieutenant-Général Charles, duc de Fitzjames, cinquième fils du Maréchal de Berwick ³.

Formé sous le nom de Fitzjames en 1733, ce régiment, héritier de formations déjà glorieuses ⁴, comptait à son actif de nombreux exploits. Il avait combattu au siège de Kehl et à celui de Philips-

1. *Premier et second voyages de Mylord ****, tome 2, p. 25.

2. *Ibid.*, pp. 28-29.

3. Rutledge. *Mémoire au Roi*, page 4.

4. Pour l'historique du Régiment de Fitzjames voir en particulier :

Capitaine Jean Hanoteau et Émile Bonnet *Bibliographie des historiques de régiments français*. On y trouve les dates suivantes :

Clare (1690). Lee (1693). Talbot (1694). Clare (1696). O'Brien (1706). Thomond (1720). Fitzjames (1733). Berwick (1775). 88^e Régiment (1791). 88^e demi-brigade de ligne (1796). 88^e régiment d'infanterie de ligne (1803) licencié en 1815.

Voir aussi pour plus amples renseignements :

Documents manuscrits à la Bibliothèque du Musée de la Guerre

1^o Clare, puis Berwick (1690-1790) 1 carton,

2^o 88^e Régiment d'infanterie (1791-1793) 1 dossier.

Voir enfin sur les régiments irlandais en général notre chapitre III, pp. 51 à 57.

bourg (1734), où le Maréchal de Berwick avait reçu la mort sous les yeux de son fils. La guerre de Succession d'Autriche ne l'avait pas laissé inactif et il s'était distingué notamment en 1746 à la bataille de Rocoux. Rappelé au champ d'honneur par la guerre de Sept Ans, le Duc de Fitzjames conduisit son régiment en Allemagne où il combattit sous le commandement de Richelieu, Contades et Soubise. C'est sur les bords du Rhin, qu'il occupait depuis 1760, que vint le rejoindre James Rutledge. Il est probable que cette arrivée se produisit vers le milieu de l'année et que le nouvel officier prit part à quelques combats, notamment aux rencontres de juillet 1761 qui mirent un terme aux « inutiles opérations militaires en Allemagne ¹ ».

Quoique Rutledge ait pris, par conséquent, une part peu active à la Guerre de Sept Ans et qu'il ait, pendant sa présence au régiment de Fitzjames, moins livré bataille qu'attendu la réforme du corps, laquelle survint en 1762, cette partie de sa vie exerça une influence profonde sur l'esprit, alors en pleine formation, du chevalier. Bien qu'ayant eu dans sa famille plusieurs parents et alliés que la cause « non encore trahie et avilie des Stuarts avait attirés au » service de la France, et qui... ou bien avaient péri les armes à la » main... ou bien y avaient atteint les premiers grades ² », Rutledge n'était pas, par tempérament, porté à goûter la chose militaire. Il est vrai qu'il s'était trouvé à l'armée dans des conditions particulièrement défavorables. Dans un corps qui groupait de nombreux membres de la noblesse britannique, tous riches, en comparaison, du moins, de James Rutledge, celui-ci débutait sous ses auspices accoutumés, c'est-à-dire ceux de la pauvreté et de l'abandon. On devine aisément la piètre estime que dut lui attirer sa modeste apparence et les blessures que subit son orgueil déjà à vif. Mais c'est le spectacle de cette guerre et des vilenies qu'elle entraîna chez des chefs indignes qui l'écœura surtout. Sans parler des effusions de sang auxquelles devait instinctivement répugner l'esprit d'un homme foncièrement pacifique et qui devait, plus tard, prêcher à maintes reprises l'Entente Cordiale entre l'Angleterre et la France ³, le spectacle de « tout ce que peut la perfidie, surtout » quand la dureté de l'état vient ajouter à la perversité du caractère » ne contribua pas peu à développer en lui ce goût si anglais

1. Ernest Lavisse. *Histoire de France*. Tome 8 (II) page 270.

2. Rutledge. *Mémoire au Roi* page 5.

3. Voir plus bas pages 36-37, 106-107 et 154-155.

de la droiture et aussi du relatif. Sans doute songeait-il aux lamentables querelles de Broglie et Soubise quand il faisait dire à Bouillac¹ : « C'est aux champs de la guerre que j'appris à apprécier » l'histoire de tant de héros si vantés : je vis le hasard présider aux » combats, la terreur et la méfiance abandonner la victoire à la » chance du plus heureux, le courage mercenaire des stipendiaires » modernes devoir bien plus ses lauriers à l'occasion qu'à ses efforts » et à son intelligence... dégoûté des cabales et des noirceurs... » j'atteignis enfin l'instant où la paix fit tomber les armes des mains » des deux partis ».

Le régiment dissous, la paix signée, il ne restait plus à Rutlidge qu'à regagner la maison de sa belle-mère, asile champêtre où la Pénélope de son père attendait en vain ce second Ulysse. Le jeune homme — il avait à l'époque 19 ans — se consumait à l'idée de se morfondre à nouveau dans l'oisiveté. Aussi n'eut-il, à peine arrivé, d'autre but que de se rendre indésirable, ce à quoi il semble qu'il ait, sans trop de peine, réussi.

Peu après le retour de James, en effet, (à la fin de 1763 ou au début de 1764, vraisemblablement) Walter Rutlidge, excédé des plaintes de son épouse, décidait d'envoyer son fils à Lille, muni de recommandations, sinon d'argent. Le jeune homme avait heureusement acquis un peu de philosophie, c'est-à-dire de « celle qui fait se passer de numéraire ». Quoiqu'il en soit, jamais l'avenir ne lui avait paru plus riant et la seule pensée de partir, librement cette fois, le remplissait d'aise. « Imaginez, dit Bouillac à Mylord***, un » poisson échappé de la nasse où il s'est longtemps débattu, qui » reprend, à nageoires déployées, le fil d'un grand fleuve : tel » j'étais alors² ».

VI

Le sort sembla vouloir d'abord répondre aux espérances de James Rutlidge.

Un ancien ami de son père, découvert fort à propos, se prit d'affection pour lui et consentit à lui accorder les avances nécessaires à un train de vie moins modeste que celui auquel il avait dû jusque là se résigner. On conçoit combien ce changement de fortune dut flatter les goûts de James. Lui qui avait tant souffert de son isole-

1. *Premier et second voyages de Mylord ****. Tome 2, page 30.

2. *Ibidem*, page 33.

ment parmi des rustres, se trouvait soudainement plongé dans un milieu mondain, où son esprit, précocement aiguisé par l'étude et le goût de la réflexion, allait pouvoir glaner les remarques psychologiques. Car ce qui frappe surtout, dans cette partie de la vie de Rutlidge, c'est moins le plaisir, et vif, qu'il prit à mener une existence brillante, que l'intérêt qu'il apporta à juger le monde où il évoluait et à « connaître les habitudes morales de la société ». Les traits de mœurs notés dans le castel de sa belle-mère n'avaient évidemment pu que lui en donner une idée étroite et les scènes observées dans les plaines d'Allemagne n'avaient pu en faire apparaître que l'aspect le plus barbare.

Rutlidge, donc, se mêla à la société avec une sorte d'emportement lucide, joua, perdit, gagna, mais surtout regarda. Il est certain que toute une partie, et non la moindre, de son œuvre future, il en trouva les éléments dans cette phase fructueuse de son existence. La *Quinzaine Angloise* et les romans qui suivirent ¹ portent tous la marque de ses observations de jeunesse. L'âge et les expériences nouvelles pourront peut-être y ajouter, accentuer tel sarcasme, donner plus de mordant à tel trait de satire, velouter au contraire tel attendrissement, le ton sera le même et pris dès la vingtième année. Cette ironie légère avec laquelle il parlera toujours de telles mondaines vénales, pétille déjà en lui tandis qu'il bat les cartes, le soir, chez son ami lillois. « De dix-huit mois, dit le chevalier » Bouillac, je passai les six premiers à être joué par une demi-douzaine de belles ; les dix suivants je pris ma revanche sur une quinzaine d'autres... Le temps que j'avais perdu à toutes ces sottises » ne fut compensé que par quelques connaissances que j'acquis » des malices et des prérogatives du beau sexe ² ».

Ces connaissances, nous les retrouverons pour notre profit et notre amusement, une décade environ plus tard, quand il décrira les aventures dans les cercles galants de Mylord***

Cependant, à l'instar de ce digne gentilhomme, le futur auteur de la *Quinzaine Angloise* voyait non sans effroi s'accroître à une allure vertigineuse ses dettes envers son hôte lillois. Par un phénomène inverse, les dispositions généreuses de ce dernier semblaient se ralentir avec non moins de célérité. S'apercevant que la source

1. *Le Vice et la Faiblesse* — *Confessions d'un Anglais* — *Alphonsine*. Voir sur ces œuvres le chapitre X.

2. *Premier et second voyages de Mylord ****. Tome 2, page 38.

était près de tarir, notre jeune ami multiplia les lettres d'appel à son père. Mais celui-ci faisait obstinément la sourde oreille. Enfin, n'ayant plus devant lui d'autre alternative, Rutlidge se décida à l'aller joindre et à marquer « par sa présence qu'il existait encore¹ ».

VII

L'histoire de notre chevalier devient, à partir de ce moment, quelque peu incertaine et l'on ne peut s'aventurer qu'avec des précautions extrêmes dans son lointain passé. Il est probable, et nous avons sur ce point le témoignage du récit de Bouillac, qu'il y eut entre le père et le fils une scène des plus violentes, Walter Rutlidge reprochant à James d'être une charge pour lui et estimant comme autant de crimes impardonnables jusqu'à ses connaissances et ses faibles talents. Sans doute lui gardait-il rancœur surtout de lui devoir des comptes et appréhendait-il le jour où il lui faudrait avouer à son fils qu'il avait en grande partie dilapidé les biens de sa première femme. Il est également probable qu'une circonstance fortuite dut mettre entre les mains de James la preuve que la fortune existant encore dans la famille était authentiquement sienne et que, dans le premier désarroi causé par cette révélation, il résolut, pour gagner du temps et voir plus clair dans sa situation, de s'éloigner momentanément. Il dut, vers 1764, se résoudre à partir pour l'Italie.

Qu'il ait été effectivement en Italie, nous avons plusieurs raisons de le croire. D'abord (et sur les autres points ce récit est généralement confirmé) Bouillac le dit expressément. De plus, à chaque instant nous sommes, dans l'œuvre de Rutlidge, frappé par les connaissances pittoresquement notées qu'il a de plusieurs pays européens, notamment l'Italie. C'est ainsi qu'il en parle avec minutie dans le *Second voyage de Mylord*** à Paris*², qu'il y situe l'action (épisodique, il est vrai, mais cependant narrée avec précision) d'un de ses romans occasionnellement autobiographiques³, qu'il suit avec passion la querelle Picciniste⁴ et qu'il s'attarde

1. *Premier et second voyages de Mylord****, tome 2, p. 38

2. *Ibid.*, chapitre 2, pp. 55 à 58.

3. Voir la rencontre avec le « Baron » en Italie, près de Camporosso
Confessions d'un Anglais ou Mémoires de Sir Ch. Simpson. A Lausanne et Paris.
1786. Volume 2 Y^a 6815.

4. Voir notamment *Le Babillard*.

complaisamment à décrire dans ses moindres détails la grandeur de la république Vénitienne¹. Nous pouvons donc, sans être taxé d'invraisemblance, croire encore ici Bouillac sur parole et admettre que Rutlidge s'en fut, comme il dit, faire « dans cette belle partie de » l'Europe... la fatigante épreuve du bas et pénible métier de » courtisan »².

VIII

Il devait entrer dans sa vingt-cinquième année quand, lassé des adulations arrachées à sa bouche, mais ravi des beautés admirées, il se détermina, poussé par le souci de ses intérêts qu'il ne perdait point de vue, à reprendre le chemin de Dunkerque.

Lorsqu'il arriva dans cette ville, il s'aperçut, sans trop de surprise, que le désordre des affaires familiales n'avait fait qu'augmenter. Fort cependant de son droit, le jeune Rutlidge invita son père à lui rendre des comptes. Walter Rutlidge y fut bien contraint et la situation apparut dans son éloquente froideur juridique.

Bien que sa première femme fût morte le 26 mai 1744, Walter Rutlidge, comme toujours négligent, n'avait fait procéder à l'inventaire des biens de la communauté que le 24 mars 1746³. Il en avait résulté que cette communauté de biens, stipulée par son contrat de mariage du 21 avril 1741, avait continué, de droit, jusqu'à cette époque. Dans l'intervalle, il avait acquis d'un Sieur Bonvallet, moyennant 65.000 livres, la terre du Haut et Bas Marais et le contrat (11 février 1745) portait que, sur la somme principale, 45.000 livres avaient été payées par l'acquéreur des deniers de la communauté. Walter Rutlidge était donc redevable à son fils de la moitié de la terre acquise pendant la communauté et d'une somme de 36.000 livres, indépendamment de beaucoup d'autres articles couchés pour mémoire se montant à près de 46.000 livres. En exerçant ses droits avec rigueur, le fils eût dépouillé le père.

1. cf *Le Creuset* passim et *Calypso* III. 319-320.

2. *Premier et second voyages de Mylord ****. Tome 2, page 56.

3. *Acquisition clandestine et à vil prix par un notaire du Chatelet de Paris de la terre que son client l'avait chargée de vendre*. 1780, p. 6. 4° F³ 28716.

Voir également pour cette question :

Plaidoyer pour le C. de R... 1781, in 4°. 4° Fm 28718.

Second plaidoyer.... (Bosquillon) 1781, in 4°. 4° Fm 28717.

Mémoire p^r. J. J. Rutledge (Foucault) 1782, in 4°. Ms Joly de Fleury 1894 f° 232.

Précis p^r le chevalier de R. (Foucault) 1782. in 4°. Ms Joly de Fleury 1894 f° 255.

Aussi Walter Rutlidge opposa-t-il au désir de James d'obtenir à l'amiable, ne fût-ce qu'une partie de son héritage, un refus obstiné. L'alarme qu'avait pris son intérêt servit même à étouffer les anciennes discordes conjugales et l'on assista à un renouveau d'union, assez triste à contempler, entre Walter Rutlidge et sa seconde femme. Le ressentiment sembla s'éteindre dans l'âme de la belle-mère. Elle pardonna à son époux. Le désir d'écraser James tint lieu à ces deux êtres et d'amour et de tendresse. Devant ces dispositions si conciliantes, le jeune homme n'eut plus qu'à s'en rapporter au jugement des tribunaux.

De longues contestations s'élevèrent alors, qui s'ouvrirent en 1769 et ne se terminèrent que le 5 septembre 1770 par une transaction où le fils donnait à son père une leçon de désintéressement. Si Walter Rutlidge cédait, en effet, à James la moitié de la terre du Haut et du Bas Marais lui appartenant, ce dernier lui abandonnait en échange l'usufruit du tout. Quant aux 36.000 livres, d'une part, et aux 46.000, de l'autre, il voulait bien les considérer comme ayant été absorbées par les réparations et améliorations faites sur la terre. A la réserve, donc, d'une somme de 15.000 livres touchée à l'instant, mais hypothéquée sur le domaine, et d'une pension annuelle de 1.000 livres, James Rutlidge sacrifiait lui-même sa fortune. Encore s'engageait-il, après le décès de son père, lorsqu'il entrerait en jouissance d'une propriété qu'il payait si chèrement, à gratifier les enfants du deuxième lit d'une somme de 30.000 livres, convention peu valide par elle-même, à laquelle cependant il souscrivit, faisant ainsi preuve d'une indiscutable générosité d'âme ¹.

Dans l'intervalle Rutlidge n'était pas resté inactif et divers événements avaient eu lieu, qui font que l'on peut à cette transaction de 1769-1770 arrêter, sans arbitraire, ses années de jeunesse ².

Tandis que se déroulaient les péripéties de son différend avec Walter Rutlidge il avait fait imprimer à Bruxelles une pièce, *Thamar*, tirée de l'Écriture sainte, sur laquelle nous allons incessamment revenir. Enfin, la transaction à peine signée, et délivré de ces chicanes fastidieuses, il donnait, à Londres, son *Essay on the manners of the English and the French*. Ainsi, malgré ses vicissitudes, ou

1. *Mémoire pour le Chevalier de R. contre M. Dehérain* (Bosquillon) Paris 1780, in. 4^o, page 8, 4^o Fm. 28716.

2. Il dut se marier vers cette époque. (quoique nous n'ayons sur ce point aucune information précise).

bien plutôt, parce que « son sort l'avait conduit à travers les incidents les plus variés de la vie et lui avait multiplié, de bonne heure, les occasions amères de connaître les hommes et les choses ¹ », Rutlidge, précocement mûri, entrait juvénilement dans la carrière. Sa prime jeunesse à peine morte, déjà s'affirmait l'activité littéraire.

1. *Premier et second voyages de Mylord ****. Tome 2, page 63.

DEUXIÈME PARTIE

L'ACTIVITÉ LITTÉRAIRE

(1769-1789)

CHAPITRE II

LES PREMIERS ESSAIS

I

C'est par une tragédie tirée de l'Écriture Sainte que James Rutlidge avait débuté dans les lettres. Visant haut dès l'abord, il n'avait point cherché à faire œuvre scénique, mais à émouvoir le lecteur par « le jeu de passions fortes »¹.

On connaît le sujet de *Thamar* : Fille de Mesraïm, épouse de Her, puis de son frère Onan, Thamar, veuve pour la seconde fois, est promise à Sela, fils de Juda et frère cadet de Her et Onan. Mais elle aime secrètement Juda et, abandonnant ses vêtements de veuve, elle se livre à lui sous un déguisement. Thamar, enceinte et condamnée par Juda au bûcher, lui fait remettre un gage qu'il avait donné à la femme de rencontre. Juda lui pardonne, en s'inclinant devant les desseins de Dieu.

Tel est le thème traité par Rutlidge. Peut-on dire qu'il ait été une réussite ? Non, sans doute, si l'on entend par là une œuvre parfaite. Il s'y trouve des faiblesses, des longueurs et certaines maladresses de versification trop fréquentes². Mais, en dépit de ces défaillances où se révèle plus l'inexpérience que le manque de dons, plusieurs passages ont été heureusement rendus. Les remords et l'angoisse de Thamar, l'étonnement douloureux du jeune Sela, la colère de Mesraïm et les doutes déchirants de Juda sont exprimés avec force, noblesse, quelquefois même avec une émotion contagieuse, qui force le pathétique. La langue est souvent ferme et certains vers vigoureusement frappés.

Il tombe sur cette œuvre comme une projection de Racine et il est aisé, à plus d'un signe, de reconnaître l'influence du tragique

1. Préface de *Thamar* par L. C. R. officier irlandais. A Bruxelles et Paris, 1769. B. M. 11738 m. 34 (1).

2. « Elle le désirait, Hiras, elle le craint ». Acte I, scène I, page 12.

français sur Rutlidge. Maintes scènes (le songe, le récit, les imprécations) ont une résonance typiquement racinienne et éveillent dans l'esprit des échos de *Phèdre* et d'*Athalie*. L'œuvre garde cependant un caractère d'originalité. On y trouve ces accents de fougue et de générosité qui nous font pressentir le Rutlidge de l'âge mûr.

II

Thamar n'avait été pour le chevalier qu'un essai de ses forces littéraires. D'autres genres l'attiraient. Abordant, l'année suivante, un sujet d'un ordre tout différent, il publiait à Londres, en anglais, un essai sur les mœurs comparées des gens de France et d'Angleterre ¹. On a vu plus haut qu'il avait été, tout jeune encore, entraîné à parler avec une égale aisance et l'anglais et le français ². Les lectures qu'il avait faites au collège et celles auxquelles par la suite il s'était livré n'avaient fait que développer un goût marqué pour tout ce qui touchait au pays et aux mœurs d'Angleterre. Son éducation française, d'autre part, et son amour pour nos grands auteurs avaient élargi son point de vue sur les choses. C'est cet ensemble de conjonctures qui donne à cet ouvrage de début son originalité. L'auteur, à tout moment, semble se dédoubler, non aveugle aux défauts, alors même qu'il vante, et n'ayant jamais assez d'amertume pour ne pas voir, alors même qu'il blâme, les possibilités d'amélioration. Lucide et souriant, sarcastique ici, là frémissant, Rutlidge nous apparaît, dans ce livre, attachant et divers. On dirait un traité sans prétention de philosophie aimable où l'auteur se serait appliqué à nous éclairer par le secours principalement du pittoresque et du brillant sur les institutions d'un pays, sur ses lois, sur ses magistrats, comme aussi sur sa façon de danser, de se parer, de chanter et de meubler ses salons.

Un ouvrage de ce genre risquerait bientôt de lasser le lecteur, s'il n'était écrit d'une main alerte. Il est sauvé de la monotonie par l'élé-

1. *An account of the character and manners of the French*. London, 1770. (Nous n'avons pas trouvé cet ouvrage au British Museum).

2. Analysant les deux langues, il en disserte d'ailleurs avec compétence. « La langue française, dit-il, me paraît être une langue de phrases, l'anglaise une langue de mots. La première, comme une personne adroite et insinuante, emploie beaucoup de détours et de circonlocutions; la seconde, comme un homme simple et sans artifice, évite la prolixité et va droit au but ». *Essai sur le caractère et les mœurs des Français comparées à celles des Anglais*. Page 207. (Traduction du précédent, Londres 1776) Li⁴12.

gance dont Rutledge fait preuve au long de ces trois cents pages. Sans s'alourdir, sa plume court primesautière et juvénile ¹. Mais parfois le ton se hausse et, sous le peintre enjoué, apparaît, pour un court instant, le moraliste. Car c'est là un des aspects les plus intéressants de Rutledge, qu'il n'écrit pas seulement pour amuser ou pour s'amuser.

Il a toujours une intention éthique. Cette tendance se manifestera plus tard avec une telle évidence que ce serait un truisme de l'affirmer à propos de la *Quinzaine Angloise* ou des romans ultérieurs. Il est cependant digne de remarque que, dès cet ouvrage de jeunesse et malgré la trame lâche d'un livre de ce genre, l'intention édifiante se laisse rarement oublier. La justesse du trait provient de la fermeté avec laquelle Rutledge attaque. On sent, sous l'acuité de la remarque, cette précision du « home thrust » dont les Anglais, à juste titre, peuvent se vanter ².

III

Abandonnons le commentateur de la vie galante pour écouter Rutledge nous parler de la chose littéraire. Il ne sera pas sans intérêt d'entendre le chevalier juger, avec sa droiture coutumière, choses et gens, qu'il aura par la suite l'occasion de critiquer ou de louer avec retentissement. Sans nous attarder à des détails de second ordre, il nous paraît impossible de ne pas marquer ici l'attitude adoptée par Rutledge vis-à-vis des femmes lettrées et de Voltaire. Ce sont là

1. Parlant de la ferveur qui accueille à leur arrivée dans la capitale française les jeunes voyageurs britanniques cousus d'or mais que la surprise et leur naturelle timidité paralysent quelque peu, il écrit : « Un Anglais est assailli de compliments en France. Il ressemble à une ville assiégée qui manque de munitions ». Reprenant plus loin ce sujet de la mondanité et de la galanterie qui lui est cher et d'où il tirera, six ans plus tard, son meilleur livre, il accumule avec une prolixité déjà caractéristique, mais presque toujours relevée par le choix des images ou le bonheur de l'expression, les remarques fines, souvent très justes, toujours polies. « Il semble, dit-il, que les Anglais fassent leur cour au plaisir comme à une maîtresse dont il faut acheter les faveurs, tandis que les Français en usent comme d'une vieille connaissance qu'on traite sans cérémonie ». *Op. cit.*, pp 77-79.

2. Traitant de la vantardise amoureuse des Français, il écrit par exemple « comme leur gloire n'est point complète qu'ils n'aient été plus ou moins engagés dans des intrigues amoureuses, ils choisiront précisément les plus honnêtes femmes pour sujet de leurs narrations et, dans leurs fictions, rarement ils épargneront la vertu la plus pure, s'ils croient, qu'en la flétrissant, ils donneront une grande idée de leur galanterie... On dirait vraiment qu'ils sont plus jaloux de se vanter des faveurs du beau sexe que de les obtenir ». *Op. cit.*, p. 210.

deux points qui méritent d'être soulignés. Si, par la suite, Rutledge attaquera avec violence les femmes savantes et le Patriarche de Ferney, il convient ici de saluer sa modération. Il écrit en effet : « Il y a en France beaucoup de dames lettrées. Quelques-unes se familiarisent avec les sciences les plus abstraites, telles que les mathématiques et la philosophie expérimentale. Mais la plupart brillent par la connaissance de la morale qui s'applique aux usages de la vie et qui a été exposée par des auteurs semblables à celui de notre *Spectateur*. Voltaire, frappé de l'excellence des Anglois en ce genre, prononce qu'ils méritent d'être les précepteurs du genre humain... Chez la plupart des dames savantes il y a des coteries réglées où se rendent les abbés et les gentilshommes qu'on peut considérer comme les assesseurs d'une cour suprême qui juge sans appel de tous les ouvrages de goût... il y eut des femmes qui portèrent sur ce point assez loin l'extravagance pour provoquer l'animadversion de Molière. Depuis ce temps, les dames françaises ont allié l'application aux belles connaissances avec assez de retenue pour ne pas s'y adonner plus qu'il ne leur sied. Elles ont appris à être savantes avec modération » ¹.

Rutledge se montrera moins mesuré quand, six années plus tard, il entreprendra la critique du salon de Mme Geoffrin.² Il y a là, de sa part, un revirement sur les causes duquel nous aurons l'occasion de revenir. Même revirement, d'ailleurs, vis-à-vis de Voltaire. Le nom de Voltaire vient pour la première fois sous la plume de Rutledge, alors qu'engagé dans une sorte de cours de vulgarisation sur la littérature anglaise, il s'efforce de justifier la place de premier plan que doivent, selon lui, occuper des écrivains comme Jonson, Fletcher, Spenser, Raleigh, Bacon et, naturellement, Shakespeare. Pour échapper au reproche de chauvinisme, il cherche dans les appréciations de la critique étrangère un appui à sa thèse et, après avoir cité la *Géographie* de Cluvier, il écrit : « Nous pouvons aussi rapporter en notre faveur le témoignage de Voltaire, gentilhomme célèbre qui vit encore... » ³ Suit une analyse des *Lettres sur les Anglois* pour lesquelles Rutledge ne cache pas son enthousiasme. Parlant à nouveau de Voltaire, il cite avec éloge *Le siècle de Louis XIV* ⁴, mais

1. *Op. cit.*, pp. 155-160.

2. *Le bureau d'Esprit*. Cf. notre chapitre V.

3. *Essai*, p. 84.

4. *Ibid.*, p. 99.

c'est surtout vers la fin du livre que, revenant sur cet auteur et cherchant à caractériser son influence sur les relations littéraires franco-anglaises, Rutledge se laisse aller à un éloge délirant. Cette page est tellement importante par la façon dont elle précise les raisons de l'enthousiasme initial de Rutledge, que nous croyons devoir la rapporter presque entièrement : « L'auteur, qui » a payé aux Anglais un hommage si glorieux, est encore Voltaire, » qui, dans ses *Lettres* déjà citées, leur rend justice en beaucoup de » points, et quoiqu'en plusieurs, il ne s'écarte pas des préjugés reçus » par ses compatriotes, il paraît embrasser volontiers les occasions » de nous représenter favorablement. Son témoignage est d'autant » plus précieux et plus flatteur pour nous, qu'il part d'un homme sin- » cère dont la réputation, attaquée par l'envie et la calomnie de ses » contemporains, croîtra avec la postérité et auquel *on peut juste-* » *ment appliquer, relativement à son pays, le mot d'Horace qui sert* » *de devise à l'édition que Pope a donnée à Shakespeare « Nil ortum* » *tale ».* *La France n'a jamais produit son pareil.* Ce jugement est » fondé sur la variété et la beauté des ouvrages sortis de son génie » inépuisable depuis plus d'un demi-siècle qu'il est considéré comme » l'historien le plus éloquent, le poète le plus sublime et l'écrivain le » plus célèbre de toute l'Europe... Nous lui devons ce retour de lou- » anges en reconnaissance de ce qu'il a beaucoup contribué à éten- » dre la gloire de l'Angleterre dans les pays où ses écrits ont pénétré... » et quand on fait attention qu'il est Français et par conséquent » intéressé contre une nation rivale et ennemie de la sienne, on doit » plus admirer qu'il ait souvent fait taire sa partialité naturelle » jusqu'à déployer son éloquence en notre faveur, qu'il n'est à blâ- » mer d'avoir cédé quelquefois au torrent des préventions de ses » concitoyens à notre désavantage »¹.

Ce jugement des plus précieux, situé bien, à notre avis, la position du jeune Rutledge vis-à-vis de celui dont il se fera plus tard, nous verrons avec quelle violence, l'ennemi déclaré. Ces attaques ne viendront pas de je ne sais quelle hostilité préconçue, de je ne sais quelle méprisable envie. Rutledge, nature généreuse, dont le but principal semble être, dès le départ, de mieux faire se connaître deux nations voisines et qu'il voudrait sœurs, ne changera de camp que parce qu'avant lui Voltaire aura changé.

1. *Essai*, p. 255.

IV

Et nous arrivons ainsi au rôle joué, dès les premières œuvres, par Rutlidge en faveur d'une meilleure compréhension franco-anglaise, tant littéraire que politique. Ce sera un des traits dominants du chevalier que de lutter intrépidement contre ceux qui s'opposeront à une fusion du point de vue français et du point de vue anglais. Son rôle dans la querelle shakespearienne de 1776, où il soutiendra que la scène française, loin d'avoir à perdre à se guider sur le théâtre anglais, ne saurait que bénéficier d'un pareil rapprochement, est déjà assez caractéristique. Mais cette explosion de Rutlidge n'est point une indignation de circonstance provoquée fortuitement par la déclaration de Voltaire. Elle est l'aboutissement naturel d'une doctrine née avec ses premières pensées, due à sa culture double et à l'instinctif pressentiment que les deux nations viendraient un jour à s'aimer. Aussi du domaine strictement littéraire conçoit-on aisément qu'il passe au domaine politique et que, par la seule pente de son tempérament, il soit amené, après avoir déploré les malentendus qui subsistent entre les deux pays, à souhaiter un rapprochement franco-anglais, à tout le moins chez les individus. En d'autres termes, l'idéal de Rutlidge est certainement, dès cette époque, de chercher à créer un *état d'esprit* favorable à l'union, ou si l'on veut, ne pouvant encore agir directement sur les gouvernements, de provoquer un courant d'opinion pour *l'amitié franco-anglaise*. Ce sera l'ambition de toute sa vie. Il nous a paru nécessaire de marquer qu'il avait eu cette ambition très jeune. •

Il serait, certes, facile, en parcourant un tant soit peu l'*Essay on the French*, de découvrir des passages qui semblent aller à l'encontre de notre thèse. Nombreux sont les chapitres où Rutlidge, apparemment, attaque les ridicules et flétrit les vices. Pour qui jette un coup d'œil rapide sur le livre, il semble bien que l'attitude de l'écrivain ne soit pas celle de l'ami qui atténue les fautes pour séduire ou tenter, mais celle du critique clairvoyant qui prend plaisir à projeter la lumière sur les plaies secrètes. A première vue, il semble vraiment que Rutlidge n'aime guère la France, et des passages, comme le suivant, que nous nous faisons, par impartialité, un devoir de citer, ne sont pas sans inquiéter le lecteur : « Le caractère » des Français est si peu hospitalier qu'à la mort d'un étranger, tous » ses effets appartiennent au roi : c'est ce qu'ils appellent le droit

» d'aubaine et ce qui se devrait plutôt appeler un droit de rapine et
 » de pillage. »¹ Il faut une lecture minutieuse pour discerner, sous la
 façade, les véritables intentions de Rutledge. Il critique, soit, mais
 il critique en déplorant d'avoir à critiquer. Son œuvre n'est pas
 tendue vers la destruction, elle est animée par le désir d'ouvrir
 les yeux et d'améliorer les relations des deux pays. C'est pourquoi
 le vrai Rutledge n'est pas celui qu'un simple coup d'œil fait
 entrevoir au hasard des réflexions piquantes lancées de-ci, de-là.
 Le vrai Rutledge est celui qui se cache au profond, au vivant de
 l'œuvre et qui écrit avec pondération et sagacité :

« Quelque pénétration qu'un homme puisse avoir, il n'est pas
 » autorisé par son seul suffrage à décider de ce qui se passe dans le
 » sanctuaire impénétrable du cœur des autres, et il lui est difficile de
 » connaître les motifs des actions autrement qu'au moyen de la con-
 » fidence la plus intime. Bien moins est-il en état de statuer sur les
 » sentiments de millions d'hommes avec lesquels il est en liaison.
 » Il ne faut donc pas se laisser trop aisément persuader de la réalité
 » de plusieurs portraits tracés par quelques voyageurs qui ont mieux
 » aimé plaire qu'instruire... Ces réflexions doivent prévenir le pen-
 » chant peu généreux de nos concitoyens à admettre comme vraies
 » les descriptions les plus fausses et les plus injurieuses qui se puis-
 » sent faire des François... Quoiqu'en général les Anglois et les Fran-
 » çois soient naturellement ennemis par la forme de leur gouverne-
 » ment, la situation de leurs États et d'autres causes occasionnelles,
 » leur haine politique ne doit pas les aveugler sur leurs belles qualités
 » réciproques. On peut, et, par conséquent, on doit concilier la riva-
 » lité publique avec la concorde particulière »².

C'est sur cet extrait que nous laisserons *l'Essay on the French*.
 Il donne, à notre avis, l'impression juste qu'on doit garder de ce livre
 de jeunesse déjà mûre et pensive. Rutledge, surtout si l'on songe
 à l'époque où il écrivait son ouvrage et à ses origines, s'y montre, par
 son impartiale étude, un précurseur hardi de l'Entente Cordiale.

V.

Cependant que Rutledge donnait ainsi libre cours à une inspira-
 tion puisée à la fois dans ses expériences et la générosité de sa nature,

1. *Essai*, p. 75.

2. *Essai*, pp. 144-145.

le sort qui, jusque-là, l'avait peu ménagé, lui portait un nouveau coup, qu'il ressentit plus amèrement encore qu'il n'avait fait les précédents. Il avait eu déjà, sans doute, de nombreux soucis et connu la détresse morale, mais il n'avait eu, chez personne qu'il aimât, à suivre les affres de l'angoisse. Or, voici que le destin, pour toucher plus sûrement cet homme, s'en prenait à un être proche et frappait durement le père de sa femme. L'événement ayant eu pour conséquence indirecte d'amener à Paris James Rutlidge, on nous permettra d'en dire ici quelques mots.

Des banqueroutes réitérées avaient conduit à deux doigts de la faillite le beau-père de Rutlidge. Ce dernier qui avait déjà sacrifié ses droits ou partie de ses droits à son père pour conserver la nue-propriété de son domaine, n'hésita pas à sacrifier encore cette même propriété pour voler au secours de son parent ¹. Quelles étaient ses ressources, à l'époque ? Une somme de 15000 livres, on s'en souvient peut-être, et sa nue propriété. — Son plan de combat fut vite dressé : avec les 15000 livres, il pare au plus pressé et réussit à couvrir les obligations les plus urgentes. Quant à la propriété, il se décide à s'en servir comme garantie pour négocier un emprunt qui permettra d'éteindre le surplus des dettes de son beau-père. Et c'est alors que commencent les véritables difficultés. Il a beau s'adresser à des amis, à des parents, personne ne lui veut avancer d'argent. Il se tourne vers des capitalistes rémois auprès desquels on l'a introduit, mais ceux qui seraient susceptibles de consentir le prêt de la somme de 20000 livres ² dont il a besoin, ne sont qu'en petit nombre et des engagements particuliers ne leur permettent pas d'entrer dans les vues du chevalier. On le persuade alors qu'il trouvera plus de facilités dans la capitale ; il se résigne à s'y rendre. Il est présenté par le procureur Turpin à son fils, avocat aux Conseils, qui estime judicieux de l'adresser à Me Dehérain, notaire, auquel il le recommande tout particulièrement ³. L'entrevue a lieu dans les premiers jours de l'année 1772.

Nous aurons l'occasion, au chapitre qui suit, de voir en quelles mains industrielles était tombé, pour son plus grand malheur, le chevalier Rutlidge. Mais il convient d'abord, si nous voulons garder une vue chronologiquement exacte de son existence, de parler du

1. *Second plaidoyer pour le chevalier de R.*, page 5.

2. *Plaidoyer pour le Chevalier*, page 15.

3. *Mémoire pour le Chevalier*, page 9.

nouvel ouvrage qui venait, à cette date, de sortir de sa plume¹ et qui allait, au même instant qu'il se confiait à Dehérain, fournir une nouvelle preuve de son activité comme agent de liaison franco anglais.

VI

Il s'agit du *Retour du Philosophe* où Rutledge donnait, pour la première fois, au public français une traduction-adaptation en vers du célèbre poème de Goldsmith *The deserted village*. On sait quelle ferveur avait accueilli en Angleterre, dès sa publication, en 1770, l'idyllique ouvrage du délicieux flûtiste et comment, en moins de quelques mois, cinq éditions avaient été épuisées. Le poème, que Rutledge avait eu le privilège de lire, bien entendu, dans le texte, possédait toutes les qualités susceptibles de séduire son esprit. On n'a pas oublié que Goldsmith, tout en décrivant avec une grâce minutieuse les charmes du village d'Auburn, avait mis surtout dans son ouvrage une intention politique. Frappé, ainsi qu'il l'explique à Sir Joshua Reynolds dans son épître dédicatoire, par les marques de désaffection pour la campagne qu'il a notées avec tristesse au cours de ses longues pérégrinations champêtres², il s'insurge âprement contre cet abandon de la terre. Passant alors à l'analyse des motifs qui ont pu provoquer une aversion si marquée, il indique et le commerce extérieur de la nation et surtout les ravages exercés par le goût du luxe³.

L'ensemble laisse une impression de grâce et de puissance à la fois.

Rutledge s'était enthousiasmé tout de suite pour l'œuvre. Il y trouvait une substance propre à alimenter ses besoins intellectuels. Non seulement sensible au charme, par instants, gracile et un peu

1. L'ouvrage avait été approuvé le 8 octobre 1771. Le permis d'imprimer est du 12 octobre. Le livre parut en librairie au début de l'année 1772 sous le titre :

Le retour du Philosophe ou le Village abandonné.
poème imité de l'Anglois du Docteur Goldsmith par le Chevalier R*** A Bruxelles chez J. L. de Boubiers, 1772, Y° 9922.

2. « I sincerely believe what I have written... I have taken all possible pains in my country excursions for these four or five years past to be certain of what I alledge ». *The Deserterd village*, a poem by Dr Goldsmith, the fourth edition, London. Griffin 1770. Page VI, YK 542.

3. « O Luxury ! Thou curst by Heaven's Decree
« How ill exchanged are things like this for thee ! »
The Deserterd Village, page 21.

mièvre des descriptions de Goldsmith, il avait surtout savouré dans cette poésie la ferveur de l'accent et la franchise du ton. Sous cette multitude de frais tableaux il n'avait pas été sans démêler des maximes simples et sensées dont il eût voulu voir s'inspirer les gouvernements. La violence finale avec laquelle Goldsmith, dénonçant l'hydre dévorante du luxe, se haussait jusqu'au ton de la grande satire sociale, l'avait laissé tremblant de plaisir. Polémiste, il l'était déjà tout entier, mais il s'ignorait encore. Le poème de Goldsmith le révéla à lui-même, et c'est dans une sympathie profonde avec l'auteur anglais qu'il se mit à adapter cet ouvrage où nous aimons surtout à goûter aujourd'hui la fraîcheur rustique du trait.

VII

Au début de l'année 1772 paraît donc, à Bruxelles, sous le titre double *Le retour du Philosophe ou le Village abandonné* un poème imité de l'anglais du D^r Goldsmith. *Imité* est bien le terme. Il serait impropre de dire *traduit*. Sans doute la plupart des vers anglais se retrouvent, dans le texte français, reproduits avec assez d'exactitude, et, à ce point de vue, en ce qu'elle faisait connaître au public français, *pour la première fois*, le nouvel ouvrage de Goldsmith, l'imitation de Rutledge peut bien, à la rigueur, être considérée comme la première version française que nous possédions du *Deserted Village*. Il est intéressant de noter, à ce propos, que le premier ouvrage intitulé « traduction » ne paraîtra que 26 ans plus tard ¹. On voit l'avance prise par Rutledge comme agent de liaison littéraire franco-anglais. Il importe cependant de ne pas être dupe. Si Rutledge a choisi le terme « imité », c'est qu'il savait n'avoir point seulement traduit. L'œuvre de Goldsmith n'avait été pour lui qu'un prétexte à développer ses idées propres, qu'un thème particulièrement favorable sur lequel il allait pouvoir broder à loisir. Et c'est ce qui explique l'allure même de son adaptation.

L'ouvrage débute par un *Discours Préliminaire*, où Rutledge nous expose le but qu'il s'est proposé. Ce qui devrait être une brève introduction est développé au point de comporter autant de pages que le poème lui-même. Il serait fastidieux d'en donner ici l'analyse. Bornons-nous à indiquer que Rutledge, tout en affirmant sa commu-

1. Il s'agit de la traduction de la C. V. D. C. — (Victorine de Chastenay) Paris imprimerie de Réal an V, Yk 4054.

nion profonde avec la pensée générale de Goldsmith, déclare se séparer de lui sur un point important « Je n'ai pu me résoudre, écrit-il, à adopter une idée du Dr Goldsmith... il m'a paru qu'il attribue » le désastre des agriculteurs et la fuite du bonheur champêtre au » commerce de sa patrie, voilà où je me suis écarté de lui. Il est clair » qu'un commerce, quelque étendu qu'il puisse être, et même à » proportion qu'il le sera davantage, ne peut point, en faisant regor- » ger un pays de nouvelles richesses, par cela seul, y accumuler de » nouvelles calamités » ¹.

La remarque est d'importance. Elle montre que, dès sa jeunesse, Rutledge a été persuadé de la nécessité d'un commerce intense entre les nations, notamment entre l'Angleterre et la France et que, déjà, ce point de vue qu'il défendra par la suite avec énergie dans ses divers ouvrages lui tient étroitement à cœur. A cette réserve près, notre chevalier se déclare séduit par la générosité des vues de Goldsmith et disserte, non sans finesse, sur l'intérêt qu'il a pris à répéter en France la tentative de l'auteur anglais pour exprimer de la pensée en vers non fatalement épiques.

VIII

Sans insister sur la traduction même, qui se révèle, à l'occasion, capable de fermeté et d'humour ², venons-en au contraste, de plus en plus marqué, entre Goldsmith et son interprète. S'écartant de son modèle, Rutledge va se laisser aller, dans le deuxième chant ³, à l'emportement naturel de sa pensée et vitupérer fougueusement les adversaires de la vertu et du bonheur des hommes. Dès le début

1. « Discours Préliminaire », page 22.

2. Citons simplement ce délicieux portrait de Lucas Le Magister :

« Il lisait, écrivait, chiffrait comme Barème,
 » Savait le chant sacré ; l'on a prétendu même
 » Qu'il prédisait le temps, corrigeait l'almanac
 » Et sur le bout du doigt savait tout son Pibrac.
 » Aux disputes j'ai vu sa bruyante éloquence
 » Du vicaire interdit dérouter la science,
 » De cent mots érudits le son scientifique
 » Frappait d'étonnement l'audience rustique,
 » Qui, partagée entre eux, ne pouvait concevoir
 » Qu'en son chef un mortel logeât tant de savoir ! »

Le retour du philosophe, pp. 41-42.

3. Contrairement au *Deserted Village*, le *Retour du Philosophe* se présente en deux chants.

du chant II, le ton change et la satire flagelle. Rutlidge est à ce point entraîné par son ardeur que les 34 vers correspondants de Goldsmith (251-285), deviennent, sous sa plume, près de cent vers dirigés avec la plus extrême violence contre les riches accapareurs de la terre.

La misère des pauvres gens, contraints de délaisser leur village natal pour tenter la fortune à la ville dangereuse, a, on le sait, inspiré à Goldsmith les vers touchants et justement célèbres : « If to the » city sped ?... what waits him there ?... »

Rutlidge, développant ce thème qui lui sera cher toute sa vie, nous offre l'épisode d'*Eglé* : « Cette Églé, jeune enfant aux charmes » ingénus dont la Ville luxurieuse fait vite sa proie, avant de la » mener de chute en chute à une mort dégradante » ¹.

Cet épisode, traité avec une émotion réaliste, est certainement l'un des meilleurs moments du livre. Il eut, au reste, l'heur de plaire au plus haut point à Goldsmith, qui, nous le verrons bientôt, se reprocha « de ne pas l'avoir inventé » ².

Mais l'attendrissement ne pouvait être le trait final de ce livre qui porte trop, déjà, l'empreinte de Rutlidge pour ne pas se terminer sur une note plus intellectuelle. L'esprit reprend ses droits, et, dans une atmosphère de polémique, le poète lance en vers claironnants un avertissement redoutable aux puissants qui règnent par l'oppression. Ces vers, quand on songe à la Révolution, où Rutlidge devait jouer un rôle important, prennent une valeur de prophétie ³.

Le poème se termine ainsi sur une note de défi, où l'on trouve en puissance tout le futur Rutlidge. L'impression d'ensemble qu'il nous laisse est sans doute mélangée. Sans s'arrêter aux défaillances accidentelles de la langue, sur lesquelles il serait un peu vain d'insister, étant donné qu'il s'agit ici plus d'idées que de musique ver-

1. Rutlidge, *Op. cit.*

2. Voir plus bas page 44.

3. « O Déesse », s'écrie-t-il, s'adressant à sa Muse, proclame bien haut

« Que j'osai dire aux Rois, que la sûre puissance
 » Naît de la Liberté et vit par l'Abondance :
 » Que sur ses seuls appuis un trône fortuné,
 » Des cœurs de ses sujets toujours environné,
 » Et non par les excès d'un faste asiatique,
 » Ajoute d'âge en âge à sa grandeur antique ;
 » Tandis que sous l'amas des trompeuses splendeurs,
 » De ses prospérités principes destructeurs,
 » Un fantôme d'État qui s'enfle et qui chancelle,
 » Sans en sentir souvent la secousse mortelle,
 » De sa rapide fin précipite l'instant ! »

Le retour du Philosophe, page 58.

bale, on peut reprocher à l'auteur deux défauts, qui disparaîtront, d'ailleurs, rarement de ses œuvres, à savoir : les longueurs et la déclamation dans l'abstrait. On aimerait le sentir qui domine sa pensée, alors que, trop souvent, c'est lui qui s'abandonne. Il n'en reste pas moins qu'à prendre le poème de plus haut, on est frappé autant par l'aisance que par la vigueur de l'image. Il y a là mieux que de simples promesses. Des dons réels se sont affirmés.

IX

A la vérité, Rutledge se faisait peu d'illusions sur le succès réservé à son œuvre. Avec désenchantement, il avait, dans son *Discours Préliminaire*, analysé les raisons pour lesquelles il prévoyait l'hostilité de la critique, ou, tout au moins, son indifférence. Au passage il ne manquait pas de décocher une flèche aux philosophes. « J'accuse, insinuait-il, cette espèce d'épidémie de philosophie qui a saisi bien des esprits et qui leur fait affecter un dédain superbe pour un art qu'ils accusent de frivolité ». Pour cette raison surtout, l'auteur futur du *Bureau d'Esprit* n'escomptait guère l'éloge des aristarques. « Le succès prodigieux qui n'a pu être ravi, à Londres, à mon original, écrivait-il, ne me rassure pas sur celui qu'aura cette imitation. — J'ose toutefois offrir cet essai, dont le sujet et le fond m'ont fait beaucoup de plaisir, à ces hommes qui lisent encore une nouveauté avant l'arrivée des journaux, et qui la jugent sans leur permission. Je serai dédommagé de la quantité par la qualité des suffrages ».

Et, de fait, s'il est assez clair que cette « imitation » n'eut pas le retentissement qu'elle aurait dû avoir, étant donné la personnalité de l'auteur imité, le succès du *Deserted village* en Angleterre et l'adaptation vigoureuse et, par instants, brillante de Rutledge, ce dernier eut, malgré tout, la satisfaction de recevoir divers hommages, dont l'un lui dut faire chaud au cœur : nous voulons parler de la réponse adressée par Goldsmith lui-même à l'envoi que lui avait fait Rutledge de son imitation. L'envoi s'accompagnait d'une lettre¹ où notre chevalier témoigne à l'auteur anglais son admiration et lui retrace comment l'idée lui vint d'écrire *Le retour du Philosophe*².

1. *Œuvres diverses de M. le Chev. Rutledge contenant ses poésies et quelques dissertations*. A Yverdon, 1777. Tome 2, pages 88-9. Z 20300.

2. On y voit, détail assez piquant, que Rutledge avait d'abord été séduit par le cosmopolitisme du *Traveller* et s'était mis d'enthousiasme à la besogne. On trouve,

On imagine avec quelle impatience Rutlidge dut attendre la réponse de l'homme auquel il avait voué un culte et à qui il adressait avec tant de ferveur l'hommage de sa juvénile culture. Et quelle joie délirante dut apporter à ce sensitif la lettre où Goldsmith, non seulement le remerciait, mais encore l'assurait de son estime, voire même de son admiration. On conçoit avec quelle fièvre Rutlidge lut et relut l'épître de son illustre aîné : « Monsieur, vous avez fait » un beau poème sur un sujet qui ne m'avait inspiré qu'une élégie. » Vous m'avez embelli, donné des grâces et des traits, que je me » reproche de n'avoir imaginés. Telle est votre villageoise séduite à la » ville. En lisant cet épisode charmant, je me suis reproché de ne l'a- » voir point inventé ¹. Je vous remercie, Monsieur, de toutes les » beautés dont vous avez enrichi un tableau duquel je n'ai tracé que » l'esquisse. En vous lisant je ne m'aperçois point du tout de cette » pauvreté que j'ai si souvent entendu reprocher à la langue fran- » çaise. Je mets fort au-dessus des plus beaux morceaux de notre » poète Oldham le fragment que vous m'avez envoyé ² ; j'admire » surtout votre début. C'est le ton de Juvénal. Je vous envoie la » traduction de ce morceau, car vous m'inspirez le désir de rendre

en effet, dans cette lettre, un fragment du *Traveller* traduit en français avec assez de bonheur, et voici comment s'exprime Rutlidge sur le sort de sa tentative : « Vous » ne douterez plus, Monsieur, du plaisir que je prends à lire vos charmants ouvrages ; » je vais vous en donner une preuve convaincante, par les efforts que je viens de » faire pour en rendre un dans notre langue. J'ai vaincu deux grands obstacles pour » tâcher de vous prouver mon admiration : je veux dire mon indolence naturelle » et l'obstination des muses, aussi marâtres pour moi qu'elles sont prodigues de leurs » faveurs pour vous. Je pourrais ajouter que j'ai eu encore à lutter contre les diffi- » cultés de notre langue : cela est si réel que sans les entraves qu'ont mises ces diffi- » cultés à l'ardeur avec laquelle j'étais en train de vous imiter, vous auriez vu non » seulement votre *Village abandonné* en français, mais aussi votre *Voyageur*... » Suit alors le fragment traduit : le début, à vrai dire, du *Traveller* :

« Soit des bords où l'Escaut roule ses eaux tranquilles,
» Entre les joncs épais de ses marais stériles... etc ».

et Rutlidge de conclure : « J'en étais là, Monsieur, de ce dernier poème, quand l'idée » pastorale que renferme votre comparaison (a) me ramena assez naturellement au » *Village abandonné* pour qui, d'ailleurs, j'ai une certaine prédilection que vous ne » désavouerez peut-être pas ».

(a). « Tels les vents furieux, la foudre dévorante
» Brisent un jeune ormeau qu'une vigne naissante,
» Que du sein de la terre un été vit percer,
» De ses tendres rameaux s'efforce d'embrasser ».

1. Il est fait ici allusion à l'épisode d'Églé — Voir plus haut page 42.

2. Il s'agit d'une satire, écrite en anglais par Rutlidge, contre les courtisanes et dont il avait offert à Goldsmith la primeur. Dans sa lettre d'envoi il déclarait avoir imité la manière d'Oldham.

» traduction pour traduction et je gagnerai plus, assurément, en
 » vous copiant que vous ne tirerez de gloire de vous être asservi
 » à mes idées.. » ¹

X

Ce dernier trait devait être prophétique, car la critique s'enthousiasma fort peu pour cette œuvre où des maladresses de langue pouvaient arrêter un juge scrupuleux. Il n'y eut donc point besoin de conspiration pour qu'il y eût silence. Isolé, cependant, dans cette indifférence générale, parut un article, à *L'Année Littéraire*, qui ne fut pas sans apporter un baume au cœur de James Rutledge. Pour la justesse de son appréciation, il n'est peut-être pas inutile que nous le citions ici. Il était conçu en ces termes : « Ce poème estimable » m'a été effectivement envoyé de Bruxelles. C'est, comme le porte le » titre, une imitation libre d'un poème anglais intitulé *le Village* » *Abandonné* par le docteur Goldsmith et qui a eu beaucoup de succès » à Londres... Voici le sujet de cette espèce d'élégie... Le philosophe » retrouve les lieux où étaient situées autrefois l'école et la principale auberge. Ces peintures d'objets qui semblent prêter assez peu » à la Poésie sont agréables par le naturel et la vérité que l'auteur y » a répandus. Ce sont des tableaux de Téniers ou de Greuze...

»... Ce poème paraît être l'ouvrage d'un étranger. Il y a des négligences qui l'annoncent, quoique très faciles à corriger. L'auteur » fait rimer des singuliers avec des pluriels, « disque réfléchi » avec » « il croupit », mais, en général, il a de l'harmonie, de la douceur, du » sentiment et de l'abondance. Cet essai décèle un talent très rare » et très décidé ; il serait à souhaiter que le goût que l'on ne peut » guère puiser que dans la capitale mît l'auteur à portée de cultiver » de si belles dispositions pour la Poésie » ².

C'est sur cette réflexion curieusement opportune que nous terminerons cette étude des premières tentatives de James Rutledge. Au moment même où le critique français souhaitait à l'auteur inconnu le bénéfice intellectuel d'un séjour à Paris, Rutledge s'y installait sous les plus sombres auspices. Les premiers essais terminés, la vie active, une vie de batailles presque ininterrompues, allait s'ouvrir pour lui dans « la capitale du goût »...

1. *Œuvres diverses*. Tome 2, pages 118-119.

2. *L'année littéraire* de Fréron. Année 1772. Tome III, pp. 344-352. Z 40633.

CHAPITRE III.

RUTLIDGE ET LE MILIEU IRLANDAIS

I

Au moment où le chevalier James Rutlidge vient à Paris et va, en de multiples occasions, jouer un rôle d'importance, il nous paraît impossible de ne pas situer sa position vis-à-vis d'un milieu peu connu, peu étudié, qui est celui de l'Irlande en France au XVIII^e siècle. Entendons-nous : il ne s'agit pas d'écrire ici, ne fût-ce qu'en abrégé, une histoire de l'Irlande en France. C'est là sujet immense, qui exigerait un travail spécial, dont l'intérêt n'est d'ailleurs point douteux. Notre propos est beaucoup plus modeste. Nous souhaiterions simplement, afin d'avoir de notre chevalier une vision plus précise, montrer quelle était l'orientation générale de notre politique à cet égard et le sens étroitement utilitaire imprimé chez nous à l'activité irlandaise. Nous demanderons aux *collèges* et aux *régiments* irlandais de nous fournir un double témoignage de cette activité. La position particulière de Rutlidge n'en apparaîtra que plus nettement.

Les raisons qui avaient poussé de très nombreux Irlandais à s'expatrier en France dans le courant du XVII^e siècle et à l'aube du XVIII^e étaient essentiellement politiques et religieuses.

Attachés à la fortune d'un roi catholique, et atteints par sa défaite au même titre que les Écossais, ils avaient fui les persécutions exercées contre leur religion. En France, ils trouvaient asile et faveurs auprès d'un monarque universellement reconnu comme le soutien du catholicisme, qui avait épousé la querelle des Stuarts et dont l'ennemi séculaire était, d'évidence, l'Angleterre. Mais, outre ces raisons d'ordre moral, des motifs urgents étaient venus pousser les Irlandais à abandonner leur patrie. Parmi ceux-ci signalons, au premier chef, cette loi, qualifiée de loi barbare par le Comte

de Walsh-Serrant ¹, et qui portait que les biens d'un catholique seraient partagés, par portions égales, à la réclamation d'un seul des enfants, à moins que l'aîné devînt protestant.

L'intérêt des chefs de famille étant de conserver l'intégrité du bien échappé aux récentes révolutions, il leur apparaissait nécessaire d'expédier, dès l'âge de 15 ans, leurs fils cadets et de les envoyer dans un service qui les rendît inhabiles à succéder, de peur que l'ambition et l'intérêt ne les entraînaient à inquiéter leurs aînés.

Or, une autre loi des Parlements d'Irlande et d'Angleterre déclarant mort civilement et condamné à être pendu quiconque aurait servi en France, on s'explique que les Irlandais expatriés dans notre pays aient tenu à y demeurer. D'où la présence en France d'un grand nombre d'Irlandais attachés à notre fortune par conviction religieuse, par politique et par force. Présence d'autant plus remarquable qu'il ne s'agissait pas tant, on le voit, de vagabonds que, le plus souvent, de cadets de familles nobles ², cultivés, et appelés à jouer dans leur sphère sociale un rôle important.

Un problème se posait : celui de leur éducation. Nous venons de voir que les Irlandais, soucieux de trouver dans notre pays une atmosphère favorable à leur action, s'expatriaient dès leur prime jeunesse. Sans grande fortune, où pouvaient-ils parachever leurs études ? C'est ici qu'intervient le rôle d'un établissement dont nous croyons devoir retracer l'historique. Il s'agit du collège des Irlandais de la Rue des Carmes.

II

Notons tout d'abord qu'il exista à Paris, au cours du XVIII^e siècle, trois maisons destinées à l'éducation gratuite des Irlandais et Écossais. L'une, appelée le collège Écossais, située rue des Fossés Saint-Victor, ne nous intéresse qu'à titre documentaire. L'autre, fondée pour les Irlandais en 1779 et sise rue du Cheval Vert ³, ne

1. *Mémoire pour l'historique des régiments d'Irlande* — novembre 1776, Arch. Affaires étrangères. Affaires intérieures. France. 1383.

2. Citons : le major Moore, les cadets de Mylord Caher, Dunboyne etc... (voir le mémoire cité plus haut).

3. Cette rue dut au collège de devenir, par arrêté du 6 février 1807, la rue des Irlandais. On sait que la maison y existe encore aujourd'hui.

G. Pessard. *Nouveau dictionnaire de Paris* (E. Rey) 1904.

Cf. également : M. A. François. *Nomenclature des voies publiques et privées de la ville de Paris*. Deshayes. 1928.

retiendra que modérément notre attention en raison de sa création tardive. La troisième, que nous avons gardée en fin de liste, mais qui est, en réalité, pour nous de beaucoup la plus importante, remplit, bien que réservée à des Irlandais, un rôle prépondérant au XVIII^e siècle, sous la dénomination inattendue de collège des Lombards. A ces divers titres, elle mérite que nous nous y attardions avec quelque loisir.

Fondé dans l'Université de Paris, en 1333, par Messire André Ghini, florentin, évêque d'Arras, puis de Tournay, et divers bourgeois d'origine italienne, ¹ ce collège fut, à l'origine, destiné à l'éducation de onze boursiers ou pauvres écoliers de différentes provinces d'Italie. On lui donna le nom de Maison des pauvres écoliers italiens de la Charité de Notre-Dame. Trois proviseurs, choisis par le fondateur, furent chargés d'élaborer les statuts sous la haute protection du chancelier de Notre-Dame.

Cette maison d'éducation fut célèbre, à ses débuts, mais, par la suite, plusieurs universités s'étant créées en Italie, elle perdit de son prestige, fut de moins en moins fréquentée et, enfin, vers le début du XVII^e siècle, complètement abandonnée ².

C'est à cette époque que se produisit l'événement d'où allait naître la transformation du collège des Lombards en collège des Irlandais. Vers 1600, en effet, plusieurs prêtres irlandais étaient venus à Paris étudier librement la science et la religion et se mettre en état de travailler aux missions dans les différentes provinces d'Irlande. Louis XIII les accueillit favorablement et leur permit, en 1623, de recevoir des donations et d'aumôner. La permission fut renouvelée, en 1672, par Louis XIV, qui y ajouta l'autorisation d'acheter une maison destinée à servir d'hospice. Les prêtres irlandais, qui s'étaient d'abord contentés d'un misérable logement dans la rue Saint-Thomas, ne tardèrent pas à convoiter la maison autrefois occupée par les Italiens et qui, bien que désertée, avait toujours ses proviseurs. Ils s'adressèrent à eux ; ces derniers, par zèle pour la religion catholique et par charité pour les « hybernois », leur concédèrent

1. François de l'Hôpital, de Modène ; Jean Renier, de Pistoie ; Manuel Rolland de Plaisance.

Voir sur ce point le « Mémoire concernant le Collège des Lombards » Arch. Nat. M. 147.

2. Un des derniers documents le concernant est une lettre de Catherine de Médicis demandant au Proviseur de confier la charge de Prieur à un certain Michel Lange Doucy de Pistoie, lettre datée de Saint Germain en Laye, le 19 janvier 1584. Voir sur ce point le « Mémoire », cité plus haut.

local et bourses. Nomination et concession qui furent officiellement confirmées par lettres patentes du mois d'août 1677. Ainsi s'opéra la substitution, par consentement empressé, du collège des Irlandais au collège des Lombards.

L'histoire de l'hospice fut dénuée d'incidents jusqu'au début du XVIII^e siècle. Mais à cette époque, survint un fait d'une importance considérable.

Vers la fin du XVII^e siècle, après la fuite de Jacques II et l'accession au trône de la dynastie d'Orange, un grand nombre de jeunes Irlandais — non clercs — quittèrent leur pays et vinrent à Paris poursuivre librement leurs études. Groupés sous la dénomination d'« Écoliers Irlandais », ils s'étaient installés dans une maison de la rue Traversine, mais ils ne furent point longtemps avant de convoiter, à leur tour, l'établissement habité par leurs compatriotes du clergé. A la suite de démarches dont il serait trop long de rapporter les détails, les demandeurs obtinrent, le 15 juillet 1707, un arrêt du Conseil par lequel Sa Majesté, dérogeant à ses lettres patentes de 1677, ordonna que les prêtres et les écoliers ne formeraient plus qu'un même corps et jouiraient des mêmes biens, en particulier du collège des Lombards.

Cette fusion, extrêmement préjudiciable aux intérêts des prêtres irlandais, fut l'origine d'un long conflit entre les nouveaux venus et les anciens bénéficiaires, conflit qui jeta le trouble dans l'administration intérieure de la maison et en rompit l'harmonie pendant de longues années.

III

L'historique de ces contestations nous entraînerait en dehors des limites que nous nous sommes tracées. Bornons-nous à constater — ce qui ne sera point négligeable — le nombre et la qualité des personnalités qui, à des degrés divers, prenaient un intérêt à ce collège. Des noms reviennent dans ces discussions (noms de boursiers, de témoins, de proviseurs ou de défenseurs) qui sont connus et quelquefois même célèbres. On pourra en déduire qu'il existait là, en plein Paris, une pépinière d'Irlandais de qualité et que le souci de leur formation était loin d'échapper aux dirigeants de la diplomatie franco-irlandaise. Citons, à titre d'exemples, les noms de MM. Fitz-James, abbé de Saint-Victor, ¹ de MM. de Waterford, de Cassel,

1. Témoin aux élections de proviseurs jusqu'en 1731. Cf. le « *Mémoire* » cité.

d'Armagh, de Limerick, de Clogher, de Cork et de Kildare, évêques d'Irlande et anciens boursiers du collège ¹, de Messire Luc Fagan, archevêque de Dublin et primat d'Irlande ², de Thomas Rutledge, parent de notre chevalier ³, de Messire O' Connor ⁴, des sieurs Mac Allister et Mac Mullan ⁵, de J. B. Walsh enfin, administrateur général du collège des Lombards.

Ce nom de Walsh est évocateur d'une famille qui nous a retenu déjà. Nous avons signalé, au début de cette étude, le rôle joué par un Walsh, armateur à Nantes, lequel avait fourni à Rutlidge, père, la frégate « la Doutelle ». L'étude du collège va maintenant orienter notre attention vers l'autorité exceptionnelle du supérieur Walsh et nous aurons, en terminant, l'occasion de parler du colonel comte de Walsh, lorsque nous passerons à l'examen des régiments irlandais.

Par une coïncidence curieuse, le nom de Walsh nous fournit ainsi une transition tout indiquée entre le milieu des collèges et celui des régiments.

C'est sous la direction, en effet, de J. B. Walsh que le collège des Lombards subit le contre-coup de la Révolution et disparaît de la période que nous nous sommes donné pour objet d'étudier spécialement.

J. B. Walsh, ancien élève lui-même du collège irlandais, où il avait commencé ses études en 1770, devenu docteur en Sorbonne neuf ans plus tard et nommé supérieur du séminaire irlandais de Nantes, se vit appeler, en 1787, à la direction de l'établissement de la rue des Carmes. Les contestations intérieures s'étaient aggravées au point d'entraver la bonne marche de la maison et l'archevêque de Paris, inquiet de la tournure prise par les événements, consulta à ce sujet les quatre archevêques catholiques d'Irlande. Ceux-ci, unanimement, lui désignèrent J. B. Walsh comme le seul propre à rétablir l'ordre. On voit par là l'importance qu'on attachait, dans les

1. *Second Mémoire pour les prêtres irlandais du collège des Lombards contre le sieur Bourk et autres.* Arch. Nat. M. 147.

2. *État des titres concernant la fondation de quatre bourses dans l'Université de Paris....* *ibid.*

3. Apparaît pour témoigner qu'un certain Guillaume Jennings est originaire du comté de Mayo en Irlande. On se souvient sans doute que Rutlidge déclarait que son père était né au comté de Mayo. Voici, épisodiquement, une confirmation de ses dires. — *ibid.*

4. *État des étudiants composant la Maison irlandaise.* — Arch. Affaires étrangères. Correspondance politique. Angleterre, 582.

5. Au sujet d'une bourse revendiquée par le sieur O' Coigly.

hautes sphères religieuses françaises, au fonctionnement régulier du collège irlandais et les soins qu'on apportait à resserrer les liens entre les deux nations ¹.

IV

Mais voici un nouvel aspect de l'activité irlandaise en France au XVIII^e siècle, ou si l'on veut, de l'exploitation par la diplomatie française des rancœurs et des déceptions irlandaises contre l'ennemi commun, l'Angleterre. Il s'agit de l'attitude prise dans ce conflit par les régiments irlandais, que nous voudrions tenter de mettre en lumière.

Il nous a été donné, au début de ce travail, de faire allusion au régiment de Fitz-James² où avait servi, en 1760, le chevalier Rutledge. Ce corps, nous l'avons vu, avait été réformé en 1762. Mais il était resté, aux ordres de la France, des éléments de troupes irlandaises appelés, dans l'esprit de nos chefs, à remplir un rôle déterminé. Rappelons brièvement les faits.

Après la Révolution de 1688 et l'avènement de Guillaume d'Orange, après les résistances irlandaises et l'écrasante défaite de Limerick qui avait amené, en 1691, la soumission totale de l'île au nouveau monarque, une brigade entière, composée de cinq régiments irlandais, avait offert ses services à Louis XIV. Cette brigade dite « de Montcashel » et composée des corps de Montcashel, Butler, O'Brien, Fielding et Dillon³ avait été agréée par le Roi Soleil qui,

1. Quels que fussent l'intelligence et le courage de J. B. Walsh, la tourmente révolutionnaire toucha durement son établissement. La guerre une fois déclarée à l'Angleterre, la suspicion ne tarda pas à gagner les sujets britanniques résidant en France. Bien que l'Assemblée Nationale eût pris, le 9 septembre 1790 et le 31 mars 1791, des décrets favorisant la conservation des biens du collège, l'établissement eut à subir les effets d'une crise qui faillit lui être funeste.

Consulter pour la fin du XVIII^e siècle, tout au moins, les *Mémoires présentés par le supérieur des maisons irlandaises*, octobre 1792.

Arch. Affaires étrangères. Correspondance politique. Angleterre, 582.

« Adresse présentée à la Convention par les Anglais, les Irlandais et les Écossais résidant à Paris » (1793-95).

Arch. Affaires étrangères. Correspondance politique. Angleterre 588.

Pétition adressée au Corps Législatif et Réponse du Conseil des Cinq Cents, 13 fructidor an VII. Arch. Nat. H³ 2561, A.

2. Rappelons que ce régiment est également désigné sous les noms de Clare, O'Brien, et, ultérieurement, de Berwick.

3. *Mémoire du comte de Walsh pour l'historique des régiments d'Irlande* sept 1776. Arch. Affaires Étrangères. Affaires Intérieures. France, 1383.

nous dit un contemporain ¹, y fut porté par deux motifs, « le premier fut celui du besoin, dans le dessein qu'il avait formé de rétablir le roi Jacques I^{er} sur le trône, le second celui de la reconnaissance, ces troupes ayant refusé les offres de l'usurpateur ».

Les malheurs de 1701 ayant enlevé au roi Jacques toute espérance de régner de nouveau, la brigade irlandaise resta définitivement en France. Entre-temps étaient venus s'y adjoindre quatre autres régiments, tant écossais qu'irlandais. Mais à la suite des réformes qu'entraînèrent les Préliminaires de Fontainebleau (1762), les troupes irlandaises au service de la France se virent, une fois encore, ramenées à cinq régiments. Ces réformes eurent lieu, fait intéressant, à la demande expresse du duc de Bedford, l'ambassadeur britannique à Paris ². La démarche révèle assez tout ce que la présence de ces troupes dans notre pays comportait d'odieux et de menaçant pour les Anglais. De là, ces harangues qui avaient déjà, en 1728, ému le Parlement d'Angleterre et cette motion spéciale proposée par l'opposition tendant à faire de chaque officier irlandais rentrant dans sa patrie un général, et de chaque caporal un officier ³. De là, surtout, cette explosion d'enthousiasme qui salua la réforme d'une partie de la brigade irlandaise et fut savamment exploitée dans toute l'étendue du royaume britannique par le gouvernement anglais ⁴.

V

Il n'en restait pas moins qu'après le traité de Paris, la France gardait à son service cinq régiments de valeur, dont l'un, l'ex-régiment de Rothe, devenu le régiment de Walsh, n'était autre que l'ancien régiment des Gardes du Roi d'Angleterre, dont il avait conservé les armes et le chiffre ⁵. Ce fut alors (au moment où Rutledge venait d'arriver dans la capitale) qu'une décision inattendue

1. M. de Saint Aulas, officier français retiré à l'Île d'Oleron : *Mémoire pour la brigade irlandaise*. Arch. Affaires Étrangères. Affaires Intérieures. France, 1383.

2. *Lettre du chevalier d'Arcy au maréchal de Muy*. ibidem.

3. Paroles rapportées, en 1738, par le Maréchal de Thomond au Cardinal de Fleury, ibidem.

4. Comte de Walsh. *Mémoire cité*.

5. *Lettre écrite à M. le comte de Saint Germain*, le 18 septembre 1775, par le chevalier d'Arcy. Archives Affaires Étrangères. Affaires intérieures, 1375.

du Maréchal de Mui¹ vint, par les réactions très vives qu'elle provoqua dans le milieu franco-irlandais, jeter un jour précis sur la véritable nature du rôle destiné à la brigade. Les instructions données par le chef de l'armée française visaient à réduire à deux les cinq régiments irlandais. Sitôt connue, la nouvelle souleva une émotion considérable et provoqua une série de doléances, protestations et remontrances qui s'inspiraient de raisons bien significatives.

Passons sous silence l'indignation légitime des chefs de corps directement atteints par la mesure projetée², pour nous attacher aux arguments d'ordre général invoqués. Ils sont essentiellement politiques et religieux.

C'est ainsi qu'une des personnalités les plus influentes du milieu irlandais, le chevalier d'Arcy, Maréchal de camp, qui avait commandé le régiment de Clare et qui devait porter à Rutlidge une amitié sincère³, représente au Maréchal de Saint-Germain, successeur en 1775 du Maréchal de Mui, que « les suites inévitables d'un » pareil événement seront l'aliénation et le ressentiment des Irlandais, la défection de la cause des Stuarts et, par contre-coup, la » réunion des esprits au parti qui domine aujourd'hui en Angleterre⁴ ». Selon d'Arcy, le Maréchal de Mui n'a pu prendre une décision semblable que parce qu'on l'a trompé sur la situation en Irlande. Le parti jacobite y existe encore et la religion catholique y est toujours forte. « Les catholiques d'Irlande, écrit de son côté » le Comte de Walsh, sont au nombre de six ou sept contre un protestant, et plus on les opprime, plus ils sont prêts à soulever le » joug⁵ ». Il y a donc danger, en blessant les susceptibilités d'une nation amie, de faire le jeu de l'Angleterre.

Et, de fait, la réalité donna raison aux partisans inquiets de

1. Ministre de la Guerre en 1774. Il mourut l'année suivante.

2. Voir notamment :

(a) la lettre adressée à leur chef, le 14 décembre 1774, par les officiers du régiment de Walsh,

(b) la lettre au Maréchal de Mui de la comtesse de Walsh-Serrant,

(c) le placet au Roi des officiers généraux irlandais,

(d) le Mémoire de Walsh.

Archives Affaires Étrangères, Aff. Int. 1383.

3. Voir plus bas, p. 153, note 2.

4. Lettre du 18 septembre 1775. Arch. Affaires Étrangères, Aff. Int., 1375.

5. Mémoire cité.

l'union franco-irlandaise. « Le Maréchal de Muy, lit-on dans un » mémoire anonyme pour le rétablissement des régiments irlandais, » ne s'est pas rendu aux arguments si justes du Chevalier d'Arcy. » Un ressentiment dans les trois royaumes britanniques a été la » suite de l'opération... Les catholiques d'Irlande se sont crus com- » plètement négligés par la France et Milord Caher, pair catholique, » habitant Paris, l'a montré en prêtant solennellement serment » de fidélité, suivi de 160 gentilshommes, et en faisant des levées » sur ses terres pour la cause de la Cour contre les Américains ¹ ».

Les avertissements, cependant, se multipliaient et, de toutes parts, on mettait en lumière l'inopportunité de la mesure. Analysant le rôle spécial confié aux troupes irlandaises, le Chevalier d'Arcy se trouvait amené, pour le définir, à mettre l'accent sur le résultat attendu de leurs services : le débarquement en Angleterre. « Avec les Irlandais, il ne faut jamais perdre de vue, disait-il expres- » sément, qu'ils doivent être employés en embarquement pour » leur pays ». Et de conclure : « Il faut donc les cinq colonels, car » s'ils appartiennent à des familles connues et considérables, ils » auront cinq fois plus de crédit et de chance d'attirer les recrues » ².

Cet aveu brutal éclaire à plein la physionomie du monde irlandais en France au XVIII^e siècle. Il est, avant tout, *anti-anglais* et on s'en sert comme tel. La carte irlandaise est l'un des meilleurs atouts du jeu français dans la partie séculaire engagée. « Combien » inopportun, combien impolitique, s'écrie M. de Saint Aulas, il » serait de réduire les troupes irlandaises. Ce serait un gage de fai- » blesse et de timidité envers l'Angleterre, laquelle reste pour nous » un grand danger ³ ». Et le comte de Walsh, résumant les services rendus par les troupes irlandaises, montre clairement de quel appui la France se prive volontairement. Nous ne pouvons mieux faire que de le citer : « Destinés, écrit-il, à se porter sur les côtes toutes les » fois qu'il y a eu une apparence de descente chez les Anglais, il n'y » a jamais eu une occasion où l'arrivée de 4 ou 5 régiments irlandais sur la côte n'ait fait plus de sensation dans les royaumes britanniques que celle de 30 bataillons français, en ce qu'ils persuadent davantage de la réalité du projet » ⁴.

1. septembre 1776.

2. *Op. cit.*

3. *Op. cit.*

4. *Mémoire cité.*

Le duc de Bedford avouait lui-même ses craintes lorsqu'il disait qu'il avait peur

VI

Les divers renseignements que nous venons de rassembler convergent, on le voit, dans une même direction.

Il y a eu en France, au XVIII^e siècle, un milieu irlandais qui a été, avant toute chose, exploité contre l'Angleterre par le secours, principalement, de la communauté de religion¹. C'est en quoi collèges et régiments tendent vers le même but. En permettant aux étudiants de fortifier chez nous leur foi, on s'en fait des alliés. En contraignant les vagabonds d'origine britannique à s'enrôler dans les régiments irlandais², comme en permettant aux cadets de familles nobles d'y exercer un commandement, on vise toujours à dresser contre l'Angleterre un corps stimulé par la haine et la passion. Du jour, au contraire, où l'on croit comprendre que la cause des Stuarts est en régression, que la religion catholique perd de son prestige en Irlande et qu'un débarquement, par conséquent, aurait moins de chance de soulever l'enthousiasme, on envisage une réduction progressive des frais occasionnés par l'entretien en France des corps irlandais³. Pour tout dire, l'Irlande n'intéresse guère la France que dans la stricte mesure où celle-ci la sert contre sa rivale.

Par rapport à ce milieu irlandais typiquement orienté vers la lutte contre l'Angleterre, Rutlidge occupe une position bien spéciale. On ne peut nier qu'il en fasse, en un sens, partie. Ses origines, son attachement à la cause des Stuarts, son amour pour la France où il est né, son passage au régiment de Fitz-James, ses amitiés avec plusieurs Irlandais notoires et, notamment, le Chevalier d'Arcy, font qu'il peut être considéré comme un des représentants de la société franco-irlandaise au XVIII^e siècle. Mais si les liens sont visibles, on ne saurait affirmer qu'ils soient indestructibles. Par tout

que chaque personne qui entrait dans sa chambre vint lui annoncer une descente qu'il n'était pas en état de recevoir.

1. Que l'on songe simplement aux projets de descente, à la fin du siècle.

2. Voir, sur ce point, les ordonnances obligeant Anglais, Écossais, Irlandais, sans emploi, en résidence en France, à prendre parti dans les régiments irlandais qui sont au service du roi : 12 février 1702 ; 2 novembre 1734 ; 25 avril 1744 ; A. N. M. 147.

3. Le régiment irlandais de Walsh, en particulier, fut réuni dans son intégrité, le 14 juillet 1776, à une portion de la légion corse pour former celle du Dauphiné. Chevalier d'Arcy. *Lettre citée*.

un aspect de son activité, Rutledge va à l'encontre du courant qui emporte dans le même sens les intérêts français et l'isolement irlandais. De convictions religieuses modérées, il lui manque le ferment qui agirait le mieux. Pacifiste, ennemi des violences et du sang répandu, il n'a rapporté de son séjour sur les champs de bataille qu'aversion pour la guerre. La lutte contre l'Angleterre ne l'intéresse donc pas. L'esprit littéraire, par ailleurs, vient ici servir la cause de la paix. Rutledge connaît trop bien et aime trop la littérature anglaise pour ne pas, instinctivement, respecter une nation qui a produit un tel nombre d'écrivains illustres. Précurseur enfin, il ambitionne d'être l'un des champions de l'entente franco-anglaise, en laquelle il voit l'une des conditions essentielles de l'équilibre entre les peuples. Visées multiples, qui lui composent une physionomie à part et dressent contre l'atavisme et le milieu une personnalité originale.

Il y faut voir la raison pour laquelle nous avons pris, pour sous-titre de ce travail, la dénomination « gentilhomme anglais » que se donna Rutledge lui-même¹. Il nous a semblé qu'il y avait là comme un symbole et que le patriote irlandais avait cédé, en lui, le pas à l'admirateur passionné de Shakespeare et de Milton.

VII

Une réflexion, pour terminer.

L'amitié franco-irlandaise, bien qu'éphémère et finalement inopérante, si l'on ne s'attache qu'aux résultats matériels, ne devait point mourir en esprit. L'union qui s'était réalisée, étroite, au temps des espoirs jacobites et fervente encore sous le Directoire, est, en dépit de son double insuccès, demeurée aux yeux de l'Irlande moderne, un sujet de gloire et de gratitude qu'elle n'évoque point sans complaisance.

N'est-il pas curieux de retrouver vivant, dans les pages ardentes du patriote irlandais John Mitchell, ce passé lointain que nous avons tenté de dégager de ses brumes ?

Quelle preuve plus éclatante de son influence et de son prestige, que ce rappel ému, aux heures sombres de 1871, des périls partagés et d'une fraternelle grandeur. « Le Maréchal de Mac-Mahon, écri-

1. Voir plus bas, p. 85.

» vait Mitchell¹, quoique de noblesse française depuis deux cents
 » ans, se souvient toujours avec un orgueil ancestral qu'il appartient
 » au clan de *Clare* des Mac-Mahon de Corcabaiscin, dont le château-
 » fort se trouve à Carrigaholt sur le Shannon. Au cours de la der-
 » nière visite en France de notre ami Smith O'Brien, le grand
 » Maréchal, alors à la tête de 40.000 Français, passa spécialement
 » en revue ses troupes dans la plaine de Châlons, en l'honneur de
 » O'Brien, comme chef de son clan de Dalcassie.

« Et qui songerait à s'étonner, poursuivait Mitchell en des lignes
 » vibrantes sur quoi nous choisisons de conclure, que nous autres,
 » Irlandais, nous éprouvions tant de cordiale sympathie pour la
 » France ? Si elle nous a donné des apôtres et des saints, si elle
 » a fait tout en son pouvoir pour venir au secours de notre malheu-
 » reuse nation, nous, de notre côté, nous lui avons donné des bri-
 » gades de soldats invincibles, des maréchaux et des officiers
 » généraux qui ont honoré son armée et fait flotter ses étendards
 » (Fleurs de Lys ou Tricolores, peu importe) bien au-dessus des
 » bannières de l'Europe.

« C'est ainsi qu'il en fut autrefois et qu'il en sera encore
 demain »².

1. *The Irish citizen*. 25 mars 1871.

2. « On the whole, then, his countrymen have reason to be proud of Mac Mahon and especially so that, although his family has been French and of the noblesse of France for 200 years, he still remembers with aucestral pride that his clan was the old Clare famille of the Mac Mahons of Corcabaiscin with their strong place at Carrigaholt on the Shannon. And when our friend Smith O'Brien was last in France the great Marshal being then in command of 40000 Frenchmen on the plains of Chalons ordered a special review of those troops in honour of O'Brien as chief of his Dalcassian clan.

Ah, no wonder that we Irish have a warm heart for the French. If they have given us saints and apostles, if they have made any efforts to rescue our unfortunate nation, we also on our side have given something to them : brigades of invincible soldiers, marshals and general officers who have graced their army and carried their banner (Fleur de lys or Tricolour it was all one) high over all the standards of Europe. So it was once, so it will be again ».

Ireland, France and Prussia. A selection from the speeches and writings of John Mitchell.

Dublin. 1918. 8° No. 636.

CHAPITRE IV

DIFFICULTÉS FINANCIÈRES ET POLITIQUES

I

Rutledge, on s'en souvient, n'était venu à Paris que pressé par la nécessité de négocier sur sa terre un emprunt destiné à combler le déficit survenu dans les finances de son beau-père. Le hasard avait voulu qu'il tombât entre les mains d'un singulier personnage, le notaire Dehérain. Cette tentative d'emprunt allait bientôt jouer dans sa vie un rôle si important qu'on nous permettra de nous y attarder dès maintenant. Cette affaire est, à vrai dire, fort embrouillée et les documents dont nous disposons sur les malversations du notaire Dehérain et de son complice, le sieur Milleville, nous la rapportent avec un luxe de détails qui serait, dans une étude de ce genre, fastidieux, sinon inutile. Pour nous borner à l'essentiel, voici la situation, telle qu'elle se présenta pour James Rutledge, au début de l'année 1772.

M^e Dehérain, auquel il venait d'être adressé par les soins de M^e Turpin¹, n'était que depuis peu de temps notaire. Dès les premiers entretiens qu'il eut avec son nouveau client, il dut considérer cette occasion comme un moyen assuré de terminer à peu de frais le paiement de sa charge. Rutledge semblait tout désigné pour devenir sa dupe : n'était-il pas jeune, n'était-il pas d'origine étrangère, n'avait-il pas un pressant besoin d'argent ? Proie trop facile, en vérité, et qui paraissait s'offrir. Il est certain que, dès l'abord, Dehérain dut concevoir le projet d'acquérir cette terre, alors que son client ne désirait que contracter un emprunt. C'est dans cette ambition secrète qu'il faut chercher la clef de la conduite mystérieuse, pleine de réticences et de contradictions, qui fut celle de Dehérain pendant près de deux ans.

1. voir le chapitre II p. 38.

Le prétexte à tergiverser était simple : un emprunt de 20.000 livres sur la nue-propriété d'une terre, ne va pas, même s'il est traité loyalement, sans difficultés. Le notaire, qui avait pour objet de s'insinuer d'abord dans la confiance de son malheureux client, se chargea adroitement d'aller à la découverte de prêteurs. On s'étonne faiblement qu'il n'en ait point trouvé : il est de ces acharnements du sort qui s'expliquent, humainement, avec beaucoup plus de facilité. Ces prétendues tentatives, pour n'être point couronnées de succès, avaient du moins l'avantage d'irriter, par leur durée même, le peu patient Rutlidge. Six mois se passèrent ainsi sans que fût obtenu le moindre résultat, et pour cause. Chaque jour, le pauvre chevalier venait en l'étude de M^e Dehérain, demandait, suppliait, évoquait l'impatiente anxiété de son beau-père. Le notaire écoutait, promettait, s'attendrissait... Peu à peu, il changea d'attitude.

A Rutlidge, qui l'écoutait avidement, il insinua qu'un emprunt risquait de n'aboutir jamais, qu'il vaudrait mieux se résoudre à vendre, qu'il essaierait sans doute encore de négocier, mais qu'enfin... Ne nous étonnons pas si, à bout de ressources, persuadé d'autre part par Dehérain que les fonds étaient impossibles à trouver « en raison des opérations violentes et suspectes de l'Abbé » Terray qui avaient fermé les bourses et décidé les particuliers » à cacher leurs ressources numériques »¹, le chevalier, aux abois, finit, le 10 août 1772, par se résigner à la vente.

II



Les machinations de Dehérain ne font que commencer. Il veut, à présent que la résistance de Rutlidge est mâtée, l'amener à céder sa terre pour un prix dérisoire. Et il a cette habileté suprême de présenter, à tour de rôle, à son client qui s'énerve chaque jour davantage, une série de pseudo-acquéreurs dans l'unique but de faire perdre du temps et, partant, de la confiance, au vendeur². Le résultat prévu est que Rutlidge, hanté par le cauchemar de la faillite, se fait tragiquement quémandeur. Nous avons pour témoins de cette sombre période de son existence plusieurs lettres écrites au cours de cette suppliciente temporisation, où l'on voit le ton

1. *Mémoire au roi*. Page 7.

2. Citons les sieux Trudon, de Pétigni, Lebrun, Roettier de la Tour, Gari, etc...

monter et l'angoisse grandir. La dernière est un véritable appel au secours dont ne se déguise plus l'affolement : « Je ne puis rester » ici plus de dix jours sans me « perdre »¹, écrit-il, le 10 novembre 1773. C'est alors qu'à la suite de ce jeu de concurrences simulées, et pour terminer cette barbare comédie, paraît, comme l'ultime et bienfaisante ressource ménagée par un coup du sort, le sieur Milleville de Bergère, créature damnée du notaire Dehérain.

Rutlidge se croit sauvé, alors que ses véritables malheurs ne font que commencer. Le Sieur Milleville accepte bien une entrevue sur les lieux qu'il dit avoir l'intention d'acquérir, mais l'offre qu'il fait au chevalier est si révoltante par sa modicité, que celui-ci la refuse avec indignation. Des tractations, savamment ménagées par Dehérain, s'engagent alors, qu'il serait oiseux de suivre dans le détail, mais dont le but est d'affoler à nouveau le vendeur. Bientôt, comme s'il daignait se rendre aux conseils apparemment généreux du notaire, Milleville laisse entrevoir des intentions moins tyranniques. Les parties se rapprochent, le marché va se conclure. Milleville ayant consenti à se charger de tous les frais de la vente, l'accord se fait finalement dans les premiers jours de février 1774.

Certes, Rutlidge n'a guère de raisons de se réjouir des clauses du contrat. Le prix de la vente, de concession en concession, est tombé au chiffre plus que modeste de 120.000 livres. Encore est-il stipulé que, seule, une simple avance de 30.000 livres² sera versée sur-le-champ par l'acquéreur, le reste de la somme n'étant payable qu'après la mort de Walter Rutlidge, le père du chevalier. Il faut que ce dernier ait été vraiment à bout de souffle pour accepter des conditions aussi iniques. La joie, cependant, d'avoir partiellement réussi, après tant d'inquiétudes, après tant de jours et de mois de fiévreuse attente, dut faire, qu'en signant l'acte de vente, l'amertume n'emplît point seule son cœur.

Cette signature, par laquelle Rutlidge reconnaissait officiellement sa ruine future, eut lieu dans des circonstances assez curieuses pour que nous en disions ici un mot. Le 14 février 1774 avait été choisi par Dehérain pour mettre un terme au supplice de son client. Le soir même, à huit heures, le sieur de Milleville et le chevalier se rejoignent dans le cabinet du notaire. C'est alors qu'à la grande

1. *Plaidoyer pour le chev. de R.* page 19.

2. Il eut d'ailleurs les plus grandes peines à se faire verser cette somme. Milleville ne paya que 12.000 livres. Il lui fallut encore attendre un mois avant de toucher, non sans difficulté, les 18.000 livres restantes.

surprise de Rutledge, Dehérain propose de se rendre chez un confrère à lui, le notaire Lambot. Rutledge ne cache pas son étonnement; mais Dehérain, alléguant à mots couverts des scrupules honorables, le chevalier, à vingt lieues de se douter d'un piège, lui sait gré de cette soudaine délicatesse et suit, où il veut bien le conduire, le notaire auquel de Milleville emboîte le pas incontinent. A neuf heures on arrive chez M^e Lambot, dans le cabinet duquel l'acte tout dressé n'exige qu'un instant pour être muni des signatures des deux contractants. On reconduit cérémonieusement le pauvre chevalier. Mais Milleville et Dehérain demeurent, eux, dans l'étude de M^e Lambot ¹.

Rutledge ne se doutait pas, en regagnant paisiblement son hôtel meublé, que les deux complices étaient restés ensemble pour préparer un acte mystérieux dont il aurait bientôt à subir les criminelles conséquences. Il serait prématuré d'en instruire dès maintenant le lecteur ; nous verrons en son temps se révéler la machination ². Nous en saisisons mieux l'effet de foudroyante surprise qu'elle dut avoir sur Rutledge. Abandonnons donc le notaire Dehérain et son acolyte Milleville à leurs ténébreux projets et suivons le chevalier, tandis qu'à l'abri, provisoirement, de la misère, il s'en va reprendre le courant de sa vie normale.

III

Il ne l'avait jamais, à vrai dire, abandonné complètement. Les soucis avaient pu ralentir, modérer son activité ; ils ne l'avaient point paralysée. Alors même qu'il était au plus noir de ses alarmes, il gardait assez de volonté pour inventer, suggérer, intriguer au bon sens du mot. Il serait donc inexact de se représenter la période dont nous venons de retracer les cruautés financières comme vide d'efforts. Rutledge y fit preuve d'une énergie digne d'éloge et comme (on s'en souvient) la poésie ne lui avait guère rapporté qu'un succès moral, assez restreint, il n'est pas surprenant que, changeant de domaine, il se soit, après 1772, tourné cette fois vers la diplomatie. Il n'y devait trouver que des mécomptes.

Tout parut d'abord lui être favorable. Il se trouvait que le général comte d'Hérouville avait, si nous en croyons Rutledge lui-

1. Voir, pour les détails de cette affaire, le *Mémoire pour le chev. de R.*

2. Voir plus bas, pages 172-3.

même¹, beaucoup d'estime et d'affection pour lui. Il se produisit à ce moment un événement où le chevalier ne tarda pas à jouer un rôle important et qui met en vedette la situation de premier plan prise par Dunkerque dans les relations franco-anglaises au XVIII^e siècle. L'origine du conflit était pourtant assez futile en soi. Les quais du port de Dunkerque se trouvant en très mauvais état à la fin de l'année 1771, le maire et la Chambre de commerce adressèrent au Gouvernement leurs représentations pour que des réparations y fussent faites sans perte de temps. M. de Caumartin, extrêmement favorable à la pétition des Dunkerquois, opina à ce que les dépenses à faire fussent mises au compte du roi et à ce que l'on eût recours à la voie d'un emprunt pour se procurer sur place les fonds nécessaires. Le remboursement de la part du roi serait assuré d'avance par des délégations sur les impôts de la Province, payables en cinq ans. Le ministre accepta l'idée de l'emprunt et Sa Majesté l'agréa « prenant en considération la situation obérée de la ville de Dunkerque, surchargée de dettes et, par conséquent, hors d'état de faire aucune dépense pour la conservation de son commerce et de sa navigation ».

Les travaux des quais ne furent commencés que le 4 mai 1773, en l'absence de M. Frazer, commissaire anglais, qui était allé se marier dans son pays. Ils ne tardèrent pas à porter ombrage au commissaire intérimaire, qui en fit un rapport à Milord Rocheford, ministre des Affaires Étrangères à Londres, et l'on sut bientôt que des plaintes du roi de la Grande-Bretagne avaient été lancées à la Cour de Versailles. D'après le gouvernement anglais, Dunkerque voyait s'élever des chantiers propres à la construction de navires de 300 tonneaux ; les réparations des quais et des jetées allaient faciliter la sortie des corsaires en temps de guerre et l'on employait en ce moment jusqu'à 400 ouvriers par jour à l'exécution de ces travaux.

On voit par là combien l'Angleterre surveillait de près notre grand port septentrional et avec quelle inquiétude jalouse elle avait noté que les travaux entrepris étaient garantis par le trésor royal. Une menace sourde assombrissait l'horizon politique. L'incident, en se prolongeant, risquait de provoquer une rupture. Or, Louis XV vieilli était hostile à la guerre. Le comte d'Hérouville, lieutenant

1. Voir à ce sujet les détails donnés par Rutlidge sur la rivalité entre le général d'Hérouville et le maréchal de Muy. — (*Mémoire au Roi*, pp. 8-9).

général des armées, reçut précipitamment la mission d'aller remédier au mal. Il advint que, proposé par ce dernier et agréé par le Ministre des Affaires Étrangères, Rutledge fut associé à la pacifique mission de d'Hérouville. Il ne nous est pas indifférent de remarquer, une fois de plus, que Rutledge, dans ce conflit entre l'Angleterre et la France, joua un rôle de conciliateur.

Le comte d'Hérouville représenta à M. Durnfort, ingénieur anglais, présent à l'assemblée comme faisant les fonctions de commissaire de Sa Majesté britannique, que s'il connaissait des conventions aux traités dans ce qui s'était fait jusqu'ici, on l'invitait à le déclarer, et qu'en ce cas, lui, comte d'Hérouville, était autorisé à faire cesser les ouvrages et même à les faire détruire, le roi voulant rester fidèle et scrupuleux observateur de ses engagements. M. Durnfort se troubla alors, balbutia et finit par avouer qu'il n'avait pas qualité et n'était même « point autorisé à convenir de » rien, ni à rien constater ». Le lendemain on se rendit au port et l'on s'y livra minutieusement à la visite et à l'inspection les plus rigoureuses. On ne trouva rien qui pût avoir donné lieu aux plaintes du gouvernement anglais, de quoi dut bien convenir le commissaire britannique.

Les pièces relatives à la mission du comte d'Hérouville avaient été transmises en Angleterre et, devant l'incertitude de la situation, la Cour de Londres crut devoir envoyer à Dunkerque un commissaire extraordinaire pour éclairer le litige, avant de se prononcer. Cet envoyé s'appelait Bramham.

La nouvelle s'en répandit à Paris. Derechef, la France entière avait les yeux fixés sur Dunkerque, en déplorant l'insuccès de cette ville et l'infortune dont elle semblait menacée.

La chambre fit, à cette époque, un très long mémoire tendant à prouver l'absurdité des prétentions de l'Angleterre sur les réparations du port, mémoire qu'elle s'empressa de transmettre au prince de Robecq et à M. de Forceville. De son côté, le parti de l'opposition aux Communes, s'emparant de l'incident, le grossissait avec humeur et provoquait une fermentation des plus vives dans l'opinion. Il fallut toute la volonté d'apaisement des négociateurs français et, surtout, la légitimité de leur point de vue pour que, graduellement l'effervescence diminuât et que, après de longues tractations, le commissaire Frazer reçût, en juin 1775, l'ordre formel de laisser continuer les travaux. Ceux-ci furent terminés en septembre¹.

1. Pour plus amples détails, consulter R. de Bertrand (avec notes de Bonvalet-

Dans l'intervalle, Rutlidge était rentré à Paris, fort satisfait d'avoir, par ses arguments, « réduit au silence le parti de l'opposition ».

IV

On peut conclure qu'au retour de son voyage à Dunkerque, notre chevalier dut se voir sur le chemin de la fortune et qu'il aspira aux plus hautes charges. La gratitude des puissants ne serait-elle qu'éphémère ou bien s'était-il, par l'effet de la confiance en soi et d'un orgueil trop aisément cabré, exagéré l'importance de son rôle, toujours est-il qu'il s'estima lésé en n'obtenant que des témoignages d'estime destinés, dit-il, à tromper sa jeunesse.

Louis XV, sur ces entrefaites, mourut et de nouveaux ministres furent appelés au pouvoir. Rutlidge, sans plus attendre, changea de plan d'attaque et se tourna tout entier vers un projet de navigation. Turgot venait d'être appelé au département de la Marine. Rutlidge se fit introduire auprès de celui qu'il appelle « le vertueux intendant » ou encore « un ministre réellement accessible à l'amour glorieux et désintéressé du bien », ou mieux, quoique plus simplement, « un très honnête homme ». C'est dire, pour qui connaît l'irascibilité de Rutlidge, que l'accueil de Turgot lui avait été favorable.

Le ministre, en effet, adopta sans délai les vues du chevalier ¹ qui dit expressément dans son *Mémoire au Roi* : « S'il ne fût passé, » trop promptement pour moi, au département des Finances, » j'aurais donné à vos sujets l'exemple d'un commerce lucratif » et politiquement très important ². »

Il est permis, ici, de faire quelques réserves. Il convient d'accueillir avec prudence tout ce que Rutlidge ne manque pas de nous dire sur les résultats mirifiques qu'aurait produits son projet maritime. L'affirmation est aisée à qui n'a pas eu l'occasion d'être mis à l'épreuve. Quel était ce projet, en quoi consistait-il, quels profits eût-il fait naître pour la France ? On ne nous l'explique pas, ou, du moins, on en parle d'une façon si vague qu'il reste malaisé de se former une opinion : « J'offrais, nous dit simplement Rutlidge,

Durin). *Le port et le commerce maritime de Dunkerque au XVIII^e siècle*. 1865, où nous avons puisé les renseignements qui précèdent :

1. Toujours aux dires de Rutlidge. Il n'y est fait aucune allusion dans les *Mémoires* de Turgot.

2. *Mémoire au Roi*, p. 9.

» de prendre des vaisseaux oisifs et en mauvais état, de les mettre
» en activité et de les rendre en pleine réparation ¹ ».

Il est possible que ce plan ait eu, pour conséquence directe, de procurer au chevalier une position lucrative. On ne peut que se montrer plus réservé quand il s'agit d'escompter l'avantage qu'en aurait retiré notre pays.

Quoi qu'il en soit, le départ de Turgot et l'arrivée au pouvoir de Sartine transformèrent en déception l'espoir tout d'abord suscité en Rutledge par l'accueil favorable du « vertueux intendant ». Reçu, au cours des premières entrevues accordées par le nouveau chef de la Marine, avec une courtoise bienveillance, Rutledge ne tarda pas à s'apercevoir que le ministre n'avait pas l'intention de tenir ce que promettait son sourire. Le chevalier avait cru comprendre que Sartine était tout disposé, suivant en cela l'exemple de son prédécesseur, à entrer dans ses vues. Ne lui avait-il pas « accordé de très bonne grâce l'usage de deux frégates de Sa Majesté pour l'expédition projetée ? » ² et n'en devait-on pas conclure qu'il lui remettrait bientôt les insignes officiels de sa charge ? Hélas ! ce n'était que jeu verbal et simple comédie. Rutledge dut rapidement se rendre à l'évidence. Sartine, le jugeant importun, mais gêné par les engagements presque formels pris par son collègue des Finances, cherchait uniquement à l'éluder, en gagnant du temps. Le chevalier, toutefois, ne l'entendait pas ainsi et, profitant d'une nouvelle entrevue que lui avait ménagée Sartine à Fontainebleau, il ne lui cacha pas sa rancœur. Il serait oiseux d'entrer dans les détails de cet entretien rapporté tout au long dans le *Mémoire au Roi*. Qu'il nous suffise de signaler qu'après avoir plaidé sa cause, non sans ironie et sans âpreté, Rutledge dut se résigner à renoncer à ses projets. Ceci se passait en 1775.

V

Ainsi, le sort continuait à se prononcer contre lui. Venu à Paris dans l'intention de raffermir le crédit de son beau-père et d'assurer sa propre situation, il se trouvait que, trois ans plus tard, il avait financièrement et politiquement échoué. Il avait pu, un instant, croire que, financièrement, sa venue n'avait pas été entièrement inutile et que, malgré les tractations de son notaire, il était parvenu

1. *Mémoire au Roi*, page 11.

2. *ibidem*.

à restaurer la position si compromise du père de sa femme, mais voici que son échec politique venait, par contre-coup, anéantir sa demi-réussite financière. Se basant sur les offres de Turgot, Rutlidge avait, en effet, hasardé quelques dépenses préliminaires destinées, dans sa pensée, à couvrir les premiers frais nécessités par sa future charge. Il rentrerait, pensait-il, dans ces débours au centuple. La perspective d'élévation politique du chevalier, colportée d'autre part à grand fracas auprès des créanciers de son beau-père, n'avait pas peu contribué à rétablir un crédit encore menacé. Or, la funeste entrevue de Fontainebleau avec Sartine réduisait à néant les espoirs de Rutlidge. Si le chevalier supporta ce surcroît de malheur avec fermeté, il est probable que les créanciers de son beau-père en furent plus touchés et que la fâcheuse nouvelle, aussitôt ébruitée, en dépit des efforts de Rutlidge pour la tenir secrète, jeta sur la maison un terrible discrédit. L'échec des projets politiques du chevalier fut donc néfaste, doublement.

Rutlidge ne pouvait, toutefois, se résigner à rester inactif. Toute sa force impulsive, tout son besoin d'activité le poussaient à lutter, à se dépenser. L'horizon, d'ailleurs, était sombre. Des 30 000 livres péniblement versées par le sieur de Milleville il ne restait rien. Les affaires de son beau-père recommençaient à péricliter ; ses espoirs politiques n'avaient apporté que des déboires. Quoi d'étonnant si, à ce moment, il se retourna vers la littérature. Il n'avait pu gagner sa vie avec ses conceptions commerciales, il la gagnerait avec sa plume. Seulement, il ne se faisait plus d'illusion : il n'écrirait pas un traité politique comme son premier *Essai*. Il était, pour l'instant, écœuré des intrigues et des détours humains de la politique. Il n'écrirait pas non plus un poème. La poésie, il s'en était rendu compte par sa traduction de Goldsmith, n'intéressait qu'une faible, qu'une éparsé élite. S'il écrivait une nouvelle idylle, son nom resterait ignoré. Il choisirait, donc, un sujet plus actuel, plus amer aussi, où il manierait virilement le fouet de la satire, où il satisferait à la fois son ambition, cette soif d'être connu dont il était possédé, et sa rancœur contre l'insincérité. C'est à ces influences diverses : lutte contre la nécessité, haine profonde contre l'affectation, désir secret d'un scandale qui le rendrait célèbre, qu'il dut de préparer, en 1776, et la *Quinzaine Angloise* et cette attaque fougueuse contre les Philosophes qui s'exprima dans le très curieux *Bureau d'Esprit*.

CHAPITRE V

L'ATTAQUE CONTRE LES PHILOSOPHES.

I

Rutledge avait songé d'abord (nous avons sur ce point son propre témoignage) ¹ à publier un roman satirique et, déjà, sous sa plume fertile s'alignaient les premières anecdotes de la *Quinzaine Angloise*. L'idée de dépeindre, avec une vérité cruelle et quelque peu risquée, les aventures d'un jeune voyageur anglais dans la capitale, l'avait séduit en ce qu'elle paraissait susceptible de faire vendre largement l'ouvrage. Il y travaillait donc avec ardeur, lorsque se présenta une occasion d'où il lui sembla qu'il retirerait un plus rapide profit et, surtout, un renom plus claironnant.

C'est sous les traits d'un « philosophe », dont il tut discrètement le nom mais qu'il s'amusa à caricaturer dans son *Babillard* ² et qui compensait sa médiocrité par une haine violente pour La Harpe, que se présenta au chevalier Rutledge celui à qui il dut d'avoir écrit sa pièce.

Ce dernier, qui trouvait à Rutledge de l'esprit et qui avait apprécié à leur valeur les feuilles de la *Quinzaine Angloise* que notre chevalier lui avait montrées en manuscrit, ne tarda pas à deviner tout le parti qu'il pourrait tirer de l'acuité de ses flèches.

Il entraîna donc notre jeune auteur dans des soirées, où un petit comité de beaux esprits renchérit à qui mieux mieux sur le talent du chevalier et sur les profits qu'il tirerait d'une satire contre la secte des pédants philosophes. Semblables paroles, après la période de gêne et de tristesse que nous venons d'étudier, ne pouvaient que

1. *Le Babillard*. Tome 4, page 263.

2. Voir sur cette question des origines accidentelles du *Bureau d'esprit*, le chapitre extrêmement intéressant intitulé : « Aux ennemis de cet ouvrage ». — *Le Babillard*. Tome 4, pp. 257-268.

tourner la tête à Rutlidge. Il eût fallu, pour résister à une telle griserie, en dépit de la grossièreté des moyens employés, une maîtrise de soi qu'il ne possédait pas à ce moment-là.

Plus tard, il admettra avec une bonne grâce mêlée de regrets qu'il se laissa entraîner par vanité, principalement : « Je ferai même » l'aveu le plus ingénu, écrit-il trois ans après, en convenant que la » flatterie, et une flatterie de la grosseur de celle que n'avaient » que les poètes et les jolies femmes, fut le filtre dont on se servit » avec succès pour enivrer mon amour-propre. Mon homme me pro- » met des roses et des lauriers, et me voilà, sur sa parole, embarqué » pour le sacré vallon ! » ¹

Le désir, assez mesquin, de faire parler de lui ne poussa pas, seul, Rutlidge à écrire le *Bureau d'Esprit*. Le sujet qu'on lui offrait n'était pas sans répondre à une impulsion de son être. N'oublions pas qu'il était de sang irlandais et qu'il portait, de ce fait, les germes de cet humour qui, dans le même temps, faisait éclater le génie d'un Goldsmith ou d'un Swift. Le sens du rire, le sens de l'affec-tation, le sens de la pédanterie, le sens de ces minutes impondé-rables où le sérieux se mue en ridicule, ce sens, il le possédait instinctivement. Le même élan qui l'avait porté à commencer un roman où il stigmatisait l'hypocrisie amoureuse et la sottise du cœur n'avait qu'à suivre son courant propre pour stigmatiser l'hypocri-sie intellectuelle et la sottise de l'esprit. Il s'y abandonna d'autant plus volontiers qu'il espérait, par là, satisfaire une de ses ambitions les plus chères : être joué sur une scène de théâtre. Cette espérance, qu'il avait provisoirement rejetée pour écrire un roman, le sort semblait vouloir lui en accorder la réalisation prochaine. On com-prend que, poussé par toutes ces considérations, Rutlidge se soit mis, avec une sorte d'acharnement allègre, à la besogne.

II

On s'est demandé souvent pourquoi, ayant devant lui tout le champ de la satire, il avait choisi pour y semer ses traits le salon de M^{me} Geoffrin. Il est à présumer ² que Rutlidge ne connut pas

1. *Le Babillard* tome 4, p. 26.

2. Grimm croit savoir, dit-il, que Rutlidge aurait eu l'honneur d'être reçu chez M^{me} Geoffrin mais il se refuse à l'admettre.

l'aimable hôtesse des philosophes et qu'il ne fut pas reçu chez elle. Il n'est guère vraisemblable qu'il se soit attaqué par animosité personnelle à cette excellente femme, fort aimée de son entourage. La question appelle deux réponses.

La première est que Madame Geoffrin que nous aurions, avec le recul du temps, tendance aujourd'hui à déifier, paraissait à bon nombre de ses contemporains une regrettable réincarnation des précieuses ridicules. L'hostilité de Rutledge, comme celle de Molière, provient donc, pour beaucoup, de cette conviction que la critique littéraire ne saurait être le fait d'une femme.

La seconde est d'ordre moins général.

La satire, ne l'oublions pas, devait être dirigée contre La Harpe, auquel le « faux-frère du parti philosophique » avait voué une haine cordiale¹. Or, La Harpe était l'un des assidus du salon de M^{me} Geoffrin et, pour le mieux frapper, quelques éclats devaient retomber sur les comparses... Le travail de documentation, si l'on peut dire, fut réduit à néant par les soins officieux de l'apostat. « Mon homme, écrit Rutledge, se soucie assez peu d'ailleurs que, » par concomitance, tous les matadors du parti soient ridiculisés » aussi. Le personnage s'ébaubit, il va, il vient, il recueille âneries » sur âneries, anecdotes sur anecdotes. En peu de jours, j'ai sous les » yeux le répertoire facétieux et incroyable de toutes les gaucheries » d'une foule d'illustres ; comme de raison, ce recueil me paraît » assez plaisant, et voilà le *Bureau d'Esprit* qui se meuble sans que » j'aie presque la peine d'y penser : voilà des grands hommes aux » champs, des sages hors des gonds, et des académies en rumeur ! »²

Rutledge ne se doutait pas, en écrivant dans la fièvre de la composition, qu'il ne faisait, à tout prendre, que le jeu hypocrite d'un plus habile que lui. Peu instruit des rivalités sourdes de littérateurs jaloux, il croyait aux promesses que lui prodiguait l'instigateur du *Bureau d'Esprit*. Le réveil n'en devait être que plus dur. Un jour vint où Rutledge s'étant enfoncé dans la carrière et ne pouvant plus reculer, le déserteur intéressé du parti philosophique commença à s'éloigner de lui, à l'éviter dans la journée, à ne plus lui rendre, que sous le voile de la nuit, visite dans l'atelier où s'armait sa malice.

1. On peut se demander s'il ne s'agirait pas de Linguet que la Harpe venait de remplacer, en juillet 1776, à la direction du *Journal Politique*.

2. *Le Babillard*. Tome 4, page 264.

Bientôt les visites cessèrent tout à fait, et la comédie ayant paru en librairie, Rutlidge n'eut pas de détracteur plus acharné que son ex-tentateur. Ce dernier pensait, ce faisant, écarter de lui les soupçons, et il est fort probable qu'il y réussit, car les imprécations des Encyclopédistes s'abattirent toujours avec une fureur concentrée sur le seul chevalier.

III

Ouvrons ici une parenthèse pour marquer ce qu'a de fiévreusement actif cette partie de la vie de Rutlidge. Le biographe est bien obligé, qui veut donner de la physionomie de son héros une idée claire, de pratiquer dans son œuvre des sections méthodiques. Ainsi trouvera-t-on dans ce livre des chapitres séparés traitant chacun du *Bureau d'Esprit*, de la *Quinzaine Angloise* ou de la bataille shakespeareienne. Ce sont là nécessités d'exposition que justifie le but d'une thèse où il faut bien, sous peine de confusion, tenter de clarifier une œuvre et une existence. La réalité est sans doute plus mêlée et il serait vain de s'imaginer que Rutlidge écrivit sa comédie, puis son roman, puis ses *Observations*, passant de l'un à l'autre avec désinvolture et selon un ordre exclusif. Le cerveau n'a pas de ces cloisons étanches et il est certain que cette année 1776, l'une des plus fertiles de Rutlidge, celle où paraissent, coup sur coup, trois de ses œuvres capitales, fut d'une extraordinaire complexité et que les idées relatives à l'une ou l'autre ne cessèrent pas de se pénétrer intimement. C'est ainsi, notamment, que la question shakespeareienne, par laquelle il devait surtout s'illustrer, avait, dès la publication de la traduction de Shakespeare par Letourneur¹, commencé à le préoccuper. Ainsi s'explique que dans la première édition du *Bureau d'Esprit*, parue avant les célèbres *Observations*, se trouve une scène dont on ne fait, en général, pas état et où Voltaire est violemment pris à parti. Nous aurons bientôt l'occasion de revenir séparément et sur cette scène et sur les *Observations*. Nous avons tenu à marquer par avance que la précipitation apportée à la composition accidentelle de sa comédie ne tuait pas, chez Rutlidge, toute autre préoccupation. Il y eut, à ce moment, comme toujours, continuité et unité dans sa pensée.

1. Mars 1776.

IV

Le *Bureau d'Esprit* venait de s'achever et paraissait sous forme de volume, sans nom d'auteur¹. Rutledge n'avait pas osé, au dernier moment, affronter seul la colère des aristarques. Sans doute l'étrange conduite de celui qui l'avait incité à l'écrire et qui, l'œuvre terminée, commençait contre lui sa déloyable campagne, n'entraînait pas pour peu dans ce souci de l'incognito. Notre chevalier attendait de connaître quel serait l'accueil réservé à sa pièce avant de révéler son identité et il est aisé de penser que le succès d'argent l'intéressant à un degré plus direct, il se réservait, dans l'hypothèse d'une nouvelle édition, de revendiquer la paternité de son ouvrage. De fait, la deuxième édition, parue à Londres en 1777, fut moins sobre de détails à cet égard².

Dans la préface de l'édition de Liège, l'auteur inconnu nous annonce que sa comédie est le fruit d'une espèce de défi et qu'il a voulu prouver qu'en dépit des portraits laissés par ses devanciers, le champ de Thalie demeure inépuisable. Le prétexte vaut ce qu'il vaut. Il est indéniable que Rutledge a pris un réel plaisir à dépeindre des caractères souvent traités. Quant à l'occasion qui a fait naître l'œuvre, on ne nous en parle pas et il n'y a rien là qui nous doive beaucoup étonner. L'auteur, loin de s'excuser de reprendre un sujet éternel, puise dans cette éternité même un argument en faveur de son choix. Sans doute, Molière, pour aller au plus grand, a montré dans ses *Femmes Savantes* les ridicules de l'affectation intellectuelle, mais les temps ont changé, et les mœurs. Sans doute, Palissot, pour citer le plus récent, vient dans ses *Philosophes* de relever, dans une sorte de « satire dialoguée, les petites gens et l'outrageance de superbes qui traitent le menu monde de si haut³ ». Mais l'invention y est nulle et de nouveaux événements se sont produits qui donneront à la caricature une force plus vive. C'est donc avec la conscience, tout en suivant le grand exemple de Molière, de faire œuvre d'actualité, que Rutledge présente au public sa pièce.

1. *Le Bureau d'Esprit* Comédie en 5 actes et en prose. A Liège, chez Boubiers, Imprimeur-Libraire, 1776, Yth 2390.

2. Voir plus bas, page 85.

3. G. Desnoireterres. — *La Comédie satirique au XVIII^e siècle*, page 125. Paris. Émile Perrin, 1885. Lb², 69.

Avant même d'avoir lu la première scène, celui qui ouvre le livre peut, par le simple examen du nom des personnages, se faire une idée de la façon dont Rutlidge a brigué le succès.

Il y a là une liste de sobriquets ridicules, mais où l'apparence ne parvient que difficilement à nous masquer l'identité. Rutlidge a donc voulu faire une pièce à clef doublée d'une farce. Désigner ouvertement les gens eût été imprudent et moins drôle¹ ; en affublant les pontifes de surnoms grotesques, on irrite la plaie et l'on donne surtout à la polémique cette saveur de scandale qui pimentera à souhait. Les critiques qui ont exercé sur cette liste leur perspicacité sont en général, si l'on excepte un ou deux personnages, tombés d'accord. Réflexion faite, quand on compare ce que nous savons d'eux aux personnages représentés, il apparaît que la liste probable puisse être reconstituée comme suit² :

M. Version	Diderot.
M. Cocus	Capperonier, neveu.
M. Cucurbitin	Cadet de Veaux, le fondateur du <i>Journal de Paris</i> .
Rectiligne	D'Alembert.
Le Marquis d'Orsimont	Condorcet.
M. Calcas	l'Abbé Arnaud.
M. Thomassin	Thomas (le « Gali » Thomas de Voltaire).
M. Faribole	Marmontel.,
et M. Du Luth	La Harpe.

Nous allions oublier M^{me} de Folincourt, prêtresse de ce temple du bel esprit, et qui représente avec une cruelle évidence M^{me} Geoffrin elle-même.

V

Si c'est, en grande partie, le hasard qui avait présidé à la naissance du *Bureau d'Esprit*, on peut dire que ce hasard avait offert à Rutlidge une cible facile, où ne manquaient pas les points de mire.

1. C'est ce qu'avait fait Saint-Evremond dans la *Comédie des Académistes* écrite en 1643 et publiée en 1650.

2. C'est celle que donne Desnoireterres, *op. cit.*, p. 223. On trouve également cette interprétation dans *La bibliothèque dramatique* de M. de Soleinne. Tome I., n° 2130.

Pour qui, en effet, s'était donné à tâche d'oublier la bonté légendaire de Madame Geoffrin, il est évident que cette digne femme, alors à son déclin, présidait un salon où régnaient des habitudes marquées d'avance pour provoquer la satire. Ce sont là choses connues, mais qu'il n'est pas inutile de rappeler si nous voulons comprendre telles allusions directes de notre polémiste.

M^{me} Geoffrin avait, on le sait, inauguré dans la seconde moitié de sa vie un cercle, rue Saint-Honoré, dont les réunions sont demeurées célèbres¹. Deux dîners par semaine rassemblaient alternativement les gens de lettres et les artistes ; les artistes peintres, sculpteurs et architectes avaient leur couvert mis le lundi ; le mercredi était le jour des littérateurs, des poètes, des philosophes, des savants. On ne sait quelle raison avait conduit à classer ainsi les invités en deux catégories distinctes. Mais à cette distinction arbitraire ne se bornait pas le piquant du salon de M^{me} Geoffrin ; on se répétait une autre singularité plus surprenante encore : les invités du mercredi recevaient invariablement une calotte de velours. Ce trait, qui révèle un mécanisme fâcheux dans l'habitude, devait fournir à Rutledge des touches faciles. Qu'on ajoute à cela le ton aisément doctoral des discussions, où se traitaient gravement des points de langage et de goût et l'on admettra qu'il y avait là pour l'ironie légère un terrain préparé.

Il serait injuste, toutefois, de ne représenter M^{me} Geoffrin que sous ce jour caricatural. Pour qui consulte les écrivains du temps, on voit que ses manies secondaires pesaient peu dans la balance en comparaison de ses qualités de cœur. On pourrait, sur la foi des grands noms qui ont parlé d'elle avec affection et respect, citer des traits charmants qui révèlent un esprit et une délicatesse infinies. La Harpe, qui fut un de ses familiers, la juge ainsi : « Elle est née » avec un sens droit, un caractère sage et modéré. Elle a cette politesse de bon goût que donne un grand usage du monde et per- » sonne ne possède mieux le tact des convenances. Elle est bonne » et bienfaisante, elle a rendu des services et aime à en rendre ». Citons également cette lettre de Walpole à son ami Gray, où l'homme d'État anglais, rendant justice aux qualités de M^{me}

1. Voir sur ce point l'ouvrage de A. Tornézy. *Un bureau d'esprit au XVIII^e siècle : Le salon de M^{me} Geoffrin*. Paris, 1895.

On lira également avec intérêt les *Mémoires* de Marmontel.

Geoffrin, écrivait en janvier 1766 : « C'est une femme extraordinaire, avec plus de sens commun que je n'en ai jamais rencontré, une grande promptitude de coup d'œil à découvrir les caractères, de la pénétration à aller au fond de chacun d'eux et un crayon qui ne manque jamais la ressemblance, et elle est rarement en beau. Elle réussit par mille artifices et bons offices d'amitié et par une liberté et une sévérité qui semble être sa seule fin à tirer le monde à elle, car elle ne cesse de gronder ceux qu'elle a une fois enjôlés... En un mot, elle nous offre un abrégé d'empire qui subsiste au moyen de récompenses et de peines ».

Rutlidge, on le voit, s'aventurait, pour sa première bataille, contre un adversaire redoutable. Il n'avait, pour guider ses flèches, que les renseignements anecdotiques traîtreusement fournis par l'ennemi de La Harpe et les inventions épisodiques de son esprit fertile. En combattant l'affectation, il cherchait aussi le scandale et la célébrité. Quel fut le dosage de la satire véritable et de la recherche du trait, c'est ce que va nous montrer l'analyse du *Bureau d'Esprit*.

VI

La pièce s'ouvre sur une conversation entre deux bourgeois de Dijon, d'Olmont et son fils, et la servante de M^{me} de Folincourt, Lisette — D'Olmont, qui vient à Paris dans l'espoir de marier son fils à une nièce de M^{me} de Folincourt, fille d'un de ses bons amis, manque perdre la tête quand Lisette lui conseille de repartir aussitôt pour Dijon. Lisette, qui est une fine mouche, a tout de suite deviné que ce brave homme, jovial et un peu épais, n'a aucune des qualités de bel esprit requises pour plaire à sa maîtresse. Celle-ci, d'ailleurs, se prépare à partir pour la Pologne¹, et le moment serait mal choisi de se présenter à elle. Nos deux Dijonnais ne sont pas plus tôt sortis, qu'entre en scène M^{me} de Folincourt, qui vient s'enquérir si on prépare dignement la réception hebdomadaire des philosophes. Le comique assez gros employé par Rutlidge dans cette scène, confusions de noms, réflexions cocasses, n'apparaît point déplacé dans une pièce qui se veut affirmer comme une charge. La caricature s'ac-

1. On sait que sur l'initiative du Comte Poniatowski, devenu le roi Stanislas, M^{me} Geoffrin se rendit effectivement à Varsovie en 1776.

cuse encore avec l'apparition de Cucurbitin, dont Rutlidge trace un portrait de fantoche pédant des plus plaisants. On n'a guère sans doute l'impression de caractères saisis dans leur essence mais il y a une réussite verbale qui porte et une félicité dans le jeu du dialogue dont l'effet est souvent irrésistible. Le « flogistique » de Cucurbitin, entité mystérieuse et sacrée dans laquelle l'« illustre chimiste » voit « la qualité productive et expansive des règnes végétal, minéral et animal » et dont il éblouit M^{me} de Folincourt nous paraît appartenir à la bonne tradition moliéresque. Le rôle joué par Lisette, dont la présence au second plan permet de souligner au passage les inventions les plus extravagantes, ne contribue pas peu à confirmer cette impression. Cocus succède à Cucurbitin et notre guignol de s'enrichir d'une marionnette nouvelle. Rutlidge ici s'en donne à cœur joie. On imagine sans peine combien l'érudition pesante du nouveau personnage se prête à la satire et avec quelle maligne habileté l'auteur brocarde le malheureux savant ou pseudo-savant, si nous en croyons notre ironique dramaturge ¹.

Après quelques scènes de transition médiocres, vient un monologue de Lisette qui précise l'influence de Molière sur Rutlidge. Dans l'esprit inventif de la servante germe l'idée de secourir le fils d'Olmont et la jeune Henriette qu'il voudrait épouser. Elle imagine de présenter d'Olmont comme un philosophe étranger de la plus haute valeur. Nul doute que M^{me} de Folincourt ne s'enthousiasme pour lui ; on verra plus tard à débrouiller la situation. — Qui ne reconnaîtrait, en cette soubrette malicieuse, pratique et généreuse,

1. *Le Bureau d'Esprit*. Acte I. Scène IV, page 13.

Cocus. — Permettez que je vous observe, Madame, que « repas » n'est pas le terme, j'ai dit « festin », « banquet » aurait mieux valu, « agape » a bien son mérite aussi, mais il est furieusement théologique.

M^{me} de F. — Oh ! oui, Monsieur, « banquet » est le mot.

Cocus. — Madame se décide donc pour « banquet » ? — Quelle sagacité !

Cucurbitin. — Merveilleuse, n'a-t-on pas toujours dit « le banquet de Platon » ?

Cocus. — Eh oui, précisément, le « banquet de Platon ».

Cucurbitin. — Et en grec, Monsieur ?

Cocus. — En grec, nous disons... me le demandez-vous pas en grec ?... « banquet » en grec ?

Cucurbitin. — Oui, Monsieur, en grec.

Cocus. — Mais en grec, c'est... c'est... je vous dirai ça ce soir.

Revenons au « banquet de Platon », il ne vaudra pas le vôtre, Madame ; il ne se trouvait là que les sept sages de la Grèce et vous aurez tous ceux de Paris.

M^{me} de F. — En vérité, Monsieur, vous êtes un homme essentiel.

porte-parole du bon sens révolté, la savoureuse héritière des suivantes molièresques ?

Autre influence, mais celle-là affligeante, en ce qu'on y pressent la copie, dans la présentation des deux nièces de M^{me} de Folincourt, l'une Angélique, savante, prude et pédante, émule de son exceptionnelle parente, et l'autre, Henriette, simple, droite, au grand cœur. Le contraste, artificiel, n'est pas sauvé par la vérité des paroles ou des actes. Le tableau reste littérairement arbitraire et peu convaincant...

Il est heureusement suivi d'une scène brutalement menée où Rutlidge présente les habitués du salon comme de vulgaires parasites. On comprend la fureur que souleva le *Bureau d'Esprit*¹ quand on parcourt le mémoire adressé à M^{me} de Folincourt par son tailleur, mémoire qui mentionne, entre autres, « un habit complet de droguet de soie gris à M. du Luth » resté impayé et « cinquante paires de culottes noires de velours, pour étrennes à tous ces Messieurs². »

Nous retrouvons à l'acte II les d'Olmont, et le complot s'ourdit entre Lisette, Henriette et le bourgeois de Dijon. La servante en profite pour décocher quelques traits à Angélique dont l'affectation de science a le don d'irriter sa sensibilité toute féminine. Finalement, d'Olmont père se présente à M^{me} de Folincourt, mais ici surgit un quiproquo non voulu qui permet à Rutlidge de montrer non sans éclat sa puissance de réalisme. Alors que le complot avait pour but de faire prendre d'Olmont fils pour un illustre philosophe, c'est d'Olmont père qui est, à son insu, admis à ce titre auprès de M^{me} de Folincourt. L'honorable bourgeois, après quelques minutes de stupéfaction devant les éloges flatteurs que lui décerne son hôtesse, finit par dire nettement qui il est et pourquoi il vient. La désillusion et le dépit de M^{me} de Folincourt sont notés avec une clairvoyance sans pitié. Il y a là une vigueur indéniable et un don certain du théâtre. Ce n'est qu'un éclair, malheureusement, et l'action se traîne ensuite,atement. A peine peut-on souligner de ci, de là, une réflexion piquante, en particulier lorsque Lisette nous fait ses confidences : « J'espère bien vous faire voir, dit-elle, songeant à » Angélique, qu'en fait de ruses d'amour une savante n'est qu'une » bête³ ». Sur quoi, elle entretient Henriette de ses nouveaux pro-

1. Voir plus bas, page 84.

2. *Le Bureau d'Esprit*. Acte I., scène XI, pp. 21-22.

3. *Le Bureau d'Esprit*. Acte II, scène VII, p. 41.

jets pour la soustraire au marquis d'Orsimont qui convoite sa main et lui faire épouser le jeune d'Olmont.

VII

L'acte II avait pu paraître assez languissant. Nous avons eu abondance de récits et disette d'action. De plus, les pantins philosophes nous avaient fait défaut. Il suffira de les retrouver au troisième acte pour que l'action rebondisse et que l'ironie morde. La scène qui ouvre cet acte est, en effet, féroce ment satirique. Rutledge nous y montre le marquis d'Orsimont en conversation avec Rectiligne¹. Le gentilhomme explique au géomètre qu'il recherche Henriette non par amour, mais simplement pour sa fortune :

Le Marquis — « Examinons les corps savants. Les talents y produisent bien un petit éclat de réputation, mais elle s'accumule sur ceux qui les nourrissent et les soutiennent ; les réputations qu'on achète coûtent moins de peines et s'étendent plus loin que celles qu'on mérite. Mettons-nous en état d'acheter, mon ami, et nous abrègerons bien le travail...

Curviligne. — Parbleu, Marquis, vous avez le tact bien fin...² ».

Après ce début, qui produit une impression pénible, nous arrivons au cœur de l'intrigue, c'est-à-dire au quiproquo imaginé par la servante. Procédé classique, qui est tiré de la banalité par la façon très personnelle dont notre auteur en pimente les détails. C'est d'abord d'Olmont jeune, habillé à la Polonaise et que chapitre Lisette : « C'est de bien bon cœur que je vous sers, dit-elle. Vous allez voir nos pédants et vous vérifierez par vous-même que bien des êtres qu'on prône pour de grands hommes ne sont souvent que des oisons. De l'impudence et du verbiage, c'est par où ils brillent. Battez-vous les flancs, faites plus de bruit qu'eux et je vous réponds que vous les mettrez au sac ! »³. De fait, l'assurance du jeune d'Olmont, présenté par M^{me} de Folincourt à tous les illustres assemblés, n'est pas sans nous impressionner. La gravité, le pédantisme

1. Il est à noter que le géomètre, dans la 1^{re} édition, s'appelle Rectiligne.

Il se transforme en Curviligne dans l'édition de 1777.

De même Duluthe (1776) devient du Luth (1777).

2. *Le Bureau d'Esprit*. Acte III. Scène I.

3. *Le Bureau d'Esprit*. Acte III. Scène II.

solennel avec lesquels successivement Cocus, Rectiligne, d'Orsimont et du Luth lui rendent éloge pour éloge, sont de ces réussites de situation et d'expression auxquelles il est vain d'essayer de résister. Avec habileté, Rutlidge a su donner à cette scène comique une résonance profonde. L'ironie dont il fustige nos petites misères, nos vanités, nos faiblesses révèle, en même temps qu'un talent de dramaturge, une intuition de psychologue. Visant une cible littéraire, il se trouve que, du même coup, Rutlidge a atteint le cœur humain. Par delà La Harpe, il a fait vibrer des cordes éternelles.

Le satiriste, cependant, n'épargne ni les présents, ni surtout l'absent à qui songe chacun. Car, (ce point nous paraît essentiel) si Voltaire ne figure pas dans la pièce, il est combattu avant tout autre. Parti en guerre, sur ordre, contre La Harpe, il semble bien qu'emporté par ses ressentiments personnels, Rutlidge ait peu à peu dévié et qu'en du Luth il ait voulu bafouer non tant l'auteur de *Mélanie* que l'adorateur de Voltaire. Les traits ironiques contre le patriarche de Ferney abondent dans ce troisième acte et la ruse par laquelle l'auteur réussit à associer son nom au mot « sottise »¹ ne peut laisser, à cet égard, de doutes sur ses intentions.

En aurait-on, que l'acte IV, par sa violence, suffirait à les dissiper entièrement. Nous arrivons à l'acte vital, à celui qui, existerait-il seul, mériterait dans l'œuvre du chevalier une place de choix. Il s'y trouve une scène capitale où, délivré d'une intrigue quelconque, Rutlidge peut sans entraves se laisser aller à un assaut farouche, cette fois non déguisé, contre Voltaire, contempteur de Shakespeare. La pièce ne prend vraiment son plein sens que lorsque l'auteur se révèle ce qu'il ne cessera plus d'être : un militant de la littérature, un polémiste de l'idée. — Aussi passerons-nous rapidement sur le début de l'acte, pour arriver plus tôt à la scène VIII, qui est comme le bastion du *Bureau d'Esprit*.

L'action s'ouvre sur une découverte qui pourrait amener une catastrophe. Angélique a percé à jour le déguisement du fils d'Olmont et menace de tout dévoiler à sa tante. Le jeune homme, pour échapper à ce danger, ne trouve rien de mieux que de déclarer à Angélique qu'il l'aime. Ne nous attardons pas sur ce que ce procédé a de faux et d'odieux ; écoutons plutôt Rectiligne expliquer avec une rigueur géométrique à d'Orsimont comment il a manœuvré pour décider M^{me} de Folincourt à lui accorder la main d'Henriette : « Nous avons

1. Voir la scène VI de l'acte III.

déterminé la tante, la tante a déterminé la dot, la dot déterminera le père et le père déterminera la fille »¹. Et venons-en surtout au couronnement solennel du buste de Voltaire.

Pour cette cérémonie suprême, tous les illustres se sont rangés sur le devant de la scène. Il y a là Cocus, Rectiligne, le Marquis, Cucurbitin, du Luth, Thomassin, Faribole, Calcas. sans compter vingt beaux esprits de moindre notoriété. M^{me} de Folincourt, placée à la droite du buste, fait apporter une cassette en laquelle repose une couronne de laurier qu'elle place elle-même sur la tête du grand homme, tandis que les assistants chantent ses louanges en chœur². Puis on retire de la cassette une lettre de Voltaire, malicieusement pastichée par Rutledge, qui contient notamment ces lignes sarcastiques : « La barbarie disparaît de l'Europe entière, d'un de ses bouts à l'autre, on voit fleurir les sciences et on lit mes ouvrages. Croiriez-vous, Madame, que j'ai vu l'autre jour deux de mes comédies traduites en calmouque ! » Et chacun de s'extasier !

Tout ceci est, à vrai dire, peu méchant, mais le ton de persiflage léger, adopté jusqu'ici par Rutledge va brusquement se muer en une satire sagace de l'attitude adoptée par Voltaire dans la question shakespearienne. Rutledge se trouvait là sur un terrain de prédilection. Il aimait profondément Shakespeare, non par chauvinisme, mais avec justice, intelligence et tact. Les accusations injurieuses de Voltaire l'avaient révolté comme littérairement fausses et aussi parce qu'il attribuait à la volte-face de l'écrivain français de mesquines raisons. La fameuse *Lettre à d'Alembert* n'avait point encore été lue, en grande cérémonie, à l'Académie Française, et il s'en fallait de quelques mois que la retentissante controverse se fût engagée. Mais déjà des éclairs s'allumaient au ciel, et la non moins célèbre lettre du 19 juillet avait suffi pour faire gronder au cœur du chevalier un premier orage, précurseur de la grande tempête des *Observations*³.

Ainsi resituée à sa place exacte dans la genèse de la bataille, la scène VIII de l'acte IV prend sa valeur réelle de préface et d'avertissement. Elle montre Rutledge prêt pour la lutte ; elle montre encore que les *Observations* seront, à la date voulue, filles logiques de

1. *Le Bureau d'Esprit*. Acte IV. Scène V, p. 67.

2. On sait qu'en 1772 M^{lle} Clairon avait couronné le buste de Voltaire en récitant une ode de Marmontel.

3. Voir, pour les détails précis de cette question, notre chapitre « La querelle shakespearienne », pp. 130 et seq.

ses conceptions, non point venues avant terme. A ce titre, elle mérite que nous insistions sur la solidité des attaques de Rutlidge.

VIII

Dans la cassette M^{me} de Folincourt trouve, par hasard, une seconde lettre du vieillard de Ferney. Elle s'en saisit avec l'impatience et la joie que l'on devine. Une seconde lettre du grand homme ! Quel faste événement ! A d'Orsimont qui s'avance empressé, elle demande de bien vouloir en faire la lecture à haute voix, et le Marquis, avec emphase, s'exécute sur-le-champ. Le titre : *Préservatif contre la barbarie anglaise, adressé à mes fidèles amis et à mes illustres suppôts pour les garantir du mauvais goût* en est significatif. Ne dirait-on pas un gage tardif donné à une réaction qui grandit irrésistiblement. L'anglomanie se meurt, l'anglomanie est morte. L'opinion qui s'était fiée aux récits flatteurs de Voltaire jeune se reprend et accuse. Elle avait cru que l'Angleterre était le siège des libertés. Mais l'erreur lui apparaît, et lui apparaîtra de plus en plus ¹. Il est bien certain que jamais la Convention et plus tard, Bonaparte, n'auraient provoqué un tel soulèvement contre l'Angleterre si l'opinion n'avait été préparée à voir en elle le pays-symbole de la réaction.

Du Luth, au seul mot de « goût », sursaute et c'est l'occasion pour Rutlidge de décocher quelques traits à la vanité de La Harpe. Tancé par d'Orsimont, du Luth se tient coi et le marquis peut poursuivre sa lecture... «... Et pour prévenir surtout les impressions que certain poète anglais pourrait faire sur les âmes faibles, et quelques découvertes dont Martin Frelon n'aurait pas manqué de tirer parti s'il n'avait ignoré la langue anglaise ² ».

Cette fois, sous le plaisant du ton et du pseudonyme, l'attaque perce, acérée. On devine l'accusation de plagiat que Rutlidge ne va pas tarder à prononcer. En effet, après quelques escarmouches piquantes entre les beaux esprits, le marquis, poursuivant sa lecture, en arrive à l'appel pressant de Voltaire : « Souffrirez-vous, mes amis, » qu'un Anglo-Saxon usurpe un privilège que je n'ai pas ? De petits » traducteurs voudraient immoler le goût tout puissant au plaisir » de voir des spectres éternels. Il est vrai que, d'après lui, j'ai hasardé

1. Consulter sur ce point : Fiévée. *Lettres sur l'Angleterre...* Paris, 1802.

2. *Le Bureau d'Esprit*. Acte IV. Scène VIII, pp. 73-76.

» une fois une apparition, elle m'a réussi.. »¹. Et comme Rutledge a, sans doute, peur que le public, lent à saisir les allusions les moins voilées, ne comprenne pas encore ce qu'il veut énoncer et qu'il tient à atteindre Voltaire à l'endroit où la plaie est sensible, il continue :

« Il est bon que vous sachiez que ce malheureux Shakespeare, tout barbare qu'il est, a fait quelques pièces où il y a des choses supportables : par exemple *Othello*, *César*. Vous connaissez la perversité de certains gens. Si la traduction faisait fortune, leur malice irait y chercher des rapports avec quelques uns de mes chefs-d'œuvre. Ce public, à qui j'en ai tant fait accroire, pourrait fort bien se laisser entraîner »². On ne peut être plus direct. L'accusation est portée franchement, droit à l'homme. Elle ne s'accompagne pas, comme dans les *Observations*, de commentaires, de discussions littéraires, d'analyses serrées et précises, elle n'en a sous cette forme dépouillée que plus de force. Elle est l'expression schématisée de la pensée de Rutledge, à ce moment, du moins, de sa vie. Dans cette flèche cruellement, peut-être injustement³ aiguë, il perle à la pointe du dard comme une goutte de poison.

Nous avons un peu, à cette équipée littérairement belliqueuse, oublié nos autres personnages et, qui sait ? le théâtre même. Nous voici en pleine discussion philosophique et l'action dramatique s'en trouve fortement ralentie. Rutledge qui s'en aperçoit va réparer la faute : la scène finira sur un tableau du plus bel effet. A Cocus reviendra l'honneur de l'idée vengeresse qui termine cet épisode. Voltaire avait, du fond de sa retraite, poussé un cri d'alarme et sa lettre s'achevait sur un véritable appel à la lutte. N'a-t-on pas l'impression d'entendre un généralissime inviter son état-major à se réunir en conseil de guerre à la veille d'une grave bataille, lorsqu'on lit cette apostrophe finale : « Pour prévenir le coup, je vais prouver à toute la France qu'il ne faut pas qu'elle le lise ; n'est-ce pas le moyen le plus sûr ? Je vous demande là-dessus votre avis, mes amis : le cas est d'autant plus grave et plus important qu'il s'agit de prévenir la chute et la décadence des lettres ! ». Sur quoi, nos beaux esprits se mettent en quête de la méthode qui serait préfé-

1. *Le Bureau d'Esprit*. Acte IV. Scène VIII, pp. 73-76.

Rutledge commet ici une erreur. En réalité, il y a deux apparitions dans le théâtre de Voltaire : l'ombre d'Amphiaras dans *Eriphile* (1732) et l'ombre de Ninus dans *Sémiramis* (1748).

2. *Ibidem*.

3. Voir plus bas la discussion du point de vue de Rutledge. Chapitre VII.

nable, lorsque soudain Cocus s'écrie : « Pour donner l'exemple, » Madame, brûlons la traduction ! ». On apporte aussitôt des flambeaux et l'ouvrage de Le Tourneur¹. Auparavant, et ceci est un des traits les plus heureusement satiriques de la scène, M^{me} de Folin-court s'assure que personne, dans l'assistance, ne sait l'anglais. Sur la réponse négative de chacun, elle décrète alors que Shakespeare est bien un barbare et qu'il est juste d'immoler un exemplaire de ses œuvres au noble courroux de Voltaire. La cérémonie expiatoire se déroule donc en grande pompe, non sans évoquer quelque scène puérilement diabolique. Mais, sous ce jeu plus guignolesque que théâtral, on éprouve la malice de l'intention. C'est là une des parties de la pièce qui justifie le mieux et le succès du livre et la réputation naissante qu'elle entraîna pour notre chevalier.

On imaginerait que l'acte se termine sur ce coup d'éclat ; il n'en est rien. Rutlidge, avec son sens de l'actualité, a ajouté une scène opportunément rusée où il se défend, par avance, contre la riposte inévitable des philosophes. On apporte à M^{me} de Folin-court un exemplaire du *Bureau d'Esprit*. Indignation, sarcasmes, injures ; tout se ligue à l'instant contre le détracteur de Voltaire. Et le conseil de guerre, enivré par sa première victoire sur le livre de Le Tourneur, dont les pages se consomment lentement dans les flammes du foyer, décide de n'épargner aucune arme : journaux, affiches, articles, contes, parodies etc... pour écraser l'odieux auteur avant que son ouvrage ne se soit répandu.

Le 5^e acte, qui dénoue l'intrigue amoureuse, est beaucoup plus pâle. La situation a été à ce point embrouillée dans les actes précédents, que, pour sortir du labyrinthe, les personnages devront compter d'abord sur la crédulité indulgente du lecteur. Disons tout de suite que le quiproquo s'explique, qu'Henriette épouse le fils d'Ol-mont et qu'Angélique se mariera aussi. A vrai dire, cet acte final serait sans aucune valeur, s'il ne contenait une bonne scène comique, où l'on voit les philosophes se livrer à des pronostics sur la succession au fauteuil de Voltaire. La discussion, d'abord courtoise, ne tarde pas à dégénérer en une véritable dispute, et les pédants se lancent des injures qui font balle. Du Luth se distingue particulièrement, à tel point qu'il ne faut rien moins que l'intervention de M^{me} de Folin-court pour ramener cette troupe furieuse à un calme

1. Il ne peut s'agir que des premiers volumes, la *Traduction* terminée en 1782 n'ayant été entreprise qu'en 1776.

de meilleur aloi ; l'on n'en goûte que mieux la réflexion qui clôt la comédie : « Avec un esprit gai et un bon cœur, on est toujours assez savant » !

IX

Voilà, exposée dans ses grandes lignes, la pièce qui provoqua tant d'émotion, de fureur et de haines. Ce n'est pas un chef-d'œuvre ; il lui manque surtout trop des qualités du genre pour qu'elle soit un chef-d'œuvre dramatique. L'intrigue est faible, lente, la fin invraisemblable et comme escamotée. Même en tenant compte du fait que cette pièce fut écrite très rapidement et, pour ainsi dire, à livraison fixe, il n'en reste pas moins que le maître-ressort du drame lui manque : l'action. Un des défauts les plus curieux de Rutledge dramaturge est le suivant : lorsqu'il vient, par hasard, de « mettre en scène » une action bien menée, il croit utile de la faire suivre d'un, voire de deux récits qui font naturellement double emploi¹. L'action s'accompagne ainsi d'un commentaire oiseux. On dirait presque d'une large rivière inutilement doublée d'un canal sans usage. Le procédé est manifestement lourd. Mais il ne faudrait point, à critiquer ces défauts, penser que le *Bureau d'Esprit* soit un échec littéraire. C'est précisément en raison de ses qualités littéraires qu'il mérite de vivre. Certaines scènes, considérées isolément, sont d'un effet indéniable de puissance et d'éclat. Mais où Rutledge excelle, c'est dans la satire. Il a cette intelligence du trait révélateur, cette habileté dans le choix des termes, cette raillerie insinuante, cet humour, en bref, qui sont la marque des comiques de talent. Eût-il été égal à soi que le *Bureau d'Esprit* serait une pièce de choix ; tel quel, grâce à ces joyaux épars, il demeure une réussite.

Il fut, à tout le moins, une réussite d'actualité. A peine l'ouvrage avait-il paru en librairie et commençait-il à circuler, que la curiosité fut portée à son comble. On cherchait à savoir quel était l'auteur de cette pièce scandaleuse ; des noms étaient mis en avant ; on supputait qui avait pu avoir intérêt à charger ainsi contre les philosophes. On citait surtout Linguet² et Mercier, ce dernier paraissant, d'ailleurs, rallier les suffrages. Ne l'avait-il pas lui-même, dans un

1. Cf. Acte II, scènes VII et VIII. Acte III, scènes VI, VII, VIII et IX.

2. Voir supra, p. 69.

accès de fanfaronnade qu'on s'expliquerait mal sans le retentissement de la pièce, déclaré à qui voulait l'entendre ? Cette croyance était même si répandue qu'après la seconde édition du *Bureau*, alors même que Rutlidge ne cachait plus la paternité de son œuvre, certains doutaient de son tardif aveu. « Mercier m'a déclaré, écrivait Joseph Pain ¹, censeur sous la Restauration, qu'il a travaillé au *Bureau d'Esprit* paru sous le nom de Rutlidge. Cet Irlandais ne possédait pas encore assez la langue française. » Telle fut l'une des raisons qui durent empêcher les soupçons de se porter sur Rutlidge. Il n'était pas connu et sa traduction de Goldsmith avait, on s'en souvient ², paru sans nom d'auteur. Eût-on éventé ses rapports avec le faux philosophe que l'obstacle de ses origines semblait devoir s'y opposer. On l'ignora donc jusqu'au moment où, le succès de la pièce ayant eu raison des efforts du « Tripot » pour l'anéantir, notre auteur, non sans vanité, revendiqua ouvertement le *Bureau d'Esprit* comme son fils légitime.

Il attendit d'abord que la fureur soulevée par son ouvrage se fût un peu calmée. Dès sa publication, en effet, la pièce avait été l'objet de poursuites que Rutlidge qualifie de « proscription passionnée » ³. Un homme célèbre (le chevalier ne nous donne pas son nom) s'en était offensé et avait cru devoir, sans plus attendre, s'adresser au chef de la police. Il se plaignit avec amertume, demanda que le fruit de cette plume audacieuse fût étouffé avant de voir le jour et traduisit comme punissable un écrivain assez hardi pour secouer le joug de la philosophie. Il s'ensuivit des saisies, des perquisitions, des injures et des accusations contre certains auteurs hâtivement soupçonnés. Puis, comme on ne pouvait rien prouver, on se résigna à abandonner les poursuites, mais la fureur subsista. On en vint alors à des procédés qui, pour être moins inspirés des méthodes policières, visaient aussi à entraver l'essor de la comédie : articles, libelles, diffamations, rivalisèrent d'activité. Rien n'y fit. En vain d'Alembert s'écriait-il : « Je ne sais quelle canaille vient de faire imprimer » une comédie intitulée *Le Bureau d'Esprit* où la pauvre M^{me} Geoffrin mourante ⁴ est fort dénigrée, à la vérité si platement, que cela

1. *Bibliothèque dramatique* de M. de Soleinne. Tome II, n° 2131.

2. Voir supra, page 39, note 1.

3. *Le Bureau d'Esprit*. Comédie en 5 actes en prose. P. M. L. C. R. G. A., 2^e édition, revue, corrigée et augmentée. A. Londres 1777. Yth. 2393. Préface p. 2.

4. M^{me} Geoffrin mourut en octobre 1777.

» ne peut se lire ¹ » ; le public, lui, estimait la pièce des plus divertissantes et en épuisait rapidement la première édition ². L'esprit de révolte contre la tyrannie exercée par les philosophes et cette ferveur que suscite toujours la rumeur du scandale expliquent assez, jointes aux qualités propres du comique de la pièce, l'engouement des lecteurs. Rutledge, ravi, assistait à son premier grand succès. On comprend qu'il n'ait plus cherché à s'en cacher et que, encouragé par l'accueil favorable que commençait à recevoir sa *Quinzaine Angloise*, il se soit mis à réclamer hautement le *Bureau d'Esprit* comme son œuvre.

La pièce avait fait un tel bruit que la divulgation du nom de l'auteur fut loin de passer inaperçue. Grimm écrivait en octobre 1776 : « On avait faussement attribué au sieur Linguet le *Bureau d'Esprit*, comédie en 5 actes. Toute la gloire en appartient à M. » Rutledge, Irlandais d'origine, officier au régiment de Fitzjames ³ ». Bachaumont, dans ses *Mémoires secrets*, note également le fait avec curiosité : « On était, écrit-il, fort empressé de connaître l'auteur de » la comédie intitulée *Le Bureau d'Esprit*. On le nomme aujourd'hui » hautement. C'est un Irlandais appelé le chevalier de Rutledge ⁴ ». La révélation une fois acceptée officieusement, il ne restait plus à Rutledge de raison pour la masquer officiellement. Ainsi s'explique que la seconde édition, parue à Londres en 1777, ait été présentée sous le titre, encore elliptique et apparemment sibyllin, de *Comédie P M L C R G A*, mais où chacun ne manqua pas de traduire : *par Monsieur le chevalier Rutledge, gentilhomme anglais*.

X

Il n'est pas sans intérêt de lire attentivement la préface de cette seconde édition. Elle nous renseigne sur l'effervescence provoquée par la pièce et les raisons qui entraînèrent Rutledge à modifier certaines scènes de sa comédie. Il nous y informe, avec cette complaisance quelque peu naïve qu'il met toujours à parler de lui-même,

1. d'Alembert. *Correspondance*. Édition Beuchot. Tome 70, p. 172.

2. Voir témoignage de Grimm. page 89.

3. *Correspondance littéraire, philosophique et critique*, par Grimm, Diderot, Raynal, Meister etc... Tome XI, page 362. Ce début est ironique, Grimm étant en fait indigné. (Voir plus bas, p. 89).

4. *Mémoires secrets*. Tome IX, 29 décembre 1776.

qu'en dépit des attaques, des injures et des persécutions, il tient sa pièce pour bienfaisante et édifiante ; il se réclame de Molière pour appuyer ses dires : « Molière, écrit-il, non sans emphase, n'a réuni » tous les suffrages que par le mélange heureux de ce qui pouvait » égayer tout le monde : aux endroits où les précieuses faisaient la » grimace, il était consolé par le rire bruyant à gorge déployée du » modeste et simple citoyen qui, tout en éclatant, avait plus de mo- » rale dans sa conduite, dans son âme, que la grande dame qui rou- » gissait sous son éventail ¹ ». Inspiré par cet illustre exemple, Rutlidge se réjouit que sa pièce ait obtenu auprès des lecteurs un accueil comparable et puise, dans le succès durable des œuvres de notre grand comique, le courage nécessaire pour maintenir, au mépris des sarcasmes de « l'élite », certaines caricatures qui répondent, selon lui, à la franche et gaillarde gaieté de la majorité.

La seconde édition du *Bureau d'Esprit* n'est cependant point exactement semblable à la première version. Plusieurs changements y ont été apportés qui sont caractéristiques des réactions et de l'humeur de Rutlidge. Nous en citerons un qui nous semble méritoire. Il est typique de la générosité foncière du tempérament du chevalier. Combatif, il l'est, il le sera toujours ; piquant, il peut l'être aisément et dur quelquefois. Mais il ne s'obstine pas à faux s'il reconnaît qu'il a blessé injustement ; il est prêt à admettre son erreur, à réparer même, s'il se peut. Or, de tous les reproches qui lui avaient été adressés, un seul l'avait vraiment atteint : celui d'avoir été lâche envers M^{me} Geoffrin. La manière dont il prétend, dans sa préface, n'avoir visé personne directement, n'avoir voulu faire aucun portrait ne masque point l'artifice lorsqu'il s'agit des philosophes, mais l'accent change quand il déclare n'avoir pour M^{me} Geoffrin que de l'estime et de la révérence. On y sent le regret sincère d'avoir été cruel envers une femme, et une femme connue pour sa seule bonté. C'est à ce repentir que nous devons l'introduction dans la scène première de la seconde édition d'une remarque de Lisette, où l'auteur, comme négligemment, rend un discret hommage à M^{me} Geoffrin : « C'est une si bonne dame, s'écrie la soubrette, que le » cœur me saigne souvent de toutes les illusions que lui fait cette » docte cohue et des bienfaits qu'elle prodigue si aveuglément ² ».

Nous gardons à Rutlidge une gratitude d'avoir ajouté ces lignes,

1. *Le Bureau d'Esprit*. Préface, page 11. 2^e édition.

2. *Le Bureau d'Esprit*, 2^e édition, p. 24.

qui suffisent à modifier totalement le caractère de M^{me} de Folincourt. De pédante et sotte, elle devient dupe de son cœur. Le portrait y gagne ; l'auteur aussi. Cette retouche est d'un galant homme.

Autre addition, également fort bienvenue. L'acte II contient, dans l'édition de 1777, une nouvelle scène du plus bel effet. On y voit Cucurbitin tenter de séduire Lisette pour lui arracher un secret et, dominé du début à la fin par la souple servante, sortir de la rencontre avec le sentiment d'avoir joué la partie avec une suprême habileté. Cette scène (la neuvième), où abondent les remarques fines, est menée avec un tact et un humour de tout premier ordre. Elle apporte au *Bureau d'Esprit* une note de comique psychologique, élégant et subtil, qui produit sur le lecteur la plus heureuse impression.

Voici encore un ajouté, celui-là révélateur d'un autre trait dominant de la personnalité de Rutledge, à savoir son ardeur combative. Il s'agit de la dernière scène du quatrième acte. On se souvient que l'auteur y faisait apporter, entre autres nouveautés, un exemplaire du *Bureau d'Esprit* ; les philosophes poussaient les hauts cris et concertaient contre l'ouvrage une attaque destinée à l'anéantir. La prévision s'était, en fait, trop bien réalisée pour que le chevalier, combattu mais vainqueur, ne profitât pas d'une réimpression de sa pièce pour développer cette scène et y jeter, ça et là, quelques flèches nouvelles. Aussi voit-on les philosophes, réunis en grand conseil, loin de triompher bruyamment par avance (comme dans l'édition de 1776), se lamenter sur le succès remporté par leur accusateur. « Ah ! Madame, gémit du Luth, on rit de ces platitudes- » là ! La basse littérature gagne du terrain ! ... » — « Pour moi, » intervient Version, je propose qu'on s'empare de l'édition à deniers comptants ». — « Il est bien temps, ma foi, ricane Calcas, » tout est déjà parti ! Jamais l'empressement du public n'a été si » grand à s'emparer d'un mauvais ouvrage ! ». Et comme M^{me} de Folincourt reste perplexe, Faribole explique le secret de l'affaire : « Ce public n'a pas le sens commun. Il aura ri, morbleu, il aura ri, » et ces absurdités-là auront fait fortune ». — « Il y avait trop long- » temps, conclut d'Olmont, que cela ne lui était arrivé !¹ ». Laissons l'auteur sur cette remarque qui est le mot de la fin. On y peut voir comment, déjà, sous l'opportunisme de l'attaque anti-encyclopédique, se masque une sincérité profonde dans la conception du

1. *Le Bureau d'Esprit*. 2^e édition, pp. 122-123.

théâtre. Elle explique, par anticipation, la position très ferme prise par le chevalier contre Voltaire sur les questions de forme dramatique. Elle apporte une nouvelle preuve que, sous le persifleur sarcastique, il y a déjà un théoricien de la scène.

Cette fougue de Rutlidge au combat, nous la retrouvons enfin dans la façon dont il clôt la préface de sa seconde édition. Revenant sur la grave question shakespearienne, il explique la vivacité de sa satire par l'insupportable tyrannie de la secte philosophique dans le domaine des lettres et des arts. Il termine son plaidoyer par la publication de la fameuse lettre envoyée par Voltaire, le 19 juillet 1776, et conclut : « Je prends la précaution de donner ici la copie » d'une lettre de M. de Voltaire au sujet d'un écrivain qui a pris la » liberté de n'être point de son sentiment. Est-ce à des hommes qui » se permettent de pareils excès à récriminer contre la critique que » l'on fait de tous les efforts de leur vanité insolente pour avoir seuls » de la vogue et de la renommée ? ¹ »

XI

Le *Bureau d'Esprit* s'achevait ainsi sur une note de défi à propos de la controverse shakespearienne. Et il est juste que nous gardions de la pièce cette impression dernière. Le grand ennemi, l'ennemi réel visé, à travers les Calcas, les Version et les Cucurbitin, c'était sans doute l'affectation et l'insincérité, mais l'insincérité et l'affectation symbolisées dans Voltaire. Voltaire idole, Voltaire tout puissant, régent du goût et de la vérité littéraire. Ce tyran, Rutlidge avait pris à tâche de le combattre, et il le combattait triplement. Par le théâtre, par le roman et par la polémique directe. Nous avons relaté l'attaque dirigée par le *Bureau d'Esprit*, il nous faut voir maintenant *La Quinzaine Angloise* et les *Observations*. Dans l'une comme dans l'autre de ces œuvres, nous retrouverons la même accusation portée contre le vieillard de Ferney : fausseté du point de vue, étroitesse d'esprit, brutalité du jugement, opiniâtreté dans l'erreur. Ce sont là choses connues pour les *Observations*. Il nous a paru important de noter qu'ailleurs, en particulier dans son *Bureau d'Esprit*, Rutlidge avait poussé le même cri d'alarme.

Et il faut bien croire que le défi fut compris et relevé, sinon par Voltaire, du moins par les militants de la philosophie, puisqu'on

1. *Le Bureau d'Esprit*. 2^e édition, page 13.

trouve dans la *Correspondance* de Grimm, une lettre d'une indignation si injuste, qu'on ne peut l'expliquer que par l'acuité de la blessure reçue et, sans doute, la crainte de nouvelles et plus violentes attaques.

Cette lettre (datée d'octobre 1776), par l'âpreté de ses critiques et le ton haineux de son jugement, est si caractéristique que nous croyons devoir en donner un extrait : « Notre Irlandais, écrit Grimm, » s'est imaginé qu'on pouvait réussir à moins et qu'il suffisait d'attaquer à tort et à travers les réputations les plus distinguées. Ce » qui peut étonner davantage c'est qu'il ne se soit pas trompé tout » à fait. Quoiqu'on s'accorde à trouver sa pièce détestable, dépourvue d'esprit et de gaieté, froide, ennuyeuse et du plus mauvais ton, il est certain qu'elle a fait quelque bruit et que beaucoup » de gens ont essayé du moins de la lire : tant il est vrai que la malignité reçoit avidement tous les sacrifices qu'on veut bien lui » faire...¹. Avec tant de goût pour les méchancetés, il faut être bien » gauche pour ne pas tirer plus de parti d'un sujet qui en pouvait » fournir de si piquantes et surtout à qui ne voulait rien ménager... » Si l'on trouve dans cette misérable brochure quelques idées qu'un » homme d'esprit aurait pu rendre intéressantes, l'ineptie, la grossièreté, la platitude de l'exécution en ôtent tout le prix...². Mais » on rougirait de s'arrêter plus longtemps à un ouvrage qui mérite » encore plus de mépris que d'indignation ».

Il est impossible de mieux déceler l'intensité de sa rancœur. Rutledge, après quelques essais sans retentissement, avait cette fois obtenu le succès et, du même coup, trouvé sa voie. Il entraît brillamment dans la polémique littéraire où il allait, avant peu, s'illustrer plus encore. Mais déjà ses adversaires sentaient passer la surprise et, avec elle, je ne sais quelle vague inquiétude. Un écrivain nouveau, jeune, ardent, plein d'idées, avec qui il faudrait désormais compter, venait de descendre dans l'arène et ne la quitterait plus qu'à la mort....

1. Suit une critique des noms des personnages et de l'in vraisemblance de leurs faits et gestes.

2. Ici se place une analyse de la scène où les philosophes cherchent à Voltaire un successeur. On pense bien que cette scène ne trouve pas grâce aux yeux de notre censeur.

Pierre de Ségur, plus récemment, n'a pas été plus tendre pour Rutledge. « L'ouvrage, écrit-il, est parfaitement plat et insipide ».

Le Royaume de la Rue Saint-Honoré. M^{me} Geoffrin et sa Fille. Chapitre XI. Paris, 1897.

CHAPITRE VI

RUTLIDGE ROMANCIER

I

Le *Bureau d'Esprit* avait été un succès indéniable. On imaginerait que Rutlidge en dût concevoir une grande joie, étant donné surtout la période de gêne et de tristesse qu'il venait de traverser. Or, il n'en fut pas ainsi. Une fois passée la première satisfaction de s'être fait un nom et de se savoir discuté, loué, blâmé dans les salons comme dans les écrits, par les abbés comme par les petites maîtresses, il n'y eut plus guère dans son âme place que pour le mécontentement. C'est que Rutlidge avait écrit sa pièce non pour le lecteur mais pour le spectateur, et s'il lui plaisait de recueillir les échos lointains des flatteries ou des médisances, il ne parvenait point à se consoler de n'avoir pas entendu, dans une salle, la rumeur des applaudissements. Tout jeune, il s'était senti attiré vers la scène; sa nature l'y disposait. Il est assez connu que, pour l'homme d'action, le théâtre est une forme de réalisation immédiate et renouvelée qui procure royalement l'ivresse de la puissance. Le livre ne donne qu'imparfaitement cette sensation de maîtrise : les lecteurs sont épars, distants ; le contact avec l'auteur n'est que spirituel. Au théâtre, au contraire, monte une sorte de griserie collective. Si la défaite survient, si se forme une cabale, si les sifflets coupent l'air, mieux vaut encore cette réaction brutale, houleuse, mais vivante que les paroles blessantes, les réflexions froides ou le silence méprisant du lecteur invisible. Rutlidge se sentait donc la vocation théâtrale (n'est-il pas caractéristique, à cet égard, que sa première œuvre ait été une tragédie ?) ; il avait conçu son *Bureau d'Esprit* pour qu'il fût joué, pour que le public vibrât avec les acteurs, pour que la saveur âcre du scandale ou du triomphe vînt l'enivrer comme une chaude offrande... De tous ces espoirs, rien ne demeurerait. Les

acteurs s'étaient refusés à jouer la pièce et notre chevalier en gardait une profonde rançœur ¹. La joie du succès en était gâtée. Il s'irritait, il s'aigrissait. Contre les histrions il méditait une vengeance cinglante, qu'il aurait exercée sans plus attendre, si d'autres préoccupations urgentes ne l'étaient venu réclamer..

II

Cette période de sa vie est si productive qu'on éprouve quelques difficultés à classer chronologiquement les œuvres de l'année 1776. Le *Bureau d'Esprit*, la *Quinzaine Angloise* et les *Observations* se suivent à quelques mois, quelques semaines peut-être, d'intervalle ; ce n'est point tâche aisée que d'y introduire un ordre logique. Des questions connexes s'y trouvent traitées sans qu'on puisse, par le témoignage interne, découvrir de raisons précises pour attribuer l'antériorité à l'un plutôt qu'à l'autre ouvrage. C'est en se basant sur les témoignages externes (allusions datées des contemporains), qu'on peut établir la séquence : *Bureau d'Esprit*, *Quinzaine Angloise*, *Observations*.

La primauté chronologique du *Bureau* est hors de discussion, à tout le moins la publication de la pièce. La *Quinzaine Angloise*, nous l'avons vu ², avait été commencée la première, mais n'avait paru que plus tardivement ; nous avons sur ce point le témoignage de Grimm ³.

Nous pouvons, d'autre part, conclure, d'après Bachaumont ⁴, que le *Bureau d'Esprit* parut avant les *Observations*. Reste la question de l'antériorité de la *Quinzaine Angloise* sur les *Observations*. C'est encore à Grimm qu'on peut demander de résoudre le problème. « On attribue, écrit-il, la *Quinzaine Angloise* à l'auteur du *Bureau d'Esprit* ». Or, quand on lit la lettre consacrée par Grimm à la critique des *Observations*, quand on voit l'ampleur qu'il donne à cette critique et qu'on en déduit l'impression profonde produite sur lui

1. Voir à ce sujet le chapitre VIII. « La querelle avec les acteurs », pp. 149-150.

2. Voir supra, p. 67.

3. « On attribue la « *Q. A.* » à M. Rutledge, l'auteur du *Bureau d'Esprit* ». *Correspondance* de Grimm. (Novembre 1776), p. 386.

4. « Le même chevalier de Rutledge, se disant l'auteur du *Bureau d'Esprit*, vient de faire imprimer ses *Observations* à l'Académie Française au sujet de la lettre de M. de Voltaire sur sa traduction de Shakespeare ». *Mémoires secrets*. 1^{er} Janvier 1777.

par ces *Observations*, c'est-à-dire par Rutlidge, il est impossible de ne pas penser que si la *Quinzaine Angloise* avait paru après, Grimm eût immanquablement ajouté « l'auteur du *Bureau d'Esprit* et des *Observations* », ce dernier ouvrage, encore une fois, l'ayant extrêmement frappé. Pour ces diverses raisons nous aborderons en premier lieu la *Quinzaine Angloise* et examinerons Rutlidge d'abord comme romancier.

III

On s'est souvent demandé comment ce dernier avait été amené à écrire son roman et certains y ont voulu voir le simple délassement d'un gentilhomme riche, oisif, au courant des usages du monde, fréquentant les cercles galants, menant une vie facile de plaisirs et de fêtes ; bref, on a eu tendance à en faire une autobiographie. « Milord », le héros du livre, ne serait autre que notre chevalier, héritier d'une grande famille et s'amusant à dissiper en folies de toutes sortes le patrimoine des aïeux. Désabusé ensuite, détrompé, assagi, il aurait, avec le repentir, pris pour tâche de raconter ses amères expériences afin de rendre service aux jeunes nobles, ses cadets, appelés dans les années futures à courir les mêmes risques que lui. L'hypothèse est séduisante ; elle n'est pas, à priori, invraisemblable et elle justifie, en une certaine mesure, la vérité frappante des descriptions et des tableaux.

Plusieurs l'ont adoptée, et, en particulier, Alfred Franklin, qui, dans l'introduction au 27^e volume de sa collection *La vie privée d'autrefois*, écrit ces lignes malheureuses : « Quatre années s'écoulent et nous retrouvons notre auteur à Paris, où il publie le seul de ses livres qui ait obtenu un véritable succès *La Quinzaine Angloise*. » De toute évidence, il y faut reconnaître une autobiographie plus ou moins sincère. Il est probable qu'entre 1772 et 1776, Rutlidge aura perdu ses parents, sa mère au moins, et que, devenu possesseur, dès lors, d'une très grande fortune, il sera venu manger à Paris plusieurs centaines de mille francs ¹. On ne peut que déplore qu'un critique, généralement averti et qui semble, par ailleurs, connaître assez bien l'œuvre de Rutlidge, ait été victime d'une telle erreur ². S'il est un fait qui ressort « de toute évidence », c'est bien,

1. A. Franklin. *La Vie de Paris sous Louis XVI*, p. 2.

2. L'erreur est encore aujourd'hui contagieuse. Nous relevons ces lignes, extraites

au contraire, la pauvreté extrême, voire la gêne de Rutlidge au cours de ces quatre années. Nous avons, au chapitre IV, montré dans quelle situation tragique il se débattait ¹. Marié, d'autre part, et attaché à sa femme au point de se dépouiller pour sauver son beau-père de la ruine, il est peu vraisemblable qu'il se fût aventuré dans les intrigues intéressées où s'engage « Milord » avec tant de légèreté.

Sans nous appesantir donc sur les erreurs secondaires commises par Franklin dans ce même passage : (la mère de Rutlidge est morte en 1744, son père mourra en 1779), contentons-nous de conclure que la *Quinzaine Angloise* ne peut être, comme on l'a prétendu, une autobiographie et qu'il faut trouver à sa composition d'autres raisons que le désir assez vain de se confesser en public et de conter, par désœuvrement de gentilhomme, ses frasques amoureuses de jeunesse.

Qu'est-ce donc que la *Quinzaine Angloise* et à quoi devons-nous sa naissance ? La question n'est pas simple, car elle suppose, comme presque toujours chez notre héros, une double réponse. Il y a d'abord le besoin matériel, la nécessité de vivre par sa plume, donc d'atteindre le public, le grand public. Ainsi s'explique, pour une part, le choix du sujet et du genre. Le sujet : les aventures d'un jeune lord égaré dans le dédale de la galanterie parisienne est un thème excellent, qui risque fort, par son ton osé et ses détails piquants, de provoquer la lecture, donc l'achat. Le genre adopté : le roman est celui qui se prête le mieux à la narration de ces sortes d'aventures ; on y peut broder à loisir, on y peut souligner d'un trait les caractères, on y peut surtout commenter, sans entraver l'action, comme dans une comédie. Et puis, le roman a la faveur du grand public ; on y peut, de ce fait, connaître un succès de vente qu'ignorent la poésie et même l'essai. — Rutlidge écrira donc un roman de mœurs et un roman de mœurs galantes. Il faut bien vivre d'abord. Mais, et voici qu'apparaît la seconde raison, — plus noble, — que nous avons également notée à propos du *Bureau d'Esprit* ² : la rédaction de la *Quinzaine Angloise* répond à une tendance généreuse de son tempérament ; le milieu choisi, appât pour le lecteur, ne sera pas seulement comme tel. Par delà le prétexte il cherchera

d'un article tout récent, « Jean-Jacques Rutlidge, d'une bonne et opulente famille d'Irlande, si l'on en croit Alfred Franklin », — Jean Lefranc « D'un bord à l'autre », *Le Temps*, 4 juillet 1931.

1. Voir, sur ce point, les pages 58 à 61.

2. Voir supra, p. 71.

à faire œuvre durable. Et sur ces fondations, en apparence frivoles, s'élève un roman qui veut être édifiant. « J'écris, nous dit Milord, » pour l'instruction des jeunes voyageurs qui séjourneront à Paris » après moi. C'est entre 21 et 25 ans que tant de jeunes anglois, trop » tôt maîtres de leur fortune, viennent perdre leur santé et dévorer » leur patrimoine en France ¹ ». Toucher le grand public, sans sacrifier à la moralité, telle nous apparaît, en fin de compte, l'intention de Rutlidge en rédigeant la *Quinzaine Anglaise*.

On objectera sans doute que cette hypothèse, pour s'appuyer mieux que celles de critiques antérieurs sur des faits et des réalités contrôlables, n'en présente pas moins une lacune assez grave, en ce qu'elle ne rend pas compte de la vérité, de cette vérité si justement appréciée par les contemporains des peintures de milieux galants. En faisant du chevalier un écrivain besogneux, appliqué à la tâche, une tâche souvent multiple, aux efforts contrariés, on est plus proche de la réalité, mais on s'explique assez mal qu'il ait pu dépeindre avec tant de justesse des cercles où il ne pouvait fréquenter. Ne nous hâtons point de conclure. Il n'est nullement impossible que Rutlidge, qui avait gardé, dans le malheur, de hautes relations ², ait été, à l'occasion, appelé à se rendre dans des milieux où la vie facile et les récits d'aventures amoureuses n'étaient point l'exception. Il n'y pouvait, personnellement, prendre part, mais quelle difficulté existait-il pour notre chevalier à transposer, c'est-à-dire à décrire non ce qu'il ressentait, mais ce qu'il savait pouvoir être ressenti ? Faire de cette transposition une impossibilité serait réduire à néant, chez un écrivain, la part créative de l'imagination. Irait-on jusqu'à la nier en Rutlidge et affirmer que la vérité des personnages et des sentiments de la *Quinzaine Anglaise* ne se peut expliquer que par une intervention directe, une part active de l'auteur à l'histoire racontée, que nous aurions une réponse prête laquelle renferme le dernier mot de l'affaire. Oui, cette vie facile, cette vie galante, avec ses espoirs, ses illusions, ses revers, ses amertumes, ses réveils douloureux, sa vanité, Rutlidge l'avait vécue. Ces cercles brillants, ces hommes élégants et menteurs, diserts et roués, flatteurs et parjures, Rutlidge les avait connus. Mais c'était déjà du passé pour lui. Bientôt douze ans s'étaient écoulés depuis qu'il s'initiait, chez l'ami lil-lois de son père, aux mystères tragi-comiques de la vie de société ³.

1. *La Quinzaine Anglaise*, p. 297.

2. Cf., pp. 61-63, ses relations avec le Général comte d'Hérouville.

3. Voir supra, pp. 22-24.

Le sort, depuis cette époque, l'avait ballotté, secoué, meurtri ; mais il avait gardé, de cette période fastueuse et libre, le souvenir précis dont n'allait plus tarder à s'enrichir son livre.

IV

Ici se place un événement littéraire auquel on n'attache, en général, pas assez d'importance et qui, cependant, prépare d'une certaine manière, la voie à la *Quinzaine Anglaise*. Il s'agit de la traduction française parue cette même année 1776 — année féconde, on le voit — de l'*Essay on the French* publié à Londres en 1770 et que nous avons antérieurement analysé ¹. L'ouvrage avait obtenu du succès en Angleterre, et Rutledge — ceci encore révèle le besoin d'argent où il se trouvait — pensa que la publication d'une version en langue française serait susceptible de lui apporter à bon compte un appoint financier. Il fait donc paraître à Londres un *Essai sur le caractère et les mœurs des Français comparées à celles des Anglais* qui n'est que la transcription pure et simple de l'*Essay* en anglais. Nous n'insisterons pas sur ce nouvel ouvrage, paru dans le courant de l'année, avant le *Bureau d'Esprit*, sans nom d'auteur, et qui n'eut pas, ou peu, de retentissement.

Le post-scriptum seul est peut-être digne d'une remarque particulière. Rutledge, non sans opportunisme, s'y excuse de ce que son tableau des mœurs françaises, fidèle au moment où il fut composé, peut avoir à présent d'inexact. Il n'est pas sans intérêt de noter les lignes où le chevalier offre, comme le faisait tout écrivain à cette époque, son tribut d'hommages et d'espérances au jeune souverain français. Le contraste avec le « J'accuse » du bouillant *Creuset* n'en sera que plus saisissant ². « Ceci n'est point, écrit-il, une traduction supposée d'un original qui n'existe point. L'ouvrage a été réellement imprimé en anglais, à Londres, en 1770, sous le titre de *An Essay on the character and the manners of the French*. Ne renfermât-il d'utile que les réflexions contre le duel, il méritait d'être traduit en faveur des Français qui auront vu, avec satisfaction, la justice que l'auteur rend à leur clergé, à leurs magistrats, au feu Roi. L'opinion qu'il avait du gouvernement français

1. Voir le chapitre II, « Les premiers essais », pp. 32 à 37.

2. Voir le chapitre XII : Rutledge et les Cordeliers, p. 199.

» de 1770 ne peut offenser l'Administration d'aujourd'hui, évidemment occupée à réparer les maux publics, sous la direction d'un jeune monarque déjà connu par une infinité d'actes d'équité, de clémence, de tempérance et de fermeté dans le bien et qui semble n'avoir d'autre passion que de faire le bonheur d'un peuple qu'il a trouvé aussi malheureux que fidèle »¹.

Nous avons dit que cet ouvrage, bien qu'il n'ait pas, pécuniairement, été un succès, avait, dans une certaine mesure, préparé la voie à la *Quinzaine Angloise*. Il est certain, que, du point de vue du style, l'exercice fut excellent pour notre bilingue auteur. On avait pu, dans *Le retour du Philosophe*, se plaindre de tournures brusques, de termes rocaillieux, qui décélaient une difficulté à suivre la langue dans ses moindres finesses. Rien de pareil, nous le verrons, dans la *Quinzaine Angloise*. Le style s'est assoupli, épuré ; on sent l'écrivain à l'aise, cette fois, délivré des entraves qui le paralysaient. Cet heureux résultat nous semble (outre l'influence exercée par un séjour prolongé à Paris qui est, évidemment, hors de cause) en grande partie dû à l'effort que s'imposa Rutledge pour traduire son ouvrage en français. La contrainte, qu'il subit volontairement pour rendre les nuances exactes de sa pensée sur des sujets aussi divers que la mode et le gouvernement, ne contribua, certes, pas peu à l'amélioration très nette qui se remarque dans le roman de 1776.

Voici donc ce roman, mis en chantier vers le milieu de l'année, provisoirement abandonné pour écrire, avec la hâte que l'on sait, le *Bureau d'Esprit*, et qui, repris avec une facilité non moins grande, voit le jour peu après la comédie. Or, vers la fin de sa composition, un événement se produit, qui révèle à l'auteur la nécessité d'une préface. La huitième des quinze journées pendant lesquelles se déroule l'action du roman avait été consacrée par Rutledge à la critique théâtrale. Incidemment, mais sans esprit spécialement de combat (jugeant, sans doute, qu'il avait assez livré bataille dans le *Bureau d'Esprit*), l'écrivain dissertait avec calme sur les mérites respectifs des grands dramaturges français et anglais. A ce moment, éclata, comme un coup de tonnerre, la seconde et si violente attaque de Voltaire contre Shakespeare, et la *Lettre à MM. de l'Académie Française* fut lue le 25 août 1776, à la cérémonie de la Saint Louis.

Le roman de Rutledge allait paraître ; il n'y voulut, il n'y pouvait rien changer. L'éloge de Shakespeare demeura, tel qu'il était, à la

1. *Essai sur le caractère et les mœurs des Français comparées à celles des Anglais*. A Londres 1776. Page dernière. Li^e 12.

huitième journée. Mais, sentant une nouvelle fureur guerrière s'emparer de lui à voir Voltaire commettre injustice sur injustice envers son idole, notre chevalier, emporté par son élan, écrivit une *Préface* qui se trouve être à la fois un compendium d'art dramatique et une satire d'une grande justesse envers Voltaire. Cette préface est si importante au point de vue des idées de Rutlidge sur le duel Shakespeare-Voltaire, que nous croyons devoir en réserver l'étude jusqu'au chapitre suivant. L'examiner ici serait donner une idée fausse de la *Quinzaine Angloise*, qui demeure, avant tout, un roman de mœurs, léger, délicat, à l'occasion profond, mais sans gêne ni lourdeur. Ce serait l'écraser que de l'accabler sous le génie de Shakespeare. Reportée, au contraire, à sa place logique dans la grande bataille, cette préface extrêmement précieuse prendra sa valeur et son sens.

V

Venons-en au roman lui-même.

La première journée s'ouvre sur une sorte de confession. Milord nous y avoue que, voici quelques années, il fit à Paris un premier voyage. Il a, depuis, médité amèrement sur les folies sans nombre qu'il y commit par étourderie ; il se décide à en publier le récit pour l'édification de ses infortunés compatriotes qu'il a la douleur de voir marcher sur ses traces. En dépit de ce début assez grave et qui pourrait faire craindre au lecteur d'avoir à subir un sermon sans attraits, le ton ne tarde pas à changer dès que nous arrivons au récit proprement dit des aventures de Milord.

Ce qui frappe dans cet ouvrage, c'est, ainsi que nous le faisons pressentir, la supériorité du style. Tout est d'un naturel qui surprend chez un romancier encore jeune et, surtout, habitué à parler et à écrire en deux langues. Il y a, dès l'ouverture de la *Quinzaine Angloise*, une aisance et un bonheur dans le style qui produisent une impression de fraîcheur presque physique. On s'y engage avec plaisir, avec le sentiment, pour ainsi dire, qu'il y fera bon s'attarder. Et cette impression ne se dément pas. L'ouvrage se parcourt et s'achève sans que le lecteur éprouve, à suivre son cicérone, une fatigue, même légère. L'expression et l'idée s'unissent pour le charmer.

Notre voyageur, nanti d'un impressionnant portefeuille, n'est pas plus tôt signalé dans un hôtel, sur la route de Calais à Paris, que ses serviteurs et patron rivalisent d'empressement pour prévenir ses

moindres désirs. Ces amabilités mercenaires sont notées avec amusement. Sans être aveugle à l'hypocrisie de l'aubergiste qui vient de voler proprement son hôte par trop naïf, Rutlidge ne marque pas de rancœur. Il y a là comme une revanche de la rouerie sur la superbe qu'il signale dans un de ces raccourcis frappants où l'on peut noter un de ses traits comme écrivain : « Je restai en possession du » premier étage et lui, de la certitude de quarante guinées par » mois »¹. Mais c'est dans l'excellente description donnée par Milord du docteur, c'est-à-dire de l'intrigant flagorneur et faux qui sera dans la capitale son mauvais génie, qu'il faut chercher un exemple typique de ce style adroit, réaliste et preste qui marquera Rutlidge tout au long du roman : « Qu'on s'imagine une petite tête envelop- » pée de deux boucles de la grosseur du bras, qui, partant des sour- » cils vont s'étendre à trois doigts au-dessous des oreilles pour se » rejoindre ensuite derrière la nuque, le tout lissé, pommadé à plaisir » et servant de coquille à un chef mince qu'il faut chercher dans l'é- » difice de cette ample frisure. On l'y trouve bien enfin, mais on y » chercherait vainement de la doctrine ou de la cervelle. La tête à » perruque que je viens de décrire a pour support un corps allongé » en échalas vers le haut et dont les membres se grossissent par le » bas — leur ensemble forme un tout d'environ sept pieds d'Angle- » terre. Cette machine était revêtue d'un habit dont le goût recher- » ché annonçait au moins un Marquis. Une longue épée battait con- » tre la place où il y aurait dû avoir des mollets... Le fracas de vingt » breloques annonça dès l'antichambre quelque chose qui devait » ressembler à un mulet, mais qui n'avait que des rapports moraux » avec cet animal... Tel était l'extérieur du docteur »².

En dépit de ce ton plaisant, lequel semble dénoter un observateur maître de soi et qui reste sur ses gardes, notre jeune fat se laisse promptement subjugué par la faconde séduisante et surtout insinuante du pseudo-docteur. En hâte il s'en remet à sa tutelle, impatient de connaître ce Paris, dont son interlocuteur madré lui fait un tableau alléchant. Le docteur est un habile homme qui sait prendre au piège la jeunesse inexpérimentée. Une description de Paris, topographique ou monumentale, risquerait de n'éveiller que médiocrement les curiosités de l'étranger, un tableau par trop poussé des plaisirs interdits choquerait, révolterait peut-être cette pudeur ins-

1. *La Quinzaine Angloise*, page 5.

2. *La Quinzaine Angloise*, pp. 8-9.

tinctive de Milord, que son éducation britannique a précieusement conservée. Le docteur sait à merveille demeurer dans une juste mesure, ayant soin, au hasard d'une conversation habilement maintenue dans une neutralité convenable, de lever, furtivement et si gracieusement qu'on ne lui en saurait tenir rigueur, un voile qui ne masque plus, ensuite, entièrement les félicités entrevues. Ainsi conquis par la souplesse du docteur, Milord, imprudemment, (il ne songe même pas à s'inquiéter de l'identité de son cicérone) le suit rue de Richelieu, chez une jeune ballerine de l'Opéra qui a la bonté de paraître le trouver à son goût. Elle ne le dit pas positivement, bien entendu, et l'étranger n'ose pas croire sur-le-champ à son bonheur ; mais enfin la façon dont elle le regarde, cette manière pudiquement embarrassée qu'elle a de baisser les yeux, de très jolis yeux, ma foi, lorsqu'il lui adresse la parole, toute son attitude, en un mot, trouble Milord d'un émoi délicieux. Il n'y a rien de très nouveau, sans doute, dans cette scène et le mérite de Rutlidge, il ne le faut point chercher dans le thème, thème éternel de la jeunesse imprudente séduite et dupée par la rouerie aux couleurs d'innocence. Son mérite, qu'il serait vain de nier, est ailleurs ; il est dans la fraîcheur renouvelée de la description, dans la saveur des notations, dans la richesse, enfin, de cet humour qui revêt l'ensemble, comme d'un manteau de tendre élégance. L'auteur a beau rire intérieurement de la sottise de Milord, il ne veut point qu'il soit ridicule. Il a pour lui une sympathie prévenante dont le succès mène à ce paradoxe de nous faire aimer un jeune fat, doublé bientôt d'un libertin.

Mais, voici que, les présentations terminées et les banalités d'usage échangées, Milord se voit conduit à la table de jeu. La soirée, en effet, s'avance ; la première journée dans la capitale s'achève et il importe que le voyageur connaisse, sous l'œil complice de Vénus, les premières perfidies de Mercure, dieu des escrocs. Sans transition, on vous l'installe devant les cartes, précipitation qui n'est pas sans l'étonner un peu, mais qui, sans éveiller chez lui de soupçons, lui inspire simplement cette piquante réflexion : « Je fus placé à un » whist qui semblait m'attendre là par un décret des destinées. Ja- » mais je n'étais entré dans une maison où l'on fit si peu de dépenses » en conversation et où l'on se trouvât situé si promptement entre » les rois de pique et de carreau ¹ ! ! »

Les choses sérieuses ainsi commencées, il est facile de deviner avec

1. *La Quinzaine Anglaise*. 1^{re} journée, page 23.

quelle dextérité notre benêt est bientôt soulagé d'un nombre impressionnant de livres. On penserait qu'il s'en soucie, mais il éprouve trop de sentiments grisants pour deviner ce qui se trame autour de lui. Le champagne, les agaceries croissantes de sa compagne, les éloges du docteur, la chaleur de son propre tempérament, tout se ligue pour lui faire perdre rapidement le sens exact des réalités. Et lorsque, au petit jour, « moitié porté sur ses gens, moitié sur ses jambes, il regagne, sur une infinité de paraboles, son carrosse », le jeune étourneau n'emporte que des souvenirs délirants et la promesse de joies paradisiaques ! La nuit, courte, est remplie de rêves aux teintes de rose, et quand, se réveillant, Milord aperçoit, à son chevet, le docteur qui lui sourit avec suavité, sa joie ne connaît plus de bornes. Une promenade s'organise où l'on rencontre maint abbé galant, ce qui fournit à Rutlidge l'occasion d'être assez dur pour les tartufes. « L'habit sacré, dit-il, qui devrait distinguer le sacerdoce, » est un travestissement banal qui sert de manteau à une multitude » de poltrons et d'intrigants. Un homme d'une taille moyenne, fluët, » poudré et frisé avec la dernière précision, portant une physionomie » qu'on aurait prise pour celle d'un satyre, si la faiblesse et la lan- » gueur n'en avaient tempéré l'impudence, vêtu d'un habit violet » brodé d'or, augmenta bientôt notre troupe, il se nommait l'abbé » L***. Il me témoigna beaucoup de prévenance et de désir de me » connaître. Mais j'aperçus qu'il mesurait d'un œil irrité le fidèle » docteur, dont je tenais le bras. Je n'avais garde d'attribuer ces » sentiments à une jalousie dont j'étais l'objet. Je ne savais pas alors » qu'ils étaient rivaux et se mêlaient quelquefois du même métier. Il » est bon de prévenir que ce n'était ni la théologie, ni la médecine ¹ ».

L'importun écarté par le docteur qui semble avoir au plus haut point le souci de sa « clientèle » ², la journée se poursuit en jeux et promenades, la voiture commandée « pour » Milord par son cicerone les mène tous deux au Palais Royal, où se passe un incident qui éclaire un aspect intéressant de Rutlidge : il s'agit d'une sorte d'émeute provoquée par l'insolence d'une célèbre courtisane ; révoltés par son faste insultant, des gens du peuple se massent autour de son carrosse et vont le mettre en pièces, quand la garde les disperse. On se représente la désolation des petits maîtres que ce spectacle laisse

1. *La Quinzaine Angloise*. 2^e journée., pp. 46 et 47.

2. Rutlidge dit de lui : « Il semblait que cet homme eût résolu de laisser mourir tous ses malades plutôt que de perdre un seul des instants où il pouvait contribuer à mes plaisirs. » *La Quinzaine Angloise*. 2^e journée, p. 51.

pâles et défaits. Remis de leur émotion, ils n'ont pas de termes assez vifs pour flétrir les misérables qui ont refusé de se ranger sur le passage de la belle X***. C'est à ce moment que Rutledge place dans la bouche de Milord cette réflexion révélatrice : « Ils traitaient libéralement de gredins et de coquins une foule d'artisans et d'ouvriers » qui osaient murmurer de ce qu'ils ne les payaient pas, pour tout » prodiguer à de pareilles créatures. Dans leurs imprécations, ils » enveloppaient jusqu'à l'ordre public qui ne faisait pas mettre en » prison quarante mille citoyens honnêtes pour avoir manqué aux » lois de la galanterie et au très humble respect dû à une catin ¹ ». Cette remarque hardie fait justice des accusations portées par des historiens tendancieux ² sur l'activité politique ultérieure de Rutledge. En qualifiant d'opportunisme l'attitude adoptée, en 1789 et plus tard, par le chevalier, ils essaient faussement d'en faire un polémiste à gages. Le futur auteur du *Creuset* n'aura pas attendu l'aube rouge pour dénoncer les puissants du jour, et il viendra aux humbles parce que, depuis toujours, il les aura aimés ³.

VI

Milord, cependant, regagne la rue de Richelieu, où la belle l'attend avec une joie qu'elle parvient difficilement à modérer. La présence de sa mère, seule, paraît susceptible de la plonger dans la crainte. Rutledge a réussi, dans ce type de duègne hypocrite et rapace, qui joue les mères vertueuses avec dignité, un des meilleurs portraits de sa galerie. Si on la joint au docteur, lui aussi croqué d'un crayon alerte et sûr, on obtient un couple de gredins qui suffirait à faire de la *Quinzaine Angloise* un livre de choix. Il l'élève, en tous cas, à la hauteur d'un excellent roman de caractères.

La seconde nuit ne s'était pas achevée sans que Milord goûtât aux joies secrètes que promettait le chaud regard de la belle. Pour une fois, la mère s'était endormie, une soubrette avait été complaisante ; bref, la fin du chapitre II était venue fort à propos jeter un voile sur le bonheur de notre héros. Louons, au passage, la discrétion de Rutledge et assistons au réveil de Milord : un rayon de soleil vient

1. *La Quinzaine Angloise*. 2^e édition, pp. 55 et 56.

2. Voir plus bas, p. 183.

3. Sur les doctrines sociales de Rutledge, voir également le chapitre II « Les premiers essais ».

à peine d'annoncer le jour, lorsqu'on frappe rudement à la porte ; la suivante va ouvrir en tremblant et fait place à un créancier, M. Chiffon, qui ne craint pas de menacer de prison la jeune danseuse. Celle-ci, avec simplicité, fond en larmes. Oh ! elle ne demande rien à l'étranger qu'elle aime ; sa passion est trop désintéressée pour qu'une idée de ce genre effleure son esprit, mais il advient que Milord, à la vue d'une aussi poignante détresse, propose de lui-même d'acquitter le mémoire. La nymphe toute rougissante a beau protester, l'écervelé, qui se pique au jeu, insiste tellement qu'il finit par la convaincre et Chiffon, ravi, se retire nanti de deux mille livres qu'il va, bien entendu, porter à la pseudo-maman. Cette scène de filouterie, assez délicate à traiter, est contée avec un art qui met en relief la maîtrise de l'auteur. Il a su constamment dominer son sujet et cette histoire, qui aurait pu être narrée avec dépit, est toute légère et comme baignée de bonne humeur.

Les parties de cartes succèdent aux parties de cartes, et Milord, qui perd régulièrement, en viendrait peut-être aux soupçons, s'il n'était aveuglé par la duplicité du docteur, qui, tel un sombre génie, le mène insensiblement sur la pente des catastrophes. Afin de le mettre en confiance, on décide de favoriser le joueur malheureux par quelques gains bien préparés ; on voit même, dans une scène admirable, la danseuse et sa « mère », prises d'un tardif souci pour la fortune de leur invité, conseiller gravement à ce dernier de veiller à ne pas tant dépenser. Il n'en faut pas davantage pour que Milord décide sur-le-champ de leur confier l'argent qu'il vient de gagner. « Ravi de son idée, dit-il, je remis à la demoiselle la somme » entière qu'elle versa dans sa bourse. Celle d'une fille de l'Opéra » est comme les gouffres de l'Achéron ; jamais ceux-ci ne lâchent » leur proie ; il en est de même de l'autre. Tous les trésors de la » Banque d'Angleterre y entreraient, mais pour ressortir « hoc opus, » hic labor est » ¹.

Sur cette réflexion, où la culture vient rehausser la qualité de l'humour, se termine la quatrième journée. Pour la suivante, Rutlidge a réservé un nouveau trait de la fertilité d'invention du docteur : Milord avait, nous l'avons vu, gagné au jeu ; une partie de ce gain avait été encaissée par lui et remise à la danseuse ; l'autre restait lui être due par un certain marquis. Or voici que ce marquis est dans l'incapacité d'acquitter sa dette. Mais que Milord ne se désole

1. *La Quinzaine Angloise*. Quatrième journée, p. 109. (Virgile. *Énéide*, VI-129).

pas ! Il se trouve précisément que le père du marquis, puissant banquier, va fonder par actions une société ayant pour objet d'exploiter les richesses fabuleuses de mines espagnoles. Chaque action est d'un montant un peu plus élevé que la somme due par le marquis, mais, en ajoutant le surplus, Milord pourrait souscrire et, de ce fait, réaliser une affaire avantageuse. Ébloui par les perspectives que fait adroitement miroiter l'éloquent docteur, Milord s'empresse de renoncer à sa créance et verse quinze cents nouveaux louis entre les mains de l'adroit coquin. Nous n'avons relaté cet épisode secondaire que pour montrer par quels procédés Rutlidge évite la monotonie, qui menace un récit de ce genre. Il y parvient, on le voit, par un rebondissement de l'action dû à l'heureuse alternance des événements. Le jeu, l'intrigue, la bourse, tout cela se succède plaisamment, selon un ordre qui n'est sans doute point mécanique, mais dont la fermeté, sans sombrer dans une rigueur de mauvais goût, est éprouvée avec plaisir. C'est ainsi que cette journée, commencée sous le signe de la finance et d'une spéculation hasardeuse dont l'intérêt n'est pas seulement dans le témoignage qu'elle nous apporte sur ce siècle d'agio-tage, s'achève sur une surprise amoureuse. En regagnant, à pas pressés, le temple de la rue de Richelieu, Milord était loin de se douter qu'il allait surprendre sa belle dans les bras de Chiffon, créancier de circonstance et libertin éhonté. Coup de théâtre, désespoir... Le rideau tombe sur la cinquième journée !

VII

Peut-être le lecteur, à ce moment de l'histoire, commence-t-il à penser que, malgré l'habileté de Rutlidge à varier l'épisode et ménager l'effet, sa *Quinzaine Anglaise* ne nous a jusqu'ici dépeint que des personnages de tendances identiques. A l'exception de Milord qui, d'ailleurs, soit faiblesse naturelle, soit absence temporaire de volonté, partage leur vie et leurs préjugés, tous les autres caractères du livre sont des voleurs, des traîtres et des débauchés. On en vient vraiment à souhaiter que souffle un peu d'air pur. Sans doute Rutlidge, avec un sens très sûr de la composition, s'en rend-t-il compte ; car c'est à ce moment qu'il introduit dans son roman une figure attachante : le chevalier Bouillac. Tous ceux qui, à des degrés divers, se sont occupés de la *Quinzaine Anglaise*, ont parlé avec intérêt du docteur, de la demoiselle et de Milord. Bouillac n'a pas retenu leur

attention. Faut-il voir là une nouvelle preuve de cette loi bien connue que, littérairement parlant, les gredins sont plus séduisants que les honnêtes gens ? Il n'en reste pas moins que Bouillac apporte très heureusement dans la *Quinzaine Anglaise* la note de probité dont le besoin devenait évident. De plus, ce personnage nous instruit sur Rutlidge lui-même, qu'il représente visiblement. On s'étonne que la critique se soit obstinée à chercher Rutlidge dans Milord, dont il est aussi éloigné que possible, alors qu'il existe entre le « chevalier » Rutlidge et le « chevalier » Bouillac des ressemblances qui ne trompent pas ¹.

C'est au hasard d'une visite faite par Milord à un gentilhomme parisien, pour lequel il avait une recommandation, mais que l'intervention rapide du docteur lui avait fait oublier, qu'il rencontre pour la première fois le chevalier Bouillac. Écoutons — et ce ne sera pas sans fruit — Rutlidge faire son propre portrait : « Le nouveau venu » eut bientôt une grande part à l'entretien et je ne pus m'empêcher » d'admirer le tour heureux de tous ses discours, l'étendue de sa vaste » et rapide imagination. Il faisait également usage de notre langue et » de la française et tour à tour jetait sur tous les sujets ou les fleurs » ou le fiel. On l'écoutait avec plaisir, mais il était impossible de s'em- » pêcher de lui reprocher, en soi-même, un tour caustique... Quoique, » depuis, j'aie pu voir que l'enthousiasme du bien et la haine des » méchants étaient ses inspirateurs, je n'ai pu m'empêcher de blâ- » mer souvent l'âcreté des ridicules qu'il sème... Il disait si bien les » choses, cependant, que si je n'avais point été prévenu en faveur » de ceux qu'il peignait, au lieu d'un Juvénal excessif et emporté » j'en aurais fait, dans mon opinion, *un Addison dans ses mouvements* » *pathétiques* ² ».

Nous retrouverons, à maint autre signe, cet amour de Rutlidge pour Addison. Il est, avec Shakespeare, son auteur favori. Notons simplement ici cette ambition non déguisée d'être l'émule du grand journaliste. Nous verrons plus loin comment il essaiera d'y atteindre ³.

Suit alors une galerie de portraits qui sont, vraisemblablement, des caractères à clef. Nous savons, par les témoignages des contem-

1. Voir dans notre Chapitre I « Les années de jeunesse » le récit autobiographique de Bouillac, pp. 17 et seq. Voir également le « Plaidoyer pour Shakespeare » prononcé par Bouillac, p. 107.

2. *La Quinzaine Anglaise*. Sixième journée, pp. 126-7-8.

3. Cf. notre Chapitre IX « Rutlidge essayiste ».

porains¹ et par les dires de Rutlidge lui-même², que de nombreuses personnalités s'y reconnurent ou crurent s'y reconnaître. Nul doute que cet artifice, exploité adroitement par l'écrivain, n'ait été cause d'une partie de l'intérêt que suscita son livre. Ces pages, il faut l'avouer, nous retiennent beaucoup moins aujourd'hui. Le temps a recouvert ces ombres qui s'agitent si gaîment dans la *Quinzaine Angloise*, les originaux ne sont plus, les modèles demeurent anonymes. Qui pourrait, à présent, mettre un nom véritable sur ces brillantes reproductions ? Nous n'en voudrions, à coup sûr, point risquer la tentative.

Les journées se déroulent sans que la monotonie dérobe, au passage, la moindre paillette de leur éclat. Nous faisons connaissance, au milieu de la *Quinzaine*, avec un nouveau personnage, Provence, valet de Milord, qui est appelé à jouer un rôle important au cours de la seconde semaine. En analysant le *Bureau d'Esprit*, nous avons remarqué la prédilection de Rutlidge pour la jeune servante de M^{me} de Folincourt. Nous retrouvons ici cette affection pour le type du valet de comédie, actif, spirituel, débrouillard. « Il faut qu'un jeune » homme, dit Milord, ait toujours un valet confident, et que celui-ci, moitié domestique et moitié compagnon du maître, ait l'adresse » et les ruses d'un valet de comédie. Provence occupait cette place » auprès de moi³ ».

Notons, au surplus, que ce personnage, seul, peut justifier le sous-titre inscrit par l'auteur en tête de son ouvrage, sous-titre qui ne figure d'ailleurs plus dans les éditions ultérieures : « Roman traduit de Stearne ». Le masque était trop mal attaché pour pouvoir tromper personne, et, de fait, personne ne s'y trompa. Milord est trop éloigné de l'extraordinaire Yorick, le ton du livre trop différent de la bizarre sensibilité du *Voyage Sentimental*, pour qu'on ait pu supposer un instant que la *Quinzaine Angloise* sortît de la plume de Sterne. Par son souple entregent et son cynisme aimable, Provence parvient assez souvent à nous rappeler le génial La Fleur, mais il serait vain de s'appesantir outre mesure sur une similitude

1. Voici ce qu'écrivit à ce sujet Monselet, dans son *Catalogue* (p. 62 n° 10) : « *L'Espion Anglais* a souvent décrit comme suit cet ouvrage souvent réimprimé : « Les différents théâtres de la débauche et de l'escroquerie sont assez bien représentés dans ce livre, on y a reconnu de nombreux portraits. » Cité par Fernand Drujon : *Les livres à clefs*. Tome 2, p. 820.

2. Voir la lettre de Rutlidge à son éditeur (2^e Édition 1777).

3. *La Quinzaine Angloise*. Septième journée, p. 148.

qui n'est qu'accidentelle. Les parallèles ne valent que s'ils apparentent deux ouvrages par l'essence. La rencontre, ici, n'est que d'épiderme.

VIII

Bouillac fait bientôt dans le roman de Rutlidge une rentrée brillante. Qui songerait à s'étonner, lorsqu'on s'est résolu à voir en lui le porte-parole du chevalier, qu'il profite d'une discussion sur la victorieuse révolte des colonies anglaises pour reprendre à son compte la doctrine politique soutenue dans *l'Essay on the French*¹. Le zèle déployé par Rutlidge en faveur d'une meilleure entente des deux grands pays est assez fervent pour que nous citions assez longuement Bouillac : « L'existence factice de l'Europe, dit-il, telle qu'elle est établie par les traités qui forment aujourd'hui le droit et règlent l'état des nations, pourrait, sans contredit, recevoir des atteintes par la réunion de l'Angleterre et de la France, c'est-à-dire que les autres potentats qui gagnent tant à leurs divisions... ne manqueront pas d'y perdre... En remontant à l'origine de ces divisions, on voit qu'elles... sont l'ouvrage de ceux qui étaient intéressés à les fomenter et à en faire une maxime aux deux nations. Après leur établissement sur le trône, les princes de la Maison des Stuarts ne furent par les ennemis de la France ; au contraire, ils furent quelquefois ses alliés et presque toujours neutres. Cette circonstance aidait aux entreprises de Louis XIV ; l'Europe le sentit, elle dut en conclure qu'il fallait nécessairement lui opposer la Grande-Bretagne. On conspira donc contre Jacques II, on résolut de mettre à sa place un prince qui tournât ses forces contre la France... Les haines antiques furent réveillées quoique leurs objets eussent cessé d'exister, et, depuis ce temps-là, elles ont pris des racines profondes, mais funestes aux deux pays, qui se sont fait plusieurs fois la guerre, parce que cela convenait aux autres... Ainsi l'ambition de Louis XIV a été l'occasion de toutes les méprises ruineuses qui ont suivi. Mais aujourd'hui cet esprit inquiet de conquête et de vaine gloire a disparu de part et d'autre. *Les deux gouvernements devraient envisager combien ils sont dupes de s'écraser pour la convenance d'autrui, au lieu de mettre leurs peuples à portée de s'enrichir mutuellement, comme il leur serait facile de le faire*² ». Il

1. Voir supra, pp. 36-37.

2. *La Quinzaine Angloise*. Septième journée, pp. 172-3-4.

ne nous appartient pas de juger la valeur historique du raisonnement de Rutlidge. Nous avons simplement voulu souligner le souhait qu'il formule à nouveau pour une étroite compréhension des deux pays. Ce vœu répond à sa pensée intime ; depuis toujours il a souhaité l'amitié, l'alliance de ses deux patries. C'est avec fièvre qu'il combattrait plus tard pour ses idées ; loin d'être le vil espion gagé à la solde de Pitt qu'on a voulu voir en lui¹, Rutlidge sera toujours de cœur, de pensée et d'action, le fervent promoteur de cette Entente cordiale qu'il prêchait déjà en 1770.

Si Rutlidge s'abandonne, par instants, à sa passion de la polémique, il a trop, malgré tout, le souci de flatter le « public » romanesque, pour ne pas revenir au cours plus léger de l'intrigue amoureuse. Et Provence se démène pour faire obtenir à son maître un rendez-vous avec une courtisane célèbre dont le contrat actuel [elle est scrupuleusement fidèle dans l'infidélité] l'empêche de se livrer à une intrigue nouvelle. Entre-temps on nous fait parcourir les coulisses de la Comédie Française, et ce petit tableau du Paris artistique, présenté par Bouillac à Milord, est peint dans un coloris chatoyant qui révèle la palette d'un artiste. La discussion s'engage sur la tragédie de *Phèdre* qu'on donne précisément ce jour, et Bouillac en profite pour esquisser devant son interlocuteur un parallèle entre les scènes dramatiques de France et d'Angleterre. L'occasion nous sera bientôt offerte de revenir, à loisir, sur le point de vue de Rutlidge dans la grande controverse shakespearienne. Qu'il nous suffise de marquer ici l'intérêt apporté par l'auteur à cette question, intérêt qui se trahit jusque dans ses œuvres les plus frivoles. Bouillac condamne donc l'étroitesse des règles qui ceignent la tragédie classique en France, et, tout en rendant hommage au génie de Molière, loue et envie l'Angleterre d'avoir produit à son aurore un dramaturge de l'envol de Shakespeare.

Nous assistons ensuite à plusieurs scènes pittoresques qu'il serait trop long d'énumérer, mais où se manifeste le talent descriptif de Rutlidge. Un tableau de champ de courses, en particulier, est brossé avec éclat. C'est là que Milord aperçoit, pour la première fois, Marie-Antoinette. « L'espoir et l'admiration, dit-il, volaient au devant » d'elle. J'ai vu là la bienfaisance et la beauté couronnées d'avance » par le vœu public ; je réserve une pierre blanche pour ce jour là »².

1. Voir plus bas, p. 183.

2. *La Quinzaine Angloise*. Neuvième journée, p. 208.

L'espoir mis par le peuple en sa jeune souveraine devait avoir le sort funeste que l'on sait. Rutlidge, devenu en 1791 le fulminant rédacteur du *Creuset*, ne s'indignera que plus violemment d'avoir été, comme chacun, déçu.

IX

Mais revenons à l'intrigue engagée entre Milord et la belle Y*** par l'entremise de l'officieux Provence. L'heure du berger semble approcher, mais l'argent prodigué par l'insouciant et crédule gentilhomme commence à se raréfier. Faut-il attribuer à cette alarmante décrue l'éloignement du docteur et les attermolements de la courtisane ? Milord, vaguement inquiet, joue le reste de sa fortune et, naturellement, la perd. Il n'a plus espoir qu'en les richesses enfouies dans ces mines espagnoles dont le rusé docteur lui a fait souscrire une action. Il n'est pas, toutefois, sans constater avec détresse que ses anciens compagnons deviennent introuvables. Tout l'abandonne à la fois : la fortune, l'amour, l'amitié. Bien que confiant en son étoile, il s'endort, hanté de cauchemars, en cette douzième nuitée.

Les cauchemars se précisent, au réveil, sous une forme inattendue. Les critiques qui ont parlé en termes péjoratifs de la *Quinzaine Angloise*¹ l'ont accusé d'être, entre autres défauts, ordurier. Sans doute faut-il voir là une allusion à la treizième journée. Il est évident que le sujet en est particulièrement scabreux. Milord peut doublement se repentir d'avoir été comblé par la ballerine de l'Opéra. En plus des réminiscences défavorables qu'il a gardées de sa sincérité, le pauvre gentilhomme se trouve nanti d'un souvenir inscrit dans sa chair, et qui, pour être imprévu, n'en est pas moins cuisant. Le sujet était hardi. Traité par une plume malhabile ou vulgaire, il eût facilement dégénéré en obscénité. Il faut savoir gré à Rutlidge d'avoir, sans reculer devant la description des conséquences néfastes d'une folie de jeunesse, su garder la mesure qui convenait à un livre jusque-là discret et propre. C'est une réussite d'un ordre assez rare pour qu'on félicite l'auteur d'avoir été osé et précis, sans rien perdre de sa tenue.

Comme pour justifier le proverbe, les malheurs fondent tous en-

1. *Le Journal de Linguet*, cité par Rutlidge dans sa « *Lettre à l'éditeur* ». « J'ai lu dit-il, dans le *Journal* du sieur Linguet, que mon roman était écrit sans goût, qu'il était absolument dénué de grâce et d'invention... et qu'enfin il est ordurier ».

La Harpe pardonnait difficilement au créateur de du Luth.

semble sur celui que le sort abandonne. Dans l'incapacité de payer ses dettes, Milord se voit conduit à For l'Évêque. Une lettre-surprise lui a, auparavant, révélé la trahison du docteur. Ce surcroît de disgrâce l'accable et, dans le noir cachot où il vient d'être jeté, il se laisse aller à une crise de désespoir. La scène est forte, traitée sans mièvrerie, ni sans prêche inutile. Les sanglots de ce garçon, atteint cruellement par un sort plus funeste aux dupes qu'aux gredins, suffisent par eux-mêmes à nous émouvoir. Et, avec les douleurs du repentir, approche aussi, on s'en doute, la fin de la *Quinzaine Anglaise*.

Encore nous faudra-t-il, avant de reconduire à la frontière un Milord assagi et bourrelé de remords, entendre une curieuse histoire de Provence, venu aux nouvelles dans la prison de son maître¹. Et puis Bouillac, ainsi qu'il était facile de le prévoir, apparaîtra à Milord, effondré dans sa prison, sous les traits de l'ami charitable et sauveur. Délivré par lui, le jeune Anglais n'a plus qu'une pensée : se sauver, fuir sur-le-champ ce Paris, où il n'a rencontré qu'amertume et désillusions.

Ainsi devait normalement se terminer la *Quinzaine Anglaise*, mais Rutlidge n'a point voulu clore son roman sur cette note de défiance, voire d'hostilité envers la France. C'est pourquoi, en la quinzième journée, nous retrouvons Bouillac qui donne aux choses leur juste valeur, en faisant la part, dans cette aventure, des malhonnêtetés, mais aussi de l'imprudence. Milord, qui l'écoute avec contrition, comprend ses erreurs et reconnaît qu'il serait partial de juger les Français d'après un premier voyage. Il reviendra, dans quelques années, quand il aura eu le temps de méditer ces paroles édifiantes du chevalier, où Rutlidge a résumé toute l'intention de sa *Quinzaine Anglaise* : « C'est entre vingt et un et vingt cinq ans que tant de » jeunes anglais, trop tôt maîtres de leur fortune, viennent perdre » leur santé et dévorer leur patrimoine en France, d'une manière » presque toujours aussi ridicule que scandaleuse... On pourrait me » savoir mauvais gré en France de vous faire de pareilles réflexions : » une partie des citoyens industriels de la capitale a fondé son existence sur le délire des Anglais. Plus d'un économiste en a formé un » capital dans la circulation et vingt fois j'ai entendu dire qu'une

1. Cette histoire est contée, fait remarquable, avec une certaine crudité. Rutlidge a voulu souligner le changement de narrateur et Provence, plus pittoresque et plus dru, ne manque pas d'évoquer certaines images assez saisissantes. Voir, en particulier, page 281.

» fille de l'Opéra produisait autant par les prodigalités où elle entraîne nos jeunes seigneurs qu'une manufacture entière par son exportation... Cette façon d'attirer l'or britannique n'entrera jamais dans mes principes, je l'avoue ¹ ».

Et Milord, qui se rend à la justesse de ses arguments, le quitte avec des larmes de reconnaissance dans la voix, non sans avoir, au sortir de Paris, fait un éloge lyrique des vertus des campagnes, dont la chaude inspiration rappelle le rusticisme moralisateur du *Retour du Philosophe*.

X

Tel est cet ouvrage qui devait contribuer puissamment à la renommée de Rutledge et demeure, aujourd'hui, avec les *Observations* et le *Creuset*, son plus solide titre à la survie intellectuelle. Pour son premier roman, le chevalier avait réussi presque un chef-d'œuvre. Un pareil livre, vu l'actualité du sujet et le brillant de l'exécution, devait obtenir un grand succès en Angleterre comme en France. De fait, le talent de l'auteur se vit récompensé par la faveur égale que lui témoigna le public de chaque côté du détroit ².

Le volume s'enleva rapidement en France. La critique lui avait été, dans l'ensemble, favorable, et les lecteurs s'arrachaient ce livre savoureux, où les détails de la vie galante leur étaient contés avec une verve de bon aloi. Il y eut, toutefois, (et Rutledge, en dépit de ses protestations ultérieures, s'y était certainement attendu), des grincements de dents chez ceux ou celles qui se sentirent visés plus particulièrement par les flèches satiriques de l'auteur. On se plaignit, on fit même plus : on monta une cabale. Avec une sorte d'amertume rageuse, on tenta de proscrire la *Quinzaine Angloise*, comme on avait, quelques semaines auparavant, tenté de proscrire le *Bureau d'Esprit*. On alla même jusqu'à exiger une enquête sur les origines du roman et l'identité de son auteur. Fort heureusement, un magistrat, ami des lettres, éclairé et bienveillant ³, arrêta les

1. *La Quinzaine Angloise*. Quinzième journée, pp. 297-8.

2. L'ouvrage fut traduit sous le titre *The Englishman's Fortnight in Paris by an observer or the art of ruining himself there in a few days*. Dublin 1777.

Brit. Mus. 12518 ccc. q.

3. Voir sur ce point la Lettre de Rutledge à l'éditeur de la *Quinzaine Angloise*. (2^e édition 1777).

investigations et accorda à notre chevalier une protection fort opportune ¹.

Ce scandale, comme bien l'on pense, ne faisait qu'aviver le succès du livre et la première édition fut rapidement épuisée. Le bruit, cependant, commençait à se répandre que l'auteur de la *Quinzaine* n'était autre que ce gentilhomme irlandais, officier au régiment de Fitzjames, dont le *Bureau d'Esprit* avait été si remarqué ; les philosophes et leurs amis enrageaient de découvrir chez leur contempteur officiel un talent qu'ils ne pouvaient déceimment tenir sous silence. Il est piquant, à cet égard, de se référer au jugement porté par Grimm sur le roman de Rutlidge. Le même critique qui avait déchiqteté le *Bureau d'Esprit* ² se voit contraint, la Philosophie n'étant plus en cause, de mettre bas les armes et d'avouer l'intérêt qu'il a pris à la lecture de la nouvelle œuvre. Il y a, dans cette reconnaissance du talent de l'auteur par un adversaire de la taille de Grimm, un témoignage qui est, à coup sûr, de la plus haute valeur ³.

Ainsi les détracteurs de Rutlidge s'inclinaient devant lui, la cabale montée contre son roman semblait dans le ridicule ⁴, l'ouvrage était épuisé en France, et voici que, pour mettre le comble à son succès, le public anglais s'enthousiasmait pour la traduction de la *Quin-*

1. Il est permis de penser qu'il s'agit de M. d'Eprenesnil lequel avait de l'amitié pour Rutlidge. — Voir les résultats de l'enquête du Comité de Police. Arch. Nat. Y 10506.

2. Voir supra, p. 89.

3. « La *Quinzaine Angloise*, écrit-il, roman que l'on vient de publier, est l'histoire d'un jeune lord qui arrive à Paris avec un portefeuille de 12.000 livres sterling et qui, grâce aux bons avis d'un docteur irlandais, emploie si bien son temps et ses guinées, qu'au bout de quinze jours, il se trouve enfermé à For l'Évêque, dévoré de regrets et en proie aux plus honteuses douleurs. L'idée de ce roman est heureuse, l'objet en est moral et la conduite en est simple... On y trouve des détails de naturel, de vérité et, ce qui peut paraître encore plus louable, un caractère de décence et de modestie qu'il n'était peut-être pas aisé de conserver en traitant un sujet de ce genre. On y peint la jeunesse dupe du vice, mais d'une manière propre à la faire rougir de l'être. On y parle à l'esprit et non pas à l'imagination, encore moins aux sens... La lecture en devient plus morale, plus sûrement instructive.

« On attribue cet ouvrage à M. Rutlidge, l'auteur du *Bureau d'Esprit*. Si cela est vrai, nous sommes prêts à lui rendre justice et à reconnaître que, s'il a fort mal vu la société de M^{me} Geoffrin, même dans ses ridicules, il paraît avoir étudié supérieurement celle de M^{lle} Duthé et de ses émules ; les portraits qu'il a tracés dans ce dernier ouvrage sont aussi ressemblants que ceux de sa comédie le sont peu ».

4. « Je savais d'avance, Monsieur, lui écrit son éditeur, quelle serait l'issue de l'affaire que les Tartufes vous ont suscitée. D'ailleurs, je connaissais votre façon de voir et de penser et je risais du vain orage que leur cabale était venu à bout de former pour le voir bientôt se résoudre en ridicule odieux sur leurs têtes imbéciles ».

zaine qui venait d'être publiée à Londres. Des comptes-rendus élogieux paraissaient dans les journaux et deux éditions successives s'enlevaient en quelques semaines. Le nom de Rutlidge, rapidement ébruité, devenait un nom de ralliement et le chevalier lui-même une sorte de sauveur des mœurs, de la santé, de l'honneur et de la fortune des jeunes gentilshommes britanniques appelés, selon la tradition, à faire à Paris un premier séjour dans l'âge dangereux des passions imprudentes ¹. L'engouement était tel que l'éditeur de la *Quinzaine Angloise* répondant à une lettre-manifeste de l'auteur, lui écrivait, au début de 1777 : « Je me propose, Monsieur, » de faire traduire votre ouvrage en allemand ². J'espère ainsi rendre » à la nation germanique le même service essentiel que vous avez » rendu aux Anglais. Ses barons jouent très souvent à Paris le même rôle que les Mylords dont vous avez tracé l'histoire. Ils ont besoin des mêmes préservatifs et des mêmes connaissances. Pour le bien des nations, il serait à désirer que ce livre devînt le manuel » de toute la jeunesse qui voyage ³ ».

L'éloge était sincère et mérité. Il dut aller au cœur de Rutlidge. On est heureux de penser que notre chevalier, dont les débuts avaient été pénibles et qui devait, par la suite, connaître à nouveau déboires et trahisons, eut, à ce moment de sa vie, dans toute sa plénitude, l'impression grisante de la réussite. Succès durable, d'ailleurs, et qui se ne démentit pas. Réimprimé en 1777, l'ouvrage fut souvent réédité ⁴. N'est-il pas édifiant, à cet égard, que, voulant

1. Tout ceci est établi d'après la réponse, fort intéressante, adressée à Rutlidge par son éditeur et qu'on trouvera en tête de la réimpression de 1777 de la *Quinzaine Angloise* sous la signature du Professeur Lex.

2. Nous n'avons pas retrouvé cette traduction.

3. *Lettre citée.*

4. En 1777.
en 1782.

en l'an VI sous le titre de *Les Aventures de Milord Johnson ou les Jolis Plaisirs de Paris*. À Paris, chez Jouanaux, an VI. (Collection révolutionnaire du Marquis de Turgot).

On lit, dans cette édition, l'avertissement qui suit et qui constitue pour « l'auteur inconnu » un bel éloge :

« Peu de romans soutiendront la concurrence avec celui-ci. Tout y est saillie, esprit, finesse, et pourtant, naturel. On s'imagine voir les acteurs, les entendre, dire avec eux ce qu'ils disent. Le cachet du siècle est tellement empreint sur leur physionomie qu'en chaque trait on voit sortir et le soulier pointu du petit maître et le manteau du rusé et pédant Esculape et le cothurne de l'héroïne des coulisses, tous les caractères, en un mot, propres aux personnages qui viennent figure sur la scène. Il n'est pas jusqu'à la valetaille qui n'ait le ton et l'allure qui lui conviennent. »

donner une image alerte et juste des mœurs parisiennes sous Louis XVI, Alfred Franklin ait choisi, entre autres ouvrages, la *Quinzaine Angloise* de James Rutledge ? ¹

Ce dernier, cependant, ne se reposait pas sur ses lauriers. Avant même d'avoir pu goûter les premiers fruits de sa réussite, il s'était lancé, à corps perdu, dans la mêlée littéraire. Une bataille historique venait, en effet, de s'engager, bataille retentissante, où commandait en personne un chef illustre, Voltaire, et dont l'enjeu n'était rien de moins que la dignité du théâtre français. Rutledge, magnifique d'énergie et de ferveur, fonçait dans la controverse shakespearienne.

1. Tout récemment, M. Jean Lefranc, a consacré à la *Quinzaine Angloise* une chronique élogieuse, où il établit un rapprochement intéressant entre le roman de Rutledge et le *Candide* de Voltaire. — *Le Temps*, 4 juillet 1931.

CHAPITRE VII

LA BATAILLE SHAKESPEARIENNE

I

Il n'est pas inutile, avant d'étudier plus particulièrement le rôle joué par Rutledge dans la célèbre controverse de 1776, (ne serait-ce que pour le mieux comprendre en l'opposant à celui de Voltaire), de rappeler dans ses grands traits quelle avait été jusqu'à cette date la fortune de Shakespeare en France. Nous ne saurions avoir, sur ce point, de guide plus compétent et plus sûr que M. F. Baldensperger qui a consacré à cette question un magistral article dans ses *Etudes d'histoire littéraire* ¹.

Il y montre comment le dix-septième siècle ignore totalement le grand dramaturge anglais, les premiers indices de sa notoriété en France — les pièces de Shakespeare cotées un sol dans l'Inventaire, prisee et estimation des livres trouvés à Saint-Mandé, appartenant ci-devant à M. Fouquet ; le catalogue des imprimés de la Bibliothèque Royale attribuant une fiche à l'exemplaire in-folio que possédait le Roi Soleil — n'étant que d'amusantes singularités au milieu de l'indifférence générale de notre grand siècle classique. L'éclipse prolongée subie en Angleterre même par la renommée de Shakespeare rend assez compte de cette complète indifférence de notre pays. Comment s'étonner, en de telles conditions, que le nom du grand poète figure, sans aucun éclat, sur de vagues listes d'écrivains étrangers et que, ceci est plus caractéristique, Saint-Evremond lui-même, lequel connaît cependant assez bien les traits fondamentaux de l'un et l'autre théâtre « cite Ben Jonson, et non » Shakespeare, comme représentant du théâtre élisabéthain ² ».

Il faudra attendre la mort de Louis XIV et les informations rap-

1. F. Baldensperger. *Etudes d'histoire littéraire*. 2^{me} Série IV. Esquisse d'une histoire de Shakespeare en France. — Paris, Hachette, 1910. N. 8^o Z. 17132.

2. *Ibidem*. p. 158.

portées d'Angleterre par plusieurs de nos écrivains, pour assister à une lente exhumation de la renommée du poète. Le mouvement se dessine, au même temps, Outre-Manche, et si, bien entendu, la critique française ne s'abandonne pas, pieds et poings liés, à la fascination de Shakespeare, il n'en reste pas moins que les beautés étranges de ses drames commencent, en dépit de leur irrégularité, ou peut-être plutôt à cause de leur irrégularité, à piquer la curiosité des voyageurs français et à susciter des discussions. Le drame anglais, avec ses libertés presque sauvages, scandaleuses évidemment, mais, par instants, si puissantes, n'est pas sans provoquer, la première émotion une fois passée, des réactions sympathiques et même admiratives. C'est ainsi que, traitant du théâtre britannique, l'abbé Prévost écrit dans ses *Mémoires d'un homme de qualité* : « Pour la » beauté des sentiments, soit tendres, soit sublimes, pour cette » forme tragique qui remue le fond du cœur et qui excite infaillible- » ment les passions de l'âme la plus endormie ; pour l'énergie des » expressions et pour l'art de conduire les événements et de ménager » les situations, je n'ai rien lu, ni en grec, ni en français, qui l'em- » porte sur le théâtre d'Angleterre. Le *Hamlet* de Shakespeare... » la *Conspiration de Venise* d'Otway... etc..., sont des tragédies » excellentes où l'on trouve mille beautés réunies » ¹.

Mais l'anglomanie de l'abbé Prévost n'eut, certes, pas suffi pour faire pénétrer en France si rapidement la renommée de Shakespeare et le grand, l'incontestable introducteur du poète anglais est bien Voltaire, qui, dès 1727, avec son *Essai sur la Poésie Epique* a commencé son rôle de héraut d'armes. L'attitude de Voltaire vis-à-vis de Shakespeare a été si souvent commentée et si diversement interprétée, qu'il ne sera pas sans avantage (si nous en voulons garder une vue correcte) de souligner dès à présent que la première impression de Voltaire n'est pas l'enthousiasme frénétique des révélations — on ne s'expliquerait plus alors sa volte-face ultérieure que par des raisons assez mesquines — mais simplement l'admiration d'un homme suprêmement intelligent qui réserve, d'ailleurs, ses droits de critique. « Voltaire, dit M. Baldensperger, dans la » pénétrante analyse qu'il a réservée à ces premières réactions de » l'écrivain français, Voltaire, ayant tiré le meilleur parti possible » de son séjour un peu forcé en Angleterre et des commodités de » relations qui en rehaussent l'agrément, est admirablement disposé

1. L'Abbé Prévost. *Mémoires d'un homme de qualité*. Édition d'Amsterdam 1783. Tome II, p. 270. Cité par M. Baldensperger, *op. cit.* p. 159.

» pour Shakespeare. Ses amis et ses hôtes lui ont fait connaître une
 » partie de son œuvre, il a vu à la scène les quelques pièces qui sont
 » alors au répertoire, et il semble en garder un sentiment *mêlé* :
 » homme de théâtre, il ne peut s'empêcher d'être frappé par l'effi-
 » cacité superbe de ces moyens dramatiques ; homme de son siècle,
 » de sa culture et de sa tradition littéraire, il reste dépaycé devant
 » l'irrégularité persistante de ces pièces qui sont toujours pour lui
 » des *tragédies* et non des *dramas* et qu'il juge sous l'angle de ses
 » habitudes esthétiques ; homme supérieur enfin, il est saisi par la
 » profondeur et le pathétique de l'inspiration shakespearienne » ¹.
 C'est un ravissement donc, mais un ravissement mélangé et rempli
 d'inquiétudes secrètes. Voltaire ne s'abandonne pas. Il admire,
 mais lucidement, et s'il envisage de tirer, par la suite, quelque effet
 des procédés employés par Shakespeare, il serait vain d'affirmer
 qu'il a été entièrement conquis. Le dramaturge anglais est un génie,
 mais, ne l'oublions pas, un « barbare » de génie.

On sait quel parti Voltaire tente de tirer de « l'action » du théâtre
 anglais. Il n'a sans doute pas l'intention de faire une réforme ;
 il est trop respectueux des règles de la tragédie classique pour rien
 oser dans ce sens ; il veut seulement enrichir la scène française
 d'un sang plus vif, au rythme plus accéléré. C'est alors que s'ouvre,
 avec *Brutus* (1730), la série de pièces où Voltaire s'essaye à la trans-
 fusion. On ne peut dire que la tragédie française en ait été galva-
 nisée, aucun bouleversement profond n'y est perceptible. Mais le
 fait d'avoir attaché à l'action, au décor, un souci plus grand est
 déjà un indice sérieux de l'intensité de l'impression reçue. Succes-
 sivement *Eriphyle*, *Zaïre*, *la Mort de César*, *Mahomet*, *Sémiramis*
 viennent apporter une nouvelle preuve de l'effort d'adaptation
 tenté par le dramaturge français. Et ses ennemis ne manquent pas
 de dénoncer ce qu'ils considèrent comme une apostasie.

II

Le mouvement, cependant, est lancé, la vogue de Shakespeare
 croissante en France ², l'anglomanie envahissante. Bientôt Voltaire
 s'émeut. Il n'a pas appris, sans irritation, le succès triomphal

1. F. Baldensperger, *op. cit.* pp. 160-161.

2. Consulter sur ce point les pages extrêmement précises et documentées de
 M. Baldensperger, *op. cit.* pp. 166-170.

remporté par Garrick, à Paris, en 1751, dans des scènes de Shakespeare jouées avec cette mimique irrésistible qui est l'une des plus captivantes de ses séductions. Il n'a pas suivi, sans un dépit chaque jour plus marqué, l'engouement du public pour tout ce qui touche à l'Angleterre et l'enthousiasme, de surface sans doute mais néanmoins affligeant, pour « les Amours de Roméo »¹ et ce poète dont « le génie est le génie de toute l'île »². C'est ainsi que, graduellement, Voltaire, dépassé par l'ampleur d'une vogue dont il a été le grand initiateur, en vient à regretter d'avoir vanté les beautés de l'œuvre de Shakespeare. Et, graduellement aussi, il passe à l'attaque. Il est donc impropre de parler, à ce sujet, de « volte-face » ; une volte-face naît d'une décision brusque, voire même d'un simple réflexe immédiat. Il en fut tout autrement chez Voltaire, où il y eut évolution progressive. Rien de plus curieux, à cet égard, que cette lettre par lui adressée à un correspondant anglais et dans laquelle il écrit : « Personne n'est plus sensible que moi aux beautés » que l'on peut trouver de ci, de là, dans Shakespeare, mais je vous » dirai, avec Pope, qu'un nez et un menton ne suffisent pas à faire » un beau visage ; il faut que l'ensemble soit régulier »³.

On voit très bien, par là, comment Voltaire est sincèrement surpris de l'engouement des Français. Shakespeare a des éclairs, c'est entendu ; mais ce ne sont que des éclairs. De là à en faire le dieu du théâtre, il ne comprend plus !

Nous avons puisé dans l'ouvrage de M. Baldensperger, auquel nous avons déjà emprunté plusieurs extraits, ce passage qui projette, sur la question que nous tentons d'approfondir ici, une lumière très vive : « En réalité, l'auteur des *Lettres Anglaises* n'a guère » varié dans son estimation du poète anglais ; il a simplement » mis un accent différent sur les deux parties de sa formule : un » *barbare de génie*... et Villemain le comparait assez justement à » un noble qui, en 89, aurait demandé les États-Généraux et qui » aurait émigré deux ans plus tard, simplement parce que les événements se seraient développés en dehors de lui. Il avait jadis » appelé de ses vœux l'influence shakespearienne pour galvaniser » l'antique tragédie, pour orner d'action et de mouvement la suite

1. Il s'agit d'une adaptation sous forme de nouvelle.

2. *Le Journal Etranger*, (Juillet 1754 et décembre 1755) cité par M. Baldensperger, p. 170.

3. *Lettre à Keate*, 16 avril 1760. British Museum Add. Mss. 30991 f. 15, citée par Ballantyne. *Voltaire's visit in England*. Ln 27, 42220 p. 279.

» de conversations à quoi tendait à se réduire la forme illustrée par
 » Racine ; et voici que, la mode aidant, le navire qui portait Shakes-
 » peare et sa fortune, au lieu de débarquer un peu de sa cargaison,
 » jetait sur les quais ce qu'il avait à fond de cale ! ¹ » Et le critique
 de conclure sur cette formule d'une justesse saisissante où se trouve
 résumée toute l'évolution de l'auteur de *Zaïre* : « De corsaire,
 Voltaire se fit douanier » ¹.

S'il avait écouté les avertissements nombreux, et parfois assez
 vifs, qui lui avaient été autrefois prodigués, il n'aurait sans doute
 pas eu à changer de camp. Son admiration première pour Shakes-
 peare n'avait pas été, en effet, sans provoquer de sérieuses résis-
 tances et des critiques violentes s'étaient, de plusieurs points,
 élevées contre lui. La colère des lettrés, indignés d'entendre exalter
 le génie d'un étranger « affreusement dénué de goût » s'était expri-
 mée, notamment, par la plume de Lecoq de Villeray ². Ce dernier
 estimait qu'un pays qui possédait Jacques Grevin n'avait nul
 besoin qu'on lui vantât un poète qui trouvait dans l'époque arriérée
 où il avait vécu la seule excuse pour « toutes les sottises qu'il fai-
 sait représenter sur la scène ³ » et considérait comme une véritable
 impiété l'exaltation de ce barbare auquel il fallait laisser ses tré-
 teaux et que, pour bien marquer la responsabilité de Voltaire, il
 appelait « son Shakespeare » ⁴.

Ah ! que Voltaire n'avait-il écouté cette rumeur désapprobatrice
 qui montait vers lui, que n'avait-il laissé dans son obscurité ce
 poète irrégulier, plein de monstruosité, dont une nation fantasque
 s'engouait aujourd'hui au point de le préférer à nos grands auteurs
 tragiques ! il n'aurait pas connu les angoisses mêlées de fureur qui
 le soulevaient à présent et Palissot n'aurait pas eu à déplorer amère-
 ment plus tard l'influence néfaste de l'Angleterre sur lui ⁵. Avec
 quelle ardeur il allait maintenant réparer le mal commis involon-

1. F. Baldensperger, *op. cit.* pp. 170-171.

2. *Réponse ou critique des L. Ph. de M. de V****, par le P. P. D. P. B. (Lecoq de Villeray). Bâle (Amiens 1735).

3. Cité par Jusserand *Shakespeare en France sous l'ancien régime*. — Paris 1898, page 170.

4. Lecoq de Villeray, *op. cit.* p. 79.

5. Palissot de Montenoy. « Ne dissimulons pas que si, en lui donnant de nouvelles
 vues, son voyage d'Angleterre ne fut pas inutile à sa gloire, ce fut dans ce même
 voyage qu'il puisa quelques-uns des défauts qu'on lui a le plus souvent reprochés...
 etc... » *Le Génie de Voltaire apprécié dans tous ses ouvrages*. Paris, Patris, 1806, p. 88.

tairement et mener la lutte contre la barbarie pour le triomphe du goût et des lumières sur le sombre chaos du théâtre anglais !

III

Voltaire avait d'autant plus de raisons de se porter en avant que la lutte menaçait d'être serrée et le triomphe de Shakespeare éclatant. En 1760, le *Journal Encyclopédique* de Bouillon ne va-t-il pas jusqu'à publier un parallèle, traduit de l'anglais, entre Racine et Otway, et un autre entre Corneille et Shakespeare, où l'auteur anglais est placé à cent coudées au-dessus du tragique français¹. Il y est dit formellement que si Corneille avait été un génie, il l'aurait montré en ne se pliant pas servilement aux Règles. Cette fois, c'en est trop ! L'outrage infligé à une tradition dramatique dont Voltaire se réclame, dont il se considère comme le porte-flambeau, ne peut rester sans réponse. Et la réponse ne tarde pas. Elle est drue, nette, cinglante. Dans sa lettre à d'Argental, datée du 16 décembre 1760, Voltaire écrit : « Le zèle de la patrie m'a saisi ; j'ai été indigné » d'une brochure anglaise dans laquelle on préfère hautement » Shakespeare à Corneille !² » Et, en effet, il y a bien comme un élan de patriotisme dans la ferveur qui le porte sur le point menacé par la victorieuse offensive de l'Angleterre. Le drapeau de la tragédie classique est en danger ! Il y va de la dignité du théâtre français !

Dès lors, attaques et contre-attaques se succèdent, avec des alternatives de succès et de reculs, mais sans que jamais Voltaire abandonne son poste de général au combat. La France littéraire est divisée en deux camps. Les philosophes, dans l'ensemble, approuvent le Maître, et son *Commentaire de Corneille*, où il exalte le grand écrivain national, soulève un concert d'approbations flatteuses. Seul, Diderot, trop fièvreux et trop émotif pour ne pas être saisi pleinement par le pathétique bouleversant de Shakespeare, ne suit pas le grand homme. Reprenant l'image méprisante de Voltaire « le Saint Christophe de Notre-Dame de Paris », il en tire argument pour le confondre : « Que diriez-vous cependant, Monsieur, si vous » voyiez cet immense Christophe marcher et s'avancer dans les rues

1. Numéros du 1^{er} Novembre et du 15 octobre 1760.

2. Cité par M. Baldensperger, *op. cit.*, p. 172.

» avec ses jambes et sa stature colossale ? » ¹. Par ailleurs, on l'attaque sans ménagement. Fréron, comme l'on pense, s'en donne à cœur joie. Et S. Mercier ne cache pas son admiration totale pour le génie du dramaturge anglais. Mais c'est à l'étranger, en Angleterre surtout, que Voltaire est le plus ouvertement pris à partie. Un coup direct, auquel il se montre extrêmement sensible, lui est porté, en 1764, par Horace Walpole dans la préface de sa seconde édition du *Château d'Otrante*. Or, il se trouve que l'ouvrage est traduit en français trois ans plus tard, et la préface également, si bien que chacun peut lire, dans le pays même du poète, et, cette fois, dans sa propre langue, ces remarques désobligeantes qui le blessent au vif : « Voltaire est un homme d'esprit, mais il s'en faut beaucoup qu'il en ait autant que Shakespeare... Je suis fâché que son jugement s'affaiblisse, lorsqu'il devrait se fortifier ². » On imagine la fureur qui secoue Voltaire, et la révolte de son orgueil. On comprend qu'il s'écrie : « Le théâtre s'en va au diable... L'Antechrist est arrivé ! ».

IV

Ses malheurs, pourtant, ne faisaient que commencer. Il lui était réservé un redoublement d'indignation. Une tentative scandaleuse se préparait, en effet, une tentative dont la seule découverte le fit bondir et dont la réalisation porta, dès ses débuts, le comble à son courroux : en 1776, parurent les premiers volumes de la grande traduction des œuvres de Shakespeare, par Letourneur, Cathuelain et Fontaine-Malherbe ³.

L'œuvre, on le sait, publiée par souscription et dédiée au roi, avait rapidement recueilli des signatures aussi flatteuses que celles qui s'étaient groupées autour du *Corneille* de Voltaire et s'annonçait comme un gros succès commercial. Mais ce n'était pas là ce qui inquiétait Voltaire. Il redoutait bien davantage le succès littéraire qu'elle ne manquerait pas de connaître et l'influence profonde qu'elle risquait d'avoir en faisant apprécier plus judicieusement Shakespeare. Pour la première fois, le public français allait

1. Conversation rapportée par Métra et Hérault de Séchelles. *Voyage à Montbard*. Paris, Salvat, An IX, p. 133.

Cité par M. Baldensperger, *op. cit.* p. 174.

2. Traduction E. (idoux). Cité par M. Baldensperger, p. 174.

3. 1776-1781 en vingt volumes in-octavo.

se trouver en présence d'une traduction complète des œuvres du dramaturge anglais ; il n'avait eu en mains, jusqu'ici, que des adaptations de pièces isolées ; — *Roméo et Juliette*, nous l'avons vu ¹, avait fourni le sujet d'une nouvelle — on allait lui offrir à présent une traduction d'ensemble fort précise. Sans doute, Laplace, dans son *Théâtre Anglais* ², avait essayé, trente ans auparavant, en faisant accueil aux productions de Shakespeare, de donner au public français une vue assez large de ses drames ; mais la méthode même employée par Laplace « crayonner, par analyse, tout ce qui » ne tend pas directement à l'action et à l'intérêt de ses tragédies, » m'arrêter sur toutes les scènes et sur toutes les situations susceptibles d'une traduction tolérable, pour ceux qui ne sont pas à » portée de connaître par eux-mêmes les beautés de l'original » ³, ne pouvait que déformer le drame shakespearien, en sacrifiant ses irrégularités à la classique ordonnance. L'intrigue seule subsistait : la forme du drame anglais n'était plus reconnaissable. Ainsi s'expliquait que Ducis ait pu, d'après cette traduction, porter à la scène, en 1769, *Hamlet* et, en 1772, *Roméo*. L'adaptateur, qui ne connaissait Shakespeare que par Laplace, avait pu aisément respecter les trois unités.

Avec la traduction nouvelle, la situation était modifiée de fond en comble. L'épigraphe adoptée en tête du premier livre de Letourneur « Homo sum, humani nihil a me alienum puto » semblait annoncer que les hardiesses mêmes de Shakespeare, toutes ses « effroyables monstruosités » seraient respectées. En fait, nous savons que cette traduction était loin d'être scrupuleusement fidèle et qu'elle ne contenait rien d'« osé ». Pour l'époque, cependant, elle parut aux défenseurs de la foi classique proprement scandaleuse et Voltaire y vit l'occasion de livrer un combat désespéré.

V

Voltaire, en effet, se rendait compte que l'heure était grave. Si cette traduction réussissait, c'était l'ennemi implanté, glorifié dans la place. C'en était fait du goût. Les hérésies de l'étranger une fois traduites, une fois comprises, une fois acceptées, ne tarde-

1. Voir supra, p. 117.

2. 8 volumes 1745-49.

3. Cité par M. Baldensperger, *op. cit.* p. 166.

raient pas à être imitées ; on verrait fleurir des pseudo-tragédies où les règles, les saintes règles, seraient méprisées, bafouées, violées ! Ne savait-on donc pas ce qui s'était passé en Allemagne ? Le même Shakespeare y était venu, dix ans plus tôt, introduire ses détestables divagations. Wieland l'avait traduit, comme voulait le faire Letourneur, et sa traduction avait produit dans tout le pays un effet déplorable. N'était-ce pas à la faveur de l'émotion et du trouble causés par le succès de Wieland qu'on avait pu voir Lessing, deux ans plus tard, formulant avec décision ce que chacun ressentait confusément, faire de sa *Hamburgische Dramaturgie*¹ un véritable béliet lancé contre l'imposante forteresse classique ? Ils étaient donc aveugles, ceux qui ne voyaient pas le péril, le péril grandissant, le péril sournois que faisait courir à la scène française cette traduction abhorrée. Si on la laissait vivre, elle porterait la mort avec elle chez nous et, bientôt, dans le monde entier. Et, de fait, n'est-il pas curieux que Shakespeare ait pu gagner un pays comme la Russie sous le manteau de Letourneur ? N'est-ce pas un indice saisissant que la première version russe de Shakespeare ait été la version traduite, en 1783, à Nijni Novgorod, du « français » de Letourneur² ?

Voltaire prévoyait ces événements. Il avait la conviction qu'allait se livrer la dernière bataille d'où sortirait la défaite ou le triomphe. Et c'est, mû beaucoup moins, comme certains l'ont prétendu, par la peur mesquine de paraître avoir plagié Shakespeare, que par le sentiment qu'il y allait de l'honneur, de la clarté et du goût des lettres nationales, qu'il se jeta de nouveau dans la mêlée « en » brave général, nous dit La Harpe, pour la gloire du théâtre français contre celui de Londres et contre les sots enthousiastes qui « ont voulu renverser notre scène pour y substituer les tréteaux » de la barbarie³ ».

1. Parue de 1762 à 1766.

2. « Si, en 1783, est élaborée à Nijni Novgorod la première version russe de *Richard III* (parue en 1787 à Saint-Petersbourg), c'est à Le Tourneur qu'elle le doit » A. Lirondelle. *Shakespeare en Russie*. Paris, 1912, p. 33.

Il est amusant, d'autre part, de constater que le traducteur anonyme a pris pour préface un passage de Voltaire.

3. La Harpe. *Correspondance Littéraire*. Voir aussi pour ce caractère national de la lutte, le commentaire par La Harpe de la traduction de Letourneur :

« On propose pour modèle de l'art dramatique à une nation qui a Corneille, Racine et Voltaire, un auteur barbare, d'un siècle barbare... Il serait à souhaiter seulement que cette traduction n'eût pas été faite dans l'intention de rabaisser les plus grands dramatiques français. » C. L. Tome I., p. 295.

Ainsi s'explique la violence de la lettre célèbre adressée par Voltaire à d'Argental, le 19 juillet 1776, et qui marque, après une trêve où les passions ont couvé sous la cendre, la reprise fulminante des hostilités : « Auriez-vous lu, s'écrie l'auteur de *Zaïre*, les deux » volumes de ce misérable, dans lesquels il veut nous faire regarder » Shakespeare comme le seul modèle de la véritable tragédie ? » Il l'appelle le Dieu du théâtre. Il sacrifie tous les Français, sans » exception, à son idole, comme on sacrifiait autrefois des cochons » à Cérès. Il ne daigne pas même nommer Corneille et Racine ; » ces deux grands hommes sont seulement enveloppés dans la pros- » cription générale sans que leurs noms soient prononcés !... Avez- » vous une haine assez vigoureuse contre cet impudent imbécile ? » Souffrirez-vous l'affront qu'il fait à la France ? Vous et M. de » Thibouville, vous êtes trop doux ; il n'y a point en France assez » de camouflets, assez de bonnets d'âne, assez de piloris pour un » pareil faquin. Le sang pétille dans mes vieilles veines en vous » parlant de lui... Ce qu'il y a d'affreux, c'est que le monstre a un » parti en France, et, pour comble de calamité et d'horreur, c'est » moi qui autrefois parlai le premier de ce Shakespeare, c'est moi » qui, le premier, montrai aux Français les quelques perles que » j'avais trouvées dans son énorme fumier ; je ne m'attendais pas » que je servirais un jour à fouler aux pieds les couronnes » de Racine et de Corneille pour en orner le front d'un histrion » barbare !! » ¹

Mais ces imprécations ne suffisaient point pour apaiser la colère et les inquiétudes de Voltaire. De Ferney, cette lettre une fois partie, le vieux lutteur se désolait toujours. Il voulait frapper un grand coup, il voulait ridiculiser à tout jamais Shakespeare, et, pour cela, une correspondance privée était inopérante. « Avant de mourir » il lui fallait « venger les Français ² » et les venger publiquement. Germa alors dans son esprit l'idée d'écrire une lettre qui serait lue en séance solennelle à l'Académie Française et dont le retentissement serait digne de la gravité de la lutte. Ainsi s'amorcèrent les négociations entre d'Alembert et lui, négociations qui devaient se terminer par la lecture publique du 25 août 1776 et mettre le feu aux poudres.

1. Voltaire. *Œuvres complètes*. (Édition Beuchot). Tome LXX, pp. 90-91. Rappelons que cette lettre est citée par Rutledge dans la seconde édition du *Bureau d'Esprit*. Voir supra, p. 88.

2. Cité par M. Baldensperger, p. 175.

VI

La Harpe, qui suit avec intérêt toutes les questions littéraires et dont la *Correspondance* nous est une précieuse source de témoignages, pressentait cette nouvelle offensive, lorsque, commentant la lettre à d'Argental, il écrivait : « C'est la colère du génie ; jamais » l'indignation poétique ne fut à la fois ni plus plaisante, ni plus » véhémence... Cette lettre me fait croire qu'il ne s'en tiendra pas » là et qu'il écrira quelque chose sur un sujet dont il est si plein ¹ ! »

Dès le début du mois d'août, en effet, Voltaire commence à négocier avec d'Alembert au sujet des modifications de détail à apporter dans le texte de la *Lettre à l'Académie*, dont vient d'être donnée une lecture privée et sur laquelle compte Voltaire pour terrasser le barbare. D'Alembert, tout en assurant son correspondant du succès remporté par sa lettre auprès de l'aréopage du Louvre et du triomphe qu'elle serait assurée d'obtenir, si on la lisait publiquement dans la séance du 25 août, suggère qu'il serait, à cet effet, souhaitable d'émousser certains traits de satire et, surtout, de supprimer certains exemples trop crus de monstruosité shakespeariennes. « Vous pourriez, dit-il, au lieu de grossièretés (illisibles » publiquement) que vous citez de Shakespeare, y substituer quelques autres passages ridicules et lisibles... ² ». Voltaire y consent non sans difficultés. Il lui déplaît de ne pas montrer ce « divin » Shakespeare dans « toute son horreur et son incroyable bassesse ³ ». Ne pourrait-on pas suggérer — ne pas lire, sans doute, puisque la « canaille » anglaise est trop violente — mais faire désirer qu'on lût ? « M. d'Alembert, écrit-il, le 15 août, à La Harpe, peut, en » supprimant le mot propre, avertir le public qu'il n'ose pas tra- » duire ce décent Shakespeare dans toute son énergie. Je pense que » cette réticence et cette modestie plairont à l'Assemblée qui entendra beaucoup plus de malice qu'on ne lui en dira ». Le temps lui tarde cependant ; il est tout vibrant, tout frémissant d'impatience. Cette lecture, par son caractère public, lui apparaît comme un règlement, à la face du monde entier, de sa querelle avec cet impudent

1. La Harpe. *Correspondance littéraire adressée à son A. I. Mgr le Grand Duc, aujourd'hui Empereur de Russie*. Lettre I.

Œuvres de La Harpe, à Paris chez Verdière. Tome X, pp. 343-4. 1820. Z. 20414.

2. Lettre du 4 août 1776. Voltaire (Beuchot). Tome LXX, p. 97.

3. Lettre du 10 août 1776. *ibidem*, p. 101.

Gilles, cet acteur de foire, qui semble surgi du brumeux passé pour le défier, pour outrager en sa personne le génie séculaire de la France ! Ah, quand, dans ses élans de fureur, il s'emporte et invective, Shakespeare est pour lui aussi vivant, aussi présent, aussi actuellement odieux que Fréron ou Le Franc de Pompignan ! Et c'est à un véritable jugement qu'il estime convoquer l'univers quand il écrit, le 14 août, à De Vaines, ces lignes qui sonnent comme l'appel strident des buccines : « Le 25 du mois, Monsieur, je combats, en » champs clos, sous les étendards de M. d'Alembert, contre Gilles » Le Tourneur, écuyer de Gilles Shakespeare ; je vous réitère ma » prière d'assister à ce beau fait d'armes, et je vous prends pour » juge du camp ! »

VII

Le 25 août arriva enfin. Cinq jours auparavant, d'Alembert, dans toute la fièvre des veillées d'armes, avait mandé à Voltaire, qu'il savait être encore plus inquiet que lui : « Il faut que Shakes- » peare ou Racine demeure sur la place¹ ». Une journée décisive allait s'ouvrir, une de ces journées qui font époque dans l'histoire des idées, un véritable Actium des lettres françaises.

La séance en elle-même se passa fort bien et la lettre de Voltaire obtint un franc succès. On rit beaucoup et on applaudit ferme.

« Votre succès, lui écrivait d'Alembert, le surlendemain de la » bataille, a été tel que vous pouviez le désirer. Vos réflexions ont » fait très grand plaisir et ont été fort applaudies... Je vous ai lu » avec tout l'intérêt et tout le zèle que donne la bonne cause, j'a- » joute même avec tout l'intérêt de ma vanité, car j'avais fort à » cœur de ne pas voir rater ce canon, lorsque je m'étais chargé d'y » mettre le feu. J'ai eu bien regret aux petits retranchements qu'il » a fallu faire pour ne pas trop scandaliser les dévots et les dames ; » mais ce que j'avais pu conserver a beaucoup fait rire, et a fort » contribué, comme je l'espérais, au gain de la bataille² ».

Voltaire, qui attendait avec l'impatience nerveuse que l'on suppose, des nouvelles du tournoi, en dut être ravi : le public français avait goûté ses réflexions, avait ri de Shakespeare et chacun sait qu'en France le ridicule tue. Il pouvait déposer les armes : la bête était morte.

1. Lettre du 20 août 1776. Voltaire (Beuchot). Tome LXX, p. 112.

2. Lettre du 27 août 1776. *ibidem*, p. 113.

Il s'était cependant produit, à la séance de la Saint Louis, un incident sur lequel d'Alembert se montre assez chiche de détails, (il écrit simplement : « Je n'ai pas besoin de vous dire que les Anglais qui étaient là sont sortis mécontents ¹ ») mais qui trouve en La Harpe un commentateur moins parcimonieux, et qui nous apparaît étrangement significatif : « Il y avait dans l'Assemblée, écrit » La Harpe, un jeune Anglais de dix à douze ans, élevé dans la » religion de Shakespeare, comme tout bon Anglais. Il pétillait de » colère à tous les sarcasmes de M. de Voltaire et aux ris de l'Assemblée : je veux siffler Voltaire, disait-il — On lui répondit qu'on » ne sifflait pas dans le lieu où il était — Et pourquoi, dit-il, on y » applaudit bien ² ! ». Cet incident ne fut pas jugé d'importance ; on en rit, comme de tout le reste. Voltaire, en admettant qu'il lui eût été relaté par le marquis de Villevielle ³, n'y dut point voir de fâcheux présage ; une gaminerie tout simplement. Et qui n'aurait pas de lendemain. Bref, chacun, dans le camp du Maître, à commencer par Voltaire lui-même, se déclara enchanté. La victoire avait été décisive, et, comme l'écrivait Grimm, il était, désormais, « décidé, » à Paris, que le poète qui, depuis deux cents ans, faisait les délices » de l'Angleterre n'était qu'un histrion barbare, et que ses traducteurs méritaient les petites-maisons ⁴ ! ».

VIII

Mais analysons la lettre de Voltaire ⁵ et demandons-nous par quels arguments le solitaire de Ferney avait réussi à convaincre la grande majorité de ses compatriotes. Cette lettre débute sur le mode plaisant, qui sera celui de l'ensemble, sauf lorsque l'indignation se fera jour sous le sarcasme. Voltaire rappelle que la mode est à l'anglomanie et compare l'engouement de certains Français pour Shakespeare à la pose stupide qui remplace l'honnête « aloy-

1. Mrs. Montagu, de passage à Paris, assistait à la séance.

2. La Harpe. *Correspondance Littéraire.*, lettre LIII, p. 353.

3. M. de Villevielle s'était chargé d'apporter à Voltaire le récit de la grande journée. Cf. la lettre de d'Alembert (du 27 août) qui écrit : « M. le Marquis se proposait de » crever quelques chevaux de poste pour avoir le plaisir de vous rendre compte, » le premier, de votre succès. » — *Œuvres*. Tome 70, p. 112.

4. *Correspondance de Grimm*. Tome XI. p. 379.

5. *Lettre de M. de Voltaire à l'Académie Française* lue dans cette Académie par M. d'Alembert à la Solennité de la Saint-Louis, le 25 Auguste 1776.

au » par l'élégant « roast-beef », fût-il de mouton. Pour établir son impartialité en cette querelle, l'auteur déclare alors qu'on ne saurait l'accuser de parti pris puisqu'il fut le premier à glorifier les œuvres anglaises et à les faire connaître en France, ayant même été jusqu'à donner une traduction méthodique de *Jules César* ! Et le voici (le reproche est plaisant) qui accuse Letourneur de n'avoir pas traduit fidèlement son modèle, puisqu'il a laissé de côté toutes les obscénités, dont lui, Voltaire, s'empresse de donner avec abondance une série d'exemples. Suit le reproche, formulé contre Shakespeare avec une conviction plus grave, d'ignorer tout de l'art du théâtre en ignorant les rigueurs précises des règles. Quant à avoir inventé cet art en Angleterre, cela est faux. Tout au plus l'a-t-il cultivé avec habileté.

L'argument patriotique qui sert de tremplin à la discussion se détend alors : « Le traducteur s'efforce d'immoler la France à l'Angleterre dans un ouvrage qu'il dédie au roi de France et pour lequel il a obtenu des souscriptions de notre reine et de nos princes. Aucun de nos compatriotes... n'est cité dans la préface... » Le nom du grand Corneille ne s'y trouve pas une seule fois !... » Si le traducteur est secrétaire de la librairie de France, pourquoi n'écrit-il que pour une librairie étrangère ? Pourquoi veut-il humilier sa patrie ?...¹ »

Et Voltaire de démontrer l'humiliation projetée en développant parallèlement des scènes choisies de *Bajazet* et *Roméo* d'une part, de *Pompée* et *Le Roi Lear* de l'autre. Il est superflu d'ajouter que l'habile joueur extrait de Shakespeare uniquement ce qui est osé, voire ordurier. Le contraste est saisissant. C'est là œuvre de rhéteur qui sait les ressources de son artifice. La critique, d'ailleurs, prend fin sur un mot d'esprit. S'autorisant d'une citation de Rimer qui, en 1593, avait écrit : « Il n'y a point de singe en Afrique, point de babouin qui n'ait plus de goût que Shakespeare² », Voltaire conclut, avec la feinte bonhomie d'un adversaire qui se sent si fort qu'il peut se risquer à l'indulgence : « Permettez-moi, Messieurs, de prendre un milieu entre Rimer et le traducteur de Shakespeare, et de ne regarder Shakespeare ni comme un dieu, ni comme un singe ! »³

1. *Lettre à MM. de l'Académie Française*, citée par Rutledge. *Œuvres diverses*. Tome second, pp. 21-22. A Yverdon, 1777. Z. 20 300.

2. *Excellence et corruption de la Tragédie*, dédiée au comte de Dorset.

3. *Lettre à MM. de l'Académie Française*, p. 29.

La seconde partie de la lettre débute par un éloge assez inattendu des qualités de Shakespeare. C'est le passage le plus juste de toute la diatribe. Voltaire, reprenant sa formule, après avoir décrit le « barbare », semble prendre à tâche d'exalter le « génie ». Sans doute ne faut-il voir là qu'une justification des *Lettres philosophiques* qu'il traîne après soi un peu comme un boulet de jeunesse. Il place alors une comparaison avec les dramaturges espagnols d'où il conclut que la renommée d'un Lope de Vega ou d'un Shakespeare dans leur propre pays est surtout due à leur isolement dans des siècles de ténèbres. Mais la France n'a pas besoin qu'on les lui propose pour modèles. Ce serait plutôt à elle de régenter le goût de l'étranger : « l'*Andromaque* et la *Phèdre* de Racine, heureusement traduites » en anglais par de bons auteurs, réussissent beaucoup à Londres. » Je les ai vu jouer autrefois. On applaudissait comme à Paris. Nous » avons encore quelques-unes de nos tragédies modernes très bien » accueillies chez cette nation judicieuse et éclairée : il n'est donc pas » vrai que Shakespeare ait fait exclure tout autre goût que le sien, et » qu'il soit un dieu aussi jaloux que le prétend son pontife qui veut » nous le faire adorer¹ ». La lettre se termine sur un appel fervent à l'intervention de l'Académie en faveur de nos grands dramaturges et de la clarté intellectuelle, de la mesure et du goût qu'ils représentent.

Que l'on juge, conclut Voltaire, si la nation française a le droit d'abandonner ceux qui lui ont donné *Iphigénie* et *Athalie*, pour adopter sur son théâtre des bouffons et des crocheteurs. La cour doit-elle se changer en cabaret et le palais d'une souveraine en un lieu de prostitution ? « Figurez-vous, Messieurs, s'écrie-t-il dans » une péroraison chaleureuse, figurez-vous Louis XIV dans sa galerie de Versailles, entouré de sa cour brillante ; un gille, ivre, couvert de lambeaux, perce la foule des héros, des grands hommes » et des beautés qui composent cette cour : il leur propose de quitter Corneille, Racine et Molière pour un gille de village ; comment croyez-vous que cette offre sera reçue ?... »²

Cette offre, imaginée en un symbole assez mélodramatique, il est clair qu'elle ne pouvait pas être reçue avec faveur par les amis de Voltaire et par tous ceux, indifférents jusque-là, que sa lettre avait réussi à convaincre de la supériorité des ouvrages fran-

1. *Lettre à MM. de l'Académie Française*, p. 35.

2. *Ibid.*, p. 39.

çais sur les productions de l'Angleterre. Rien d'étonnant, donc, à ce que la plupart des critiques aient parlé élogieusement de la *Lettre à Messieurs de l'Académie Française*. Grimm y consacre un long article ¹, où il déclare que le plaisant du ton a eu raison des derniers adversaires, et La Harpe, dans son journal, rend hommage au patriotisme éclairé de Voltaire et au triomphe qu'a remporté, grâce à lui, la bonne cause ².

IX

Le chœur n'allait point, toutefois, sans voix discordantes. Les ténors de l'opposition commençaient à jouer leur rôle et, au premier rang d'entre eux, bien entendu, le journal de Fréron ³. Ainsi trouve-t-on dans *L'Année littéraire* un article qui est un réquisitoire contre la lettre de Voltaire. L'auteur n'y manquait pas de découvrir à l'attitude du patriarche français des raisons moins nobles que la défense de notre patrimoine littéraire et suggérait sans ménagements que la crainte de se voir accusé de plagiat n'avait pas dû entrer pour peu dans cette attaque injurieuse contre le grand Shakespeare ⁴. Il dénonçait également le fiel, l'indécence et la « scurrilité » de cette diatribe, et après s'être demandé, avec malignité, si Socrate, autrefois, eût, sous couvert de philosophie, voulu se faire le colporteur des lettres de Diogène, il concluait qu'une pareille satire ne pouvait, par son injustice et sa fausseté, que couvrir de ridicule le solitaire de Ferney et « le faire siffler dans ses vieux jours ».

La critique est, ici, méchante. On y sent la joie de blesser à vif un ennemi et, à ce titre, nous ne voudrions point en tirer de conséquences hâtives. Par contre, un témoignage précieux du malaise causé dans les esprits par l'injustice de Voltaire et de la résistance de certains à se plier à ses vues, nous est fourni par la lettre qu'adressa, peu après, à David Garrick M^{me} Necker, correspondante, pourtant, et amie du poète.

1. Juillet 1776.

2. *Journal de Politique et de littérature*. n° 25, 5 sept. 1776.

« Cette apologie de la France et du bon goût, contre les détracteurs de l'un et de l'autre, a été fort applaudie. »

3. Fréron était mort en mars, mais son inspiration demeurait.

4. « Il est assez naturel à un débiteur de ne pas aimer à voir produire au grand jour les livres de compte de son créancier. ». *L'Année littéraire*. Année 1776. Lettre VII, p. 161.

Cette lettre est datée du 5 octobre 1776. « Savez-vous, Monsieur, » écrit M^{me} Necker, que Voltaire et beaucoup d'autres beaux » esprits français ont profité de l'instant où vous avez quitté le » théâtre pour chercher à détrôner Shakespeare. Quant à moi, c'est » en vain qu'on veut me montrer dans cet auteur quelques fautes » de goût, et même de jugement ; je réponds toujours : vous n'avez » aperçu que son cadavre. Mais je l'ai vu, moi, quand son âme ani- » mait son corps. Ils répliquent : Vous vous trompez, ce n'était » qu'un majestueux fantôme que M. Garrick, ce puissant enchanteur, » avait évoqué du sein des tombeaux ; le charme cesse, il faut que Shakespeare rentre dans la nuit » ¹.

Il se trouvait, on le voit, en France, en dépit des préjugés et de la routine, en dépit de l'amour-propre et du chauvinisme surexcité par les appels de Voltaire au sentiment patriotique, des gens qui ne se résignaient pas à voir condamner sans appel la grandeur, le sublime, la profondeur humaine de Shakespeare. Des Français de qualité, comme Sedaine, comme Diderot, n'abandonnaient point celui dont le pathétique ou le gigantesque les avait subjugués d'admiration et se sentaient au fond d'eux-mêmes révoltés, ainsi que M^{me} Necker, par l'arbitraire du jugement de Voltaire. Le terrain était donc, malgré l'applaudissement général de surface, en quelque sorte préparé pour une résistance plus durable. L'auteur de *Zaïre* qui croyait avoir définitivement triomphé, n'avait, en réalité, remporté qu'une victoire à la Pyrrhus. Il ne manquait qu'un champion pour que le tournoi prît une toute autre allure. Ce fut l'honneur de Rutlidge d'entrer à ce moment dans la lice et de relever le gant.

X

Depuis longtemps déjà, le chevalier suivait avec attention les manifestations, outrageantes pour le dramaturge anglais, qui devenaient la marque de jour en jour plus accusée de l'activité littéraire de Voltaire. Il en souffrait d'autant plus qu'il avait d'abord salué en ce dernier un ami de l'Angleterre, celui qui avait révélé à la France les beautés de la littérature d'Outre-Manche et, comme tel, bien mérité, à ses yeux, de l'entente franco-anglaise qu'il ne cessait de préconiser. Ainsi s'explique l'article si élogieux que, nous l'avons vu ²,

1. *The private correspondence of David Garrick*. London. 1832. Tome 2, p. 624. Cité par Desnoireterres, p. 126.

2. Voir *supra*, p. 35.

il lui avait consacré dans son juvénile *Essay* de 1770. Les temps avaient changé. L'ami, l'allié s'était mué en adversaire acharné. Rutledge considérait ce revirement d'attitude comme une trahison à sa cause favorite : celle de l'entente large et compréhensive. Cette excitation du chauvinisme, du patriotisme, surtout en matière de goût, lui paraissait le signe d'un esprit amoindri par le parti pris. Dans ses œuvres de l'année 1776¹ il avait, à maintes reprises, dénoncé le danger des insinuations de Voltaire. Mais, après la *Lettre à MM. de l'Académie Française*, il lui apparut qu'il fallait répondre à l'attaque massive par une contre-attaque d'aussi grande envergure. Il se décida donc à publier peu après (en octobre vraisemblablement)² ses fameuses *Observations*.

Ce qui frappe, dès que l'on ouvre cette brochure, c'est la modération du ton. Nous sommes loin des sarcasmes du *Bureau d'Esprit*, plus loin encore des quolibets de Voltaire. On dirait que Rutledge a pris à cœur de donner en même temps une leçon de courtoisie à son adversaire et plus de retentissement à son apologie par la fermeté polie, la gravité sérieuse de la discussion. Il n'y fait point de polémique hargneuse, à courte vue ; il y pèse honnêtement des arguments, il en fait une critique impartiale, sans esprit de vaine querelle, en artiste qui cherche le vrai et sait, de propos délibéré, écarter le spécieux, démasquer l'insincère. Cette atmosphère de lucidité probe, dans laquelle s'enchaînent les idées, baigne tout l'ouvrage d'une franche et claire lumière.

XI

Le plan adopté par Rutledge est simple : pour mieux réfuter son adversaire, il le suit pas à pas dans son argumentation, examinant chaque raison invoquée et la détruisant avec une netteté précise. Le chevalier n'oublie point qu'il s'adresse à un homme illustre, à un homme « véritablement supérieur », à un vieillard surtout. Il est résolu à écarter de son ouvrage tout esprit de passion, à combattre uniquement une idée fausse adoptée dans un âge avancé et soutenue « avec tous les caractères de cet âge pour qui il faut bien avoir des égards³ ». Cette déclaration de principe posée, Rutledge semble se mettre à

1. Voir supra, pp. 80-81, et 96-97.

2. Le compte-rendu qu'en fait Grimm est de novembre 1776.

3. *Œuvres diverses*. Tome 2, p. 41.

jouer avec les arguments de Voltaire ; il en montre la vanité avec beaucoup d'aisance dans la dialectique. La solidité du trait s'accompagne d'une ironie très fine, toute en nuances. Le développement contient presque toujours une pointe en réserve qui égratigne avec légèreté, sans jamais blesser vraiment ¹. On arrive ainsi à l'un des points essentiels de l'ouvrage, qui est la critique de la traduction par Voltaire du *Jules César* de Shakespeare. Rutlidge regrette que le poète français ait donné, ce faisant, une preuve de sa méconnaissance de la langue anglaise. L'argumentation est curieuse et prouve, tout au moins, chez le chevalier un sens très sûr des vertus spécifiques de chaque langue. Il y déclare que le seul fait d'avoir rendu prose par prose, vers blancs par vers blancs et vers rimés par vers rimés, dénote chez le traducteur une erreur de jugement. Aveuglé par une fidélité mécanique au texte anglais, Voltaire ne s'est pas rendu compte que la langue française n'admettait point, par sa nature musicale de vers blancs et que, pour avoir pris un vase de forme identique, il avait perdu toute la saveur de l'original ! « Il » n'y eut jamais de vers blancs dans notre langue, écrit Rutlidge ; sa » marche et son génie n'en comportent point ; ôtez la rime et l'effet » de la versification s'anéantit ; on n'a jamais fait d'essai en ce » genre qui ait approché d'une prose forte et bien cadencée. Il n'en » est pas de même de la langue anglaise ; par suite de son abondance » et de son énergie, et encore plus de l'appuyé de toute ses terminai- » sons on y fait des vers sans rimes aussi harmonieux que ceux qui » sont rimés.... M. de Voltaire ne l'a point senti » ². Cette discussion, des plus intéressantes, est suivie de pages brillantes où le chevalier, tout en adjurant les membres de l'Académie de ne pas juger Shakespeare sur des « lambeaux » arrachés à son œuvre, déclare que le théâtre étant une imitation de la vie, il est normal de voir sur la scène shakespeareienne un savetier se comporter en savetier. C'est tout le problème du « naturel » au théâtre que pose là Rutlidge et qu'il résout dans le sens de la sincérité au mépris des conventions et des règles. « Français, écrit-il, laissez là vos tragédies, elles sont » froides et languissantes... venez au théâtre de Londres, vous con- » naîtrez bientôt... que la force de la nature existe dans Shakespeare,

1. *Œuvres diverses*, II. (Voir en particulier pp. 42 et 43).

2. *Ibid.* pp. 51-52. On sait qu'aujourd'hui les traducteurs les plus éminents de Shakespeare emploient le vers blanc. En dépit de ces tours de force exceptionnels, l'argumentation de Rutlidge perd-elle toute sa valeur ? On nous permettra d'en douter.

» et dans Shakespeare seul ¹ ». Et pour étayer son raisonnement, il s'appuie sur une comparaison d'une justesse évidente entre la vérité humaine du portier de Macbeth et le conventionnel invraisemblable du Péruvien Zamore dans *Alzire*.

Sans s'attarder aux contresens commis par Voltaire dans son interprétation de certains mots anglais ², Rutlidge rappelle, très directement d'ailleurs, les emprunts faits aux pièces de Shakespeare par le dramaturge français. Puis il montre, à l'aide d'exemples bien choisis, que Voltaire est resté insensible aux beautés de scènes sublimes qu'il dénature par désir de dénigrement ou étroitesse d'esprit. Le commentaire que donne le chevalier des passages d'Hamlet ainsi méconnus est d'une extrême chaleur et d'une grande justesse. On y sent cet amour du grandiose que n'a pas étouffé l'habitude de règles paralysantes. Les reproches mesquins formulés par Voltaire (tels que les inexactitudes des détails ou les erreurs de chronologie) l'irritent, lui semblent petits, indignes d'un esprit éclairé. « Le poète » anglais, dit-il dans un passage qui est au nombre des plus saisis- » sants, ne fut jamais plus pathétique : c'est au lecteur, c'est au » spectateur qu'il entraîne, à décider si le prestige de la pitié et de la » terreur, qui y est atteint au souverain degré, ne doit pas faire » excuser des méprises de chronologie dans un ouvrage de poésie et » de sentiment... Quand le spectre paraît dans la tragédie anglaise, » il glace d'effroi. Pourquoi l'ombre de Ninus ³, qui ne s'expose pour- » tant pas comme l'autre à un long tête à tête avec son fils, ne pro- » duit-elle qu'un effet plus faible ? Shakespeare avait donc un art » qui n'était pas celui dont M. de Voltaire rappelle les règles, mais » qui valait mieux ⁴ ? » La remarque est fine. Elle est salutaire, aussi. On dirait que sur ces querelles de chapelles vient de passer le grand vent du large !

Rutlidge, cependant, avant d'en finir, veut attaquer le dernier carré de la résistance classique. Franchement, audacieusement il pose la question capitale : Shakespeare a violé les règles, or son théâtre est grand. Qui donc a raison : les règles ou Shakespeare ? Sa conclusion est nette : puisque la violation des trois unités dont

1. *Œuvres diverses*, p. 62, (à noter l'admiration qu'il conserve pour les comédies de Molière, cf. p. 63.) Voir aussi notre chapitre VIII.

2. Ainsi « my Ketty » traduit par « ma catau », p. 69, voir aussi le double sens de « rat ». p. 74.

3. Voir supra, p. 81.

4. *Œuvres diverses* pp. 73-74.

Shakespeare s'est rendu coupable n'a pas détruit l'illusion de la vérité, c'est une preuve que les lois tracées par Aristote ne sont ni « grandes », ni « indispensables ». La question, dès lors, ne se pose plus pour lui.

Le pamphlet de Rutlidge touche à sa fin, mais avant de poser la plume, l'auteur ramasse son argumentation pour conclure sur deux points essentiels : se prononçant d'abord sur l'accusation de lèse-patriotisme portée par Voltaire contre Letourneur, il écrit ces lignes typiques de sa largeur de vues : « Les muses sont sœurs ! il » n'est point de nation pour elles, il est absurde de dire qu'on humilie » sa patrie en l'enrichissant des chefs-d'œuvre dramatiques de ses » voisins »¹ ; puis, dénonçant la tyrannie que fait subir au grand public la secte philosophique et le caractère avant tout égoïste de la *Lettre à MM. de l'Académie*, il conclut par ces mots prophétiques : « J'ai apporté à écrire cette lettre d'autant plus de plaisir et de » courage que j'ai cru m'apercevoir que les esprits y étaient préparés. » Le public, aussi bien que les gens de lettres, commence à détester » les tons de régent de quelques maîtres d'écoles modernes qui, dès » l'instant où ils peuvent se réfugier sous un coin du manteau philo- » sophique de M. de Voltaire, lâchent impunément des sottises » exclusives qu'ensuite ils soutiennent par des injures² » !

Nous avons pu noter, au cours de cette analyse, la justesse des vues de Rutlidge. La préface de la *Quinzaine Angloise*, parue vers le même temps³, précise ses intentions et les éclaire d'un jour définitif. On y voit que le chevalier n'est pas entré dans la lutte par désir de parade ou d'ostentation, ni par agitation brouillonne de polémiste incorrigible. S'il est intervenu, c'est qu'il s'est senti sincèrement irrité par l'injustice de la *Lettre à l'Académie*, fâché des erreurs qu'elle contenait et alarmé des conséquences qu'elle risquait, non combattue, d'avoir sur les esprits. Ce dernier point est mis en évidence dans sa préface : « Si c'était, dit-il, un avorton qui avait écrit » contre Shakespeare, nous n'aurions par relevé le défi, mais *un hom-* » *me comme M. de Voltaire ne se trompe jamais sans danger pour les* » *autres !* »⁴ C'est là une de ces formules-clefs qui ouvrent les secrets d'une âme ou d'une activité. Rutlidge n'a été ému à ce point que

1. *Œuvres diverses*, p. 80.

2. *Ibidem.* p. 85.

3. Voir *supra*, pp. 96-97.

4. Préface de la *Quinzaine Angloise*. (Réimpression), p. XX. Y² 60361.

par la redoutable valeur de l'attaquant. Loin de lui la pensée de le rabaisser. On n'amoindrit pas des hommes comme Voltaire en essayant de les grignoter. Dans ses *Observations*, il se garde de l'accuser de méconnaître sa dette envers Shakespeare ; le procédé eût été indigne et de Voltaire et de lui. Ici, il est encore plus catégorique ¹. Il rend au dramaturge français un éloge qui, venant d'un adversaire, est une preuve de sa loyauté. Mais c'est, en même temps, pour lui l'occasion de formuler l'essentiel de ses revendications : « M. de » Voltaire, écrit-il, n'a pas plagié. Des plumes comme la sienne imitent et embellissent. Mais nous demandons la permission d'admirer » *Othello* et *César*, parce que ces pièces peignent des hommes et nous » affectent... Que le siècle rende justice à M. de Voltaire en le mettant » tant à côté et même au-dessus des plus beaux esprits connus, nous » ne nous y opposons pas, c'est un hommage qui lui est dû... Mais » nous voulons convaincre le public de la nécessité de juger par soi-même des ouvrages... et de s'indigner contre l'inquisition en littérature.... Nous réclamons la liberté de penser ² ».

On ne saurait être plus courtois, plus ferme, plus loyal et plus judicieux. Il y a dans tout ceci une modération, une clarté et une vérité qui font de la préface de la *Quinzaine Angloise* une véritable mise au point de la controverse Voltaire-Rutledge.

Et, de fait, la critique contemporaine rendit hommage au chevalier. L'*Année Littéraire* consacra à l'intervention du polémiste un long article dont la conclusion lui était extrêmement favorable : « Les *Observations* de M. le chevalier Rutledge, y pouvait-on lire, » forment une excellente réfutation de la *Lettre à l'Académie* ; elles » sont pleines de raison, de justesse et de solidité ³ ». Encore pourrait-on objecter que le journal de Fréron n'est pas, quand il s'agit de Voltaire, une référence. Mais de tels échos ne sont pas isolés. On trouve, dans *Le Mercure de France*, un compte-rendu, où sont également vantées les qualités de Rutledge ⁴. Enfin, parmi tant d'autres témoignages ⁵, il n'est peut-être pas sans intérêt de relever l'appréciation de Grimm qui, tout en combattant les idées défendues par le

1. La supériorité des *Observations* sur *Le Bureau d'Esprit* est, à ce point de vue, manifeste.

2. Préface de la *Quinzaine Angloise*. Passim, pp. XIX, XX, XXII, XXIII.

3. L'*Année Littéraire*, 1776. Tome 6. Lettre VII.

4. *Le Mercure de France*. Mars 1777, p. 85. 8^o Lc² 39.

5. Citons encore Bachaumont : « L'auteur a souvent raison ». *Mémoires Secrets*, 1^{er} janvier 1777.

chevalier et en rendant hommage au « patriotisme » de Voltaire, ne peut s'empêcher de reconnaître, avec humour d'ailleurs, les mérites de l'ouvrage : « Bien qu'il se soit fait une loi, dit-il, de révéler les » erreurs et même la mauvaise foi de M. de Voltaire, il le fait avec » tant de décence, avec tant de respect pour la vieillesse et pour » une célébrité si justement acquise qu'on le soupçonnerait presque » d'avoir ambitionné le double avantage de déplaire en même temps » aux ennemis de ce grand homme et à ses enthousiastes » ¹.

Il y eut donc, à la suite des *Observations*, sinon un revirement dans l'opinion, du moins une surprise sympathique qui suscita des réflexions utiles. Elles agirent un peu à la manière d'un coup de frein donné fort à propos sur une pente dangereuse.

XII

L'affaire allait, d'ailleurs, rebondir et s'engager dans une voie plus caillouteuse. L'année suivante, en effet, paraissait, à Londres et à Paris, le *Discours sur Shakespeare et sur Monsieur de Voltaire* ² de Baretti, qui allait donner une impulsion nouvelle à la controverse.

Né à Turin, en 1716, destiné au barreau par son père, mais attiré de bonne heure vers les lettres, Joseph Baretti, successivement professeur en Italie, puis en Angleterre, avait été nommé, en 1772, « secrétaire pour la correspondance étrangère de l'Académie Royale Britannique ». Il avait suivi avec irritation les attaques de Voltaire contre le dramaturge anglais, et prenait, à son tour, les armes. A l'encontre de Rutledge, malheureusement, il apportait dans la discussion une présomption et une outrecuidance ³ qui ne pouvaient que compromettre la cause qu'il voulait défendre.

Son ouvrage débute par une satire virulente, mais peu probante, contre Voltaire traducteur. Se basant sur les erreurs de détail qu'a pu commettre le poète français, Baretti le traite d'ignorant et compare sa connaissance de l'anglais à celle d'une « demoiselle de dix

1. *Correspondance* de Grimm. Tome XI, p. 379. (novembre 1776).

2. A Londres chez Nourse ; à Paris chez Durand neveu. 1777. Nx 1422.

3. Cf. pour la brutalité de Baretti ce jugement péremptoire : « Une ténébreuse méditation de Young, sur la nuit, commence à me convenir mieux que toute l'absurdité de Pétrarque ». Lettre à Agudio (1754) citée par Paul Van Tieghem. *Le Prémantisme. Etudes d'histoire littéraire européenne*, II, 1930, p. 90.

» ans dans les écoles de filles en Angleterre » ¹. Il l'accuse ensuite — nous nous y attendions un peu — de combattre Letourneur surtout par crainte de voir révéler ses plagiats ; mais il l'assure, sur le mode ironique, que personne ne s'en serait formalisé, car on n'aurait point eu la curiosité de comparer les deux textes ! Suit un chapitre d'une pédanterie insigne où l'auteur fait étalage de sa science de l'anglais et se moque lourdement du style de Voltaire dans sa *Lettre à l'Académie*. Mais l'ironie lui va mal. Il est plus à son aise lorsqu'il discute des Trois Unités et déclare que s'il donnerait bien un doigt de sa main pour avoir écrit une pièce comme *Cinna*, il en donnerait deux pour « la faculté d'inventer un caractère qui égalât celui de Caliban » ².

Tout aussitôt, d'ailleurs, il est repris de sa manie de dissertar *ex cathedra* et croit devoir donner à ces ignorants de Français un cours de goût, de langue et de littérature, qui est parfaitement odieux ³. Il en vient, dans l'emportement de son mépris, à oublier toute retenue. Parlant de la traduction de *Jules César*, par exemple, il s'écrie : « Il ne l'a point traduit, il l'a assassiné ! Le Jules César » de Shakespeare plaît à tous ceux qui entendent l'anglais. La traduction de M. de Voltaire fait rendre les boyaux à quiconque » entend le français ! » ⁴

La discussion se poursuit sur ce ton aimable. Nous entendons Barette affirmer successivement que le français de Voltaire est du galimatias ⁵, que sa langue contient des fautes de grammaire ⁶, et qu'il n'est pas, dans le royaume, d'écolier qui ne sache déjà ce qu'il a cru nous apprendre ⁷. Puis, comme après ce réquisitoire impressionnant, il se trouve à bout d'arguments, Barette, oubliant et le titre et le dessein de son ouvrage, se met à faire une série de leçons

1. *Discours sur Shakespeare*, p. 17.

Voir dans Desnoireterres une excellente réfutation des griefs de Barette. Edward Mason écrivait, en 1780, à La Harpe, qu'il avait en main une vingtaine de lettres adressées par Voltaire (1735-1753) au chevalier de Falkener « où le tour des phrases est tel qu'on sent bien clairement que l'écrivain est maître de la langue dans laquelle il écrit. »

2. *Discours sur Shakespeare*, p. 61.

3. Cf. en particulier le Chapitre cinquième. (pp. 75-96).

4. *Discours sur Shakespeare* p. 89.

5. *ibid.* p. 108.

6. *ibid.* p. 109.

7. *ibid.* p. 116.

pseudo-magistrales sur les ignorances de Voltaire en italien, et, passant au crible des fragments de ses lettres rédigées dans cette langue, il épiluche ses erreurs avec une cuistrerie qui révolte¹.

Tout le chapitre septième est l'œuvre d'un jaloux, d'un vaniteux, d'un pion et d'un maître sot. Le huitième et dernier ne vaut guère mieux. Les brocards y succèdent aux sarcasmes, sans jamais nous convaincre, et l'on ferme le livre avec dégoût et pitié.

Baretti attendait de son livre un effet de scandale. Il semble que cette ivresse lui ait été refusée. La Harpe, il est vrai, en rendit compte dans son journal, mais le ton qu'il adopta pour en parler n'était, certes, pas celui qu'escomptait l'italien d'Angleterre. Il eût souhaité l'indignation, la révolte, on ne lui offrait que le rire et une compassion méprisante : « Il est arrivé de Londres, écrit La Harpe, quelques exemplaires d'une brochure curieuse par le ridicule... C'est » l'ouvrage d'une espèce de fou nommé Baretti. Sa brochure, » écrite à faire pouffer de rire... et ses sophismes... d'énergumène... » sont au nombre des extravagances de l'esprit humain ! »² Baretti en dut frémir de rage. Quoiqu'il en soit, la mèche avait fait long feu.

Pour un homme, d'ailleurs, qui posait au donneur de leçons, le secrétaire de l'Académie Britannique ne paraît pas avoir été très au courant de la littérature contemporaine. La raison qu'il invoque, en effet, pour avoir écrit son *Discours* en français est que personne n'avait encore réfuté Voltaire. « Voyant, dit-il, que tout le monde » dort, et qu'on vous laisse dire sans jamais vous combattre, j'ai » entrepris d'apprécier les connaissances d'un homme qui, depuis un » demi siècle, a cherché à faire accroire à toute l'Europe qu'il est » très savant en anglais et en italien, quoiqu'il ne sache goutte » ni de l'un ni de l'autre »³. Baretti, le savantissime Baretti, était donc ignare à ses heures, puisqu'il ne connaissait ni Rutlidge, ni Mrs Montagu.

1. Ses allégations sont d'ailleurs démenties par le fait suivant que rapporte Desnoireterres op. cit. p. 116. « Nous étions confondus, dit l'un des témoins de l'entrevue qui eut lieu entre le poète français et Goldoni (1778), de voir M. de Voltaire parler la langue italienne avec autant de facilité et de prestesse que la langue française. M. Goldoni a augmenté notre surprise en nous apprenant que M. de Voltaire lui avait écrit autrefois une lettre non seulement en italien, mais en vénitien. » *Journal de Paris*. (20 février 1778, p. 204).

2. La Harpe. *Correspondance Littéraire*. Tome 2., pp. 159-160.

3. *Discours sur Shakespeare*, p. 133.

XIII

Si, en effet, ce n'est qu'en octobre 1777 que paraît, à Paris, une traduction ¹ de l'ouvrage de Mrs Montagu, cet ouvrage existe, en réalité, depuis quelques années et a connu en Angleterre une faveur constamment renouvelée, puisqu'on a dû le réimprimer quatre fois déjà ². Il est intéressant d'observer, cependant, que la première traduction française, qui a attendu huit ans pour paraître, est entreprise au lendemain même de la publication des *Observations*. L'intervention de Rutledge, ici, a certainement préparé le chemin.

Dès son apparition en Angleterre, l'ouvrage avait connu un éclatant succès. Si l'opinion du docteur Johnson reste controversée ³, celle de Reynolds, Lyttelton et Lord Grenville est identiquement élogieuse ⁴. Cowper, écrivant à Lady Hesketh, quelques années plus tard, au sujet de *l'Essay on Shakespeare*, lui dit : « Je ne m'étonne » plus que Mrs Montagu soit au tout premier rang de nos critiques.... » La science, le bon sens, le jugement et l'esprit que révèle son ouvrage justifient amplement non seulement mes éloges, mais tous les éloges qu'on a pu lui faire, ou qu'on lui fera » ⁵. C'est cette œuvre de talent, bien différente du grossier *Discours* de Baretti, qu'allait connaître la France. On pouvait craindre qu'elle ne fût critiquée, en ce qu'elle réfutait l'illustre poète de Ferney et entretenait la querelle. Elle le fut, en effet, mais avec une mesure où se trahissaient le respect pour le talent et l'appréhension croissante devant ces coups de bélier renouvelés. Grimm qui analyse l'ouvrage avec une minutie inquiète ne peut s'empêcher de reconnaître les qualités marquantes de l'auteur : « On ne peut nier, dit-il, qu'il y ait beaucoup d'esprit

1. Sous le titre *Apologie de Shakespeare en réponse à la critique de M. de Voltaire*. Paris. Méricot. 1777.

2. *An Essay on the writings and genius of Shakespeare compared with the Greek and French dramatic poets with some remarks upon the misrepresentations of M. de Voltaire*. London 1769, 1770 (2d edition), 1772 (3d), 1777 (4th).

L'ouvrage fut traduit aussi en italien (Florence 1828).

Desnoireterres semble croire (p. 119) que Mrs. Montagu composa son ouvrage après la publication du *Discours* de Baretti. L'erreur est curieuse.

3. Selon Seward, il trouva le livre très juste et très compréhensif. Boswell, au contraire, déclare qu'il le jugeait dénué de fondement. (Boswell. *Life of Dr Johnson*, II, 88, IV, 16, V, 245).

4. cf Grenville, *Correspondence*, IV, 4, 425.

5. Hayley *Life of Cowper*, 1824, II, 340.

et de connaissances dans les ouvrages de M^{me} de Montagu, souvent même des traits ingénieux »¹. L'*Année Littéraire* qui consacre à l'*Apologie* un long article est également très élogieuse. Elle n'approuve sans doute pas tout dans les dires de Mrs Montagu, mais la conclusion n'en est pas moins des plus favorables. « Son livre, y lisons-nous, est » un des plus judicieux et des plus profonds qu'on nous ait donnés » depuis longtemps sur l'art dramatique, on est même obligé de sous- » crire à toutes les louanges qu'elle donne aux poètes anglais sur la » force et la vérité de ses caractères, sur le talent qu'elle a de pein- » dre les passions et d'émouvoir le cœur....en raison des grandes vues » et des idées neuves sur la tragédie qui se trouvent répandues dans » son ouvrage »².

Est-ce-à dire que l'*Apologie de Shakespeare* soit un de ces livres qui font date et apportent des vues nouvelles ? Nous ne le croyons pas, tout en reconnaissant volontiers la fantaisie, la causticité, l'esprit scintillant de l'auteur. Mrs Montagu est d'une autre « classe » de critique que Baretti et son livre se lit avec intérêt, le plus souvent avec plaisir. Il y a des chapitres très bien venus et, fréquemment, des réflexions fines et justes. L'étude du surnaturel de Shakespeare, en particulier, abonde en traits heureux et est écrit avec une grâce charmante. Mais lorsque l'auteur émet la prétention de se mesurer avec Voltaire et veut démontrer la partialité de ses jugements, elle a recours à des arguments qui dénotent une partialité encore plus révoltante. C'est ainsi que Corneille est accusé de n'avoir peint les Romains que d'après les romans de La Calprenède et de Scudéri et que son œuvre entière n'est appréciée que sur quelques citations de *Pertharite* ou d'*Othon*. Les erreurs de traduction commises par Voltaire dans son interprétation du *César* de Shakespeare sont relevées et ridiculisées avec une malignité pleine de ressources mais quelque peu mesquine, étant donné l'ampleur du débat. Enfin, l'essentiel même du livre, c'est-à-dire le parallèle entre *Cinna* et *Julius Cæsar*³ est traité avec un chauvinisme égal, pour le moins, à celui de Voltaire. Les personnages de Corneille sont analysés avec un évident vouloir de dénigrement et sortent en lambeaux de l'é-

1. *Correspondance de Grimm* Tome XII, p. 9.

2. *L'Année Littéraire*, année 1777. Tome 6. Lettre IX, pp. 255-6.

3. Le livre se présente en huit chapitres :

1) La poésie. 2) Le drame historique. 3) La 1^{re} partie d'Henri IV. 4) la 2^e partie d'Henri IV. 5) Du surnaturel. 6) La tragédie de Macbeth. 7) Le *Cinna* de Corneille. 8) La mort de Jules César.

preuve. Tout y est prétendu enflé, boursoufflé, emphatique, fade ou absurde. Le style même y est sacré « un style de roman ». Bref, ce n'est plus de la critique littéraire, c'est un jeu de massacre.

La publication de *l'Apologie de Shakespeare* n'en est pas moins un événement important. Abstraction faite des préjugés qu'il contient et du parti pris où il puise sa violence, l'ouvrage confirme cette volonté très nette, déjà manifestée par Rutledge, de ne pas se laisser régenter en matière d'opinion, de ne pas laisser surtout sacrifier le génie aux querelles de partis. Aux débordements de Voltaire on a opposé une digue qui chaque jour se fortifie. Les matériaux en sont plus ou moins bons, plus ou moins solides, peu importe, l'essentiel est de barrer la route. Et on y réussit.

XIV

On n'épargne, en tous cas, aucun effort pour que la réussite soit totale, pour que dans ce duel gigantesque entre les deux grands hommes l'écrasement de l'assaillant soit définitif. Après les *Observations*, après le *Discours*, après *l'Apologie*, voici que paraissent, en effet, *Les lettres et Nouvelles lettres d'un voyageur anglais* de Martin Sherlock ¹.

Voyageur infatigable, esprit alerte et curieux, familier des salons de Mrs Montagu ², Martin Sherlock, alors chapelain du comte de Bristol, avait visité successivement La Haye, Berlin, Dresde, Vienne, Rome, Naples et Paris. Epris de l'amabilité des Français, sur laquelle il ne tarit pas ³, et désireux de connaître le plus brillant causeur d'entre eux, il avait eu, aux Délices, en avril 1776, une entrevue avec le Patriarche, dont il nous a donné, sous forme de dialogue le plus souvent, un compte-rendu dans ses *Lettres*.

Voici comment s'exprime le voyageur : « Nous parlâmes littérature et Voltaire aussitôt oublia son âge et ses infirmités, et se » mit à parler avec toute la chaleur d'un homme de trente ans ».

1. *Lettres d'un voyageur anglais*. Genève et Paris. 1779.

Le livre fut traduit, en 1780, à Londres par John Duncombe.

Une nouvelle série parut, à Paris et Londres, en 1780, sous le titre de *Nouvelles lettres d'un voyageur anglais* et fut traduite l'année suivante en anglais. London, 1781.

2. *Dictionary of National Biography*. Volume 52. p. 91.

3. Albert Babeau. *Les voyageurs en France depuis la Renaissance jusqu'à la Révolution*. Paris, 1885, p. 237, 8^e L²⁹ 123.

Les questions les plus diverses sont ainsi passées en revue. Bien entendu, Shakespeare est mis en discussion. Voltaire alors s'enflamme et, dans l'emportement de sa passion, se laisse aller, bien que parlant à un Anglais, à des invectives furieuses contre son ennemi, invectives que Martin Sherlock déclare avoir trouvées absolument choquantes ¹.

Il n'insiste, d'ailleurs, pas outre mesure et se borne à reproduire une partie de la conversation, où Voltaire marque sa rancœur contre le culte shakespeareien :

SHERLOCK — « Milord Bolingbroke et vous, étiez d'accord que
» nous n'avons pas une seule bonne tragédie. »

VOLTAIRE — « C'est vrai. *Caton* est supérieurement bien écrit,
» Addison avait beaucoup de goût, mais l'abîme entre le goût
» et le génie est immense. Shakespeare avait un génie éton-
» nant, mais point de goût ; il a perdu le goût de la nation.
» Il a représenté ce goût pendant deux cents ans, et ce qui
» fut le goût d'une nation pendant deux cents ans le sera
» pendant deux mille. Ce goût-là prend les proportions d'une
» religion. Il y a, dans votre pays, un grand nombre de fana-
» tiques à l'égard de Shakespeare !... ² »

Revenant sur cette question brûlante dans ses *Nouvelles Lettres* ³, Martin Sherlock prend résolument le parti de Shakespeare et fait entendre, à son tour, les foudres de la menace et de la colère. C'est un curieux livre que ce recueil et notre voyageur a une étonnante façon de discuter. Il reproche, entre autres griefs, à Voltaire de jongler avec de simples mots, sans avoir d'idées véritables, mais il donne, lui-même, l'impression de ne jamais pouvoir saisir l'essence du sujet et quand, d'aventure, il paraît sur le point d'y parvenir, on le voit s'égarer aussitôt dans une digression. Ne cherchons point, par conséquent, de solidité dans son argumentation. Elle est, par nature, évanouissante. Mais si nous voulons trouver une satire blessante, en dépit de la feinte amabilité des premières lignes ⁴, ouvrons ce livre.

1. « Il disait des horreurs contre Moïse et contre Shakespeare ».

Lettres d'un voyageur anglais, p. 137. Z 16136.

2. *ibid.*, p. 141.

3. *Nouvelles lettres d'un voyageur anglais*. A Londres et Paris. 1780. (Z. Beuchot 1770). On sait qu'à cette date Voltaire était mort, (30 mai 1778), ce qui entache le procédé d'une certaine inélégance.

4. Voir, en particulier, la page 218, tout miel, tout amour, et noter la contradiction avec la page 244.

Nous ne serons point déçus. « Une vive attaque, dit-il, est la meilleure défense ». Nous sommes ainsi fixés sur le procédé de réfutation qu'il entend employer. Voltaire, par exemple, s'est figuré être un modèle de clarté et de logique. Écoutez Sherlock : « Je le lis, je » le relis, je cherche des idées et je ne trouve que des mots, à chaque » instant l'ombre d'une pensée se présente à ma vue, je vais la saisir » et je ne trouve que de l'air » ¹. La satire se poursuit sur ce ton méprisant qui dénote, chez cet auteur de dixième ordre, une prétention assez risible en soi. Sherlock ne regagne notre intérêt que, lorsqu'abandonnant pour un moment sa victime, il s'essaye à exalter Shakespeare ². Il y a là un passage chaleureux qui contraste heureusement avec l'ironie spacieuse des autres pages. Pourquoi faut-il que le livre s'achève sur ce que l'auteur croit être un élégant coup de grâce et qui, dans la réalité, n'est qu'une marque affligeante de suffisance non justifiée : « Je n'ai qu'un reproche à me faire, écrit-il, c'est d'avoir traité Voltaire avec trop de douceur, et j'en » demande pardon à l'ombre de Shakespeare. J'ai jeté un voile sur » sa jalousie contre tous les vivants et contre tous les morts, je n'ai » même pas insinué le soupçon de la crainte qu'il pouvait avoir qu'on » ne trouvât plusieurs des plus beaux morceaux de *La Mort de César*, » *Zaïre* et *Sémiramis* dans *Jules César*, *Hamlet* et *Othello*... Mon âme » ignore la passion de la vengeance, mais la gloire de nos lettres inju- » riée et l'amour de la justice m'a forcé de tirer l'épée et *si je n'ai » que légèrement blessé mon antagoniste, c'est parce qu'il n'est plus » en état de se défendre* ».

Cette nouvelle attaque n'était pas, on le conçoit, du goût des philosophes, amis de Voltaire. La Harpe, en particulier, qui ne désarmait pas ³, écrivait, en réponse, ces lignes incisives : « Parmi les » brochures on distingue les *Lettres* de M. Sherlock, Anglais... C'est » une tête exaltée qui donne dans tous les écarts possibles et surtout » sur l'article de Shakespeare. Le poète anglais n'a pas de partisan » plus enthousiaste. M. Sherlock annonce qu'il le défendra de toutes » ses forces contre des détracteurs qui l'ont calomnié et ces détrac-

1. *Nouvelles lettres d'un voyageur anglais*, p. 221.

2. cf. pp. 241-3.

3. C'est ainsi qu'il ne manque pas une occasion d'accabler Letourneur : « On signale parmi les nouveautés, écrit-il, une volumineuse histoire universelle écrite en anglais par une société de gens de lettres, traduite par M. Letourneur en style incorrect et emphatique ».

Correspondance littéraire. Tome 2, p. 197. Z 20415.

» teurs, ces calomniateurs, c'est M. de Voltaire et moi. Je ne sais s'il
 » poursuivra son projet d'apologie, mais il ne paraît pas que Shakes-
 » peare ait beaucoup à y gagner, ni nous à le craindre » ¹.

La Harpe avait tort de prendre ces menaces à la légère. Sherlock n'était point, en lui-même, un adversaire de taille, mais l'idée défendue était plus redoutable que le défenseur. Oui, l'idée shakespearienne gagnait chaque jour des partisans, devenait comme le symbole de liberté, et d'affranchissement littéraire autour duquel se ralliaient les esprits tourmentés de renouveau. En vain, les partisans des rigides unités se rattachaient-ils désespérément au clacissisme intransigeant et à leur « goût » idolâtré ; en vain, La Harpe, toujours sur la brèche, faisant allusion à l'*Essai dramatique* de Mercier ², s'écriait-il : « C'est le premier fondement du nouveau système dramatique que les traducteurs et enthousiastes, vrais ou faux, de Shakespeare, ont cherché depuis peu à élever sur les ruines de notre théâtre avec une si risible audace... Il est vrai qu'on n'a pas encore mis ensemble Auguste et Blaise. Est-ce dans cette réunion que consiste essentiellement l'art dramatique ? En ce cas, M. Mercier, allez trouver votre ami Shakespeare. Vous n'aurez pas satisfaction chez nous ! » ³ ; en vain, les derniers défenseurs de la foi cornélienne s'insurgeaient-ils, le sarcasme ou la menace à la bouche, l'idée shakespearienne faisait lentement, sûrement, son chemin. Viendrait un jour, où la voie, large et droite, serait délivrée des obstacles et où le romantisme européen ferait de Shakespeare son idole triomphante !...

XV

Cette brève esquisse de la controverse de 1776 et de ses conséquences immédiates serait incomplète si nous ne tentions de dégager, pour conclure, le rôle particulier qu'y joua J. James Rutlidge. Il nous semble qu'il s'y illustra par un double mérite.

Il eut, tout d'abord, le privilège de la primauté chronologique. C'est lui qui osa relever le gant ; c'est lui qui, le premier, chez nous, prit la défense de l'écrivain anglais et répondit à une attaque de style par une contre-attaque plus puissante encore. Baretti ne fit

1. *Corresp. littér.*, II, p. 278.

2. 1773.

3. Préface de *Barneveldt*. 1778. *Œuvres* Tome 2, p. 22.

que le suivre, d'un pas maladroit et pesant. Mrs Montagu ne publia sa traduction qu'un an plus tard ; Sherlock ne vint que longtemps après. A l'aurore même de la lutte, ce fut donc Rutledge et Rutledge, seul, qui se signala !

Il eut encore, et surtout, le mérite de s'être placé au premier rang par la qualité : Baretti est vulgaire et sot, Mrs Montagu est spirituelle, mais son argumentation est tendancieuse, Sherlock est faible et plat. Seul, Rutledge a su dire les paroles de clarté, de modération, de justice. Seul, il a compris Voltaire, il a su faire loyalement la part de l'âge et de l'humeur dans l'amointrissement intellectuel d'un homme qu'il révérait par ailleurs. Seul, il lui a répliqué avec précision ; seul, il a discuté avec la netteté, la bonne foi et l'intelligence critique nécessaires. Là se sont retrouvés, avec un éclat exceptionnel, et sa double culture et son double attachement. Il a eu sur tous les autres, y compris Voltaire, la supériorité de bien connaître, de bien comprendre et d'aimer avec une égale ferveur les deux langues et les deux littératures. Sans préjugés, sans amertume, guidé par son bon sens et sa volonté d'apaisement, il a vu juste, il a vu loin. La postérité a ratifié son jugement. N'eût-il fait que devancer ses contemporains ; n'eût-il été, dans une question aussi primordiale, qu'un précurseur, il méritait de ne pas sombrer dans l'oubli. Et ne serait-ce point pour lui la plus belle récompense que de savoir aujourd'hui ratifiées par le monde ces lignes prophétiques qu'il traçait dès 1777 : « Vous verrez un jour, Monsieur, que ce Shakespeare » si dédaigné, si avili en France, fut non seulement le Sophocle de » l'Angleterre, mais aussi son véritable Aristophane ! »¹

1. Lettre à M. *** *Œuvres diverses*. Tome 2, p. 221.

CHAPITRE VIII.

NOUVELLES LUTTES

I

L'année 1776 avait été, nous venons de le voir, pour le chevalier Rutlidge, une année de luttes ininterrompues, dominée par l'énorme controverse shakespearienne. On aurait pu penser qu'au sortir des *Observations*, l'ardent polémiste se serait accordé quelque repos. Il n'en fut rien. Avant même la fin de l'année, il s'était remis à l'œuvre et rédigeait *Les Comédiens ou le Foyer*, pièce en un acte, où il livrait, de nouveau, bataille.

L'authenticité de cette pièce a été des plus contestées. On s'est basé sur le caractère spécial de la comédie pour nier qu'elle ait été rédigée par Rutlidge. On a voulu, dans la satire qu'elle présente des acteurs, trouver la preuve qu'elle était due à la plume de Sébastien Mercier, alors en lutte ouverte contre les comédiens. La prétendue ignorance du français chez Rutlidge a, d'autre part, fait supposer que ce dernier était, à l'époque, incapable d'écrire en notre langue. C'est ainsi, par exemple, qu'on peut lire dans le *Catalogue de la Bibliothèque dramatique* de M. de Soleinne : « L'auteur des « *Comédiens ou le Foyer* » est certainement Mercier, qui, dans sa querelle » avec les acteurs, imagina de se venger d'eux en les mettant en » comédie », et qu'on trouve dans une note de Joseph Pain, censeur sous la Restauration, ce jugement péremptoire qui prétend anéantir les droits de Rutlidge à la paternité de la pièce : « Cet Irlandais ne possédait pas encore assez la langue française »¹

Il y a, dans cette remarque, une erreur trop flagrante pour que nous nous attardions à la réfuter. Le chevalier savait le français, et Desnoireterres, mieux informé, est plus près du vrai quand il déclare :

1. *Bibliothèque dramatique* de M. de Soleinne. Tome II, p. 160. N° 2131.

Le même J. Pain avait déjà contesté à Rutlidge la paternité du *Bureau d'esprit*. V. plus haut. p. 84.

« Rutlidge avait donné, l'an précédent, une comédie *Le Bureau d'Esprit* et, quoi qu'on en ait dit, notre langue lui était assez familière pour ne pas rendre ses dires inadmissibles »¹. Citons enfin Goizet, dont la compétence est hors de discussion : « Il est beaucoup plus probable, écrit-il, que la pièce est de Rutlidge. Mercier pouvait bien garder l'anonyme, mais il n'entrait pas dans son caractère d'attribuer à d'autres ses ouvrages et encore moins ceux qui pouvaient lui faire des ennemis »².

Entre ces deux paternités possibles : Mercier, Rutlidge, il nous faut choisir et nous adoptons Rutlidge. Deux raisons dictent notre choix. D'abord, l'aveu même du chevalier, dont la principale qualité est la franchise. Or, l'avertissement lui attribue la pièce³ et lui-même la reconnaît pour sienne dans la préface du *Train de Paris* : « L'on m'a attribué, dit-il, une petite pièce intitulée « *Le Foyer ou les Comédiens*... J'avoue sans façon que cette iniquité m'appartient »⁴. De plus, il avait, pour écrire cette pièce, des motifs personnels, motifs qu'on ne semble pas, en général, avoir vus, et qui expliquent assez son dessein. L'intervention ne fut, d'ailleurs, qu'accidentelle et se produisit dans des circonstances assez curieuses pour qu'on en fasse mention.

Avant, toutefois, d'examiner plus en détail les motifs de Rutlidge et la nature singulière de sa production, il ne sera pas inutile, ne serait-ce que pour mieux situer son attaque, de rappeler brièvement à la suite de quels événements s'étaient tendues jusqu'à rupture les relations entre auteurs et comédiens.

II

Leurs rapports n'avaient pas été toujours hostiles. Le temps n'était pas si lointain où Racine, épris de la Champmeslé, l'instruisait avec amour ; où, plus près encore, Voltaire, adulant et adulé, voyait couronner son buste par M^{lle} Clairon. Mais de telles faveurs

1. Desnoireterres. *La comédie satirique au XVIII^e siècle*. Paris 1885. p. 222, Li²69.

2. J. Goizet. *Dictionnaire universel du théâtre en France et du théâtre français à l'étranger*.

3. « La petite pièce que j'offre au public est de la même main que le *Bureau d'Esprit*. Je ne doute pas qu'il n'y reconnaisse sa touche ».

Les Comédiens ou le Foyer. A Londres 1777. Avertissement de l'éditeur p. 3, 8^o Y th 3734.

4. *Le train de Paris*. Yverdon 1777. Préface pp. 7 et 8. 8^o Y th 17451.

réci-proques restaient assez rares. Les comédiens, fort jaloux de leurs prérogatives, grisés par le succès personnel que leur faisait un public empressé, le prenaient aisément de haut avec les auteurs, dont ils attendaient de beaux rôles, mais dont ils voulaient ignorer les conseils. Lekain était célèbre pour sa dureté et jouait (du moins l'en accuse-t-on souvent) mal exprès, au besoin, « pour faire tomber les pièces qui ne lui convenaient pas »¹. Molé était encore plus offensant. Quant à la superbe Mademoiselle Clairon, elle était d'une irritabilité folle et faillit faire enfermer Fréron au For l'Évêque pour avoir tracé d'elle un portrait peu flatté. Les auteurs devaient supporter ses rebuffades, se taire et déguerpir sous une pluie de brocards et d'injures. Ils se retiraient, dans un état d'exaspération facile à comprendre.

Ce fut sur ces entrefaites que surgit, en 1775, l'affaire du dramaturge Mercier². Les comédiens, déchaînés contre l'*Essai dramatique* où celui-ci les avait malmenés, refusèrent de jouer un de ses drames reçu depuis deux ans et de se réunir pour entendre la lecture d'une autre de ses pièces. Mercier, loin de se soumettre, publia un mémoire à consulter demandant que les comédiens fussent punis pour outrage. Il fut bientôt soutenu par Palissot³, par l'avocat Bohaire⁴ et par le chevalier de Coudray, qui, voulant se venger du rejet de trois de ses pièces, publia une *Lettre à M. Palissot* où, nous disent les *Mémoires secrets*, il mettait « les comédiens à leur vrai rang, c'est-à-dire au-dessous des valets de pied du roi ! ». On voit combien la discussion était empreinte de courtoisie.

La cause de Mercier, forte de ces appuis divers, prit alors une tournure nettement juridique. En vain le menaça-t-on, en vain le duc de Duras fit-il décerner contre lui une lettre de cachet, Mercier ne faiblit pas. Il alla se mettre sous la protection du Parlement et l'affaire put suivre son cours. Le public, d'ailleurs, prenait fait et cause pour les auteurs. L'opinion se prononçait fermement contre les

1. Fournel *Curiosités théâtrales anciennes et modernes*. Paris 1859, chap. 21, p. 279, Yf 9388.

2. Un premier procès venait de s'engager entre les comédiens et Lonvay de la Saussaye, à propos de sa pièce *La Journée Lacédémonienne*. 1774. cf. Fournel, *op. cit.* p. 283.

3. Furieux du refus de sa pièce *Les Courtisanes* (1775), il décocha contre les actrices un libelle injurieux : *Remerciement des demoiselles du monde aux demoiselles de la Comédie française pour la protection dont ces dernières ont bien voulu les honorer à l'occasion de la comédie des Courtisanes*.

4. On avait refusé de lire son drame *Eulalie*.

comédiens et l'on commençait à parler sérieusement de la création d'un second théâtre français ¹.

Le procès, cependant, traînait interminablement et comme il semblait qu'il fallût se résoudre à un ajournement indéfini des débats, la guerre d'épigrammes reprit avec vivacité. Les comédiens prirent l'offensive. Ils avaient demandé au chevalier de Cubières une pièce contre Mercier, pièce qui, à la sollicitation du frère de l'auteur, écuyer du roi, fut lue par Molé devant un comité où siégeait Marie-Antoinette. Cette pièce, intitulée *Le Dramomane* parut charmante à la lecture, mais, jouée à Fontainebleau le 29 octobre 1776, elle sombra dans le grotesque ; le roi, nous dit M^{me} Campan, dut faire baisser la toile avant la fin ².

En dépit de son échec, le *Dramomane* avait fait naître une violente colère dans le clan des auteurs, où la fermentation devint de plus en plus active. Plusieurs d'entre eux durent, à cette époque, méditer une riposte cinglante. Il en vint une, en fait. Nous la devons à Rutledge ³.

III

Le chevalier n'avait pas suivi sans une irritation croissante les démêlés de Mercier avec les comédiens. Il n'avait pas encore eu sujet de se plaindre de l'auteur du *Tableau de Paris* ⁴ en qui, à ce moment, il voyait surtout un admirateur zélé de Shakespeare, donc un allié. Porté, par la communauté des goûts, à le soutenir, il trouvait, en outre, à combattre, en la personne des acteurs, une catégorie de personnages vaniteux, importants et soufflés, genre d'êtres humains qui, de tout temps, lui avait été odieux. Enfin, il avait des raisons personnelles de vouloir se venger des acteurs. Son *Bureau d'Esprit*, ce *Bureau* dans lequel il avait mis tant de franchise, de malice et

1. cf. Cailhava *Sur les causes de la décadence du théâtre et les moyens de le faire re-fleurir, augmenté d'un plan pour l'embellissement d'un second théâtre français*. 1789.

2. « Tous les personnages, ajoute-t-elle, mouraient empoisonnés avec un pâté. La reine, très piquée d'avoir recommandé cette ridicule production, prononça qu'elle n'entendrait plus de lecture, et, cette fois, elle tint parole ».

Mémoires de M^{me} Campan. Paris, Baudouin, 1822. Tome 1^{er} p. 153. 8° L³⁹ 86b.

3. L'affaire suivit cependant un cours languissant jusqu'à ce que Beaumarchais eût réussi à faire triompher les revendications des auteurs.

Signalons notamment que la comédie de Palissot *Les Courtisanes*, refusée en 1775 (Voir page 148, note 3), fut jouée en 1782.

4. cf. *Calypso*, vol II, p. 168 (sur Calypso, voir le chapitre X).

d'espoirs, n'avait pu être joué. Pas un comédien ne s'y était intéressé. Une rancœur sourde rongait le chevalier devant tant d'arrogance, devant tant d'insolent arbitraire !

Il se mit donc à écrire, à ses moments de loisir, une piécette, où il donnait libre cours à sa colère. Il n'avait point d'intentions précises. Il trouvait dans cette composition un passe-temps, un moyen de déverser sa bile. Il satirisait, au courant de la plume, sans songer à une publication immédiate. Il avait, pour l'instant, d'autres projets : il méditait son *Train de Paris*, comédie mûrement conçue où il voulait essayer de « soutenir notre scène dramatique »¹. Plus tard, quand il aurait fait ses preuves au théâtre, mais alors seulement, s'amuserait-il à faire jouer cette satire contre les comédiens....

Un événement imprévu vint modifier ses plans. *Le Foyer*, encore à l'état d'ébauche, fut dérobé de son portefeuille², et publié par un éditeur plus ami du scandale que de la loyauté. « J'espère, dit ce dernier dans son « avertissement », qu'on me saura gré de la petite tricherie que je lui fais en publiant cette bagatelle, et qu'il me pardonnera lui-même ». Nous en doutons. Rutlidge dut être fort mécontent. Il était, en tous cas, fondé à l'être.

La pièce, en effet, représentée, le 5 janvier 1777, au théâtre du Temple par les comédiens de la Ville de Paris³, fut un échec. Il ne pouvait en être autrement. A tel point qu'il serait partial de juger Rutlidge sur cette production. On sent trop qu'elle n'est qu'une ébauche. Il y a, de ci, de là, quelques traits heureux et une fougue belliqueuse dans sa meilleure manière, mais l'ensemble est manifestement médiocre. Les différents caractères visés : Gengiskan (Lekain), Crispin (Préville), Hippolyte⁴ (Molé) sont, à peu de chose près, identiques. Seule, une scène se détache sur ce fond de grisaille — c'est la scène dernière où l'ombre de Molière apparaît et reproche aux acteurs leur morgue et leur sottise. La force réelle de l'invective, jointe à une pointe d'émotion chaleureuse, rappelle les plus heureux passages des écrits antérieurs. Mais on ne saurait

1. *Le Train de Paris*. — Préface, p. 7.

2. *ibid.* — Préface, p. 8.

3. *Bibliothèque dramatique* de M. de Soleinne.
cf. aussi *Dictionnaire de Goizet*.

4. « Gengis-Khan », personnage de *L'Orphelin de la Chine* de Voltaire (1755) doit symboliser la tragédie contemporaine, « Crispin » la comédie, (nom de valet cf. *Le Légataire Universel* de Regnard. 1708) et « Hippolyte » la tragédie classique.

faire l'analyse de cet essai de pièce¹. Ce serait, après son éditeur, trahir Rutlidge une nouvelle fois.

Le Foyer fut doublement néfaste à notre chevalier. Il le fit juger sévèrement, d'abord. De plus, lorsque, dans le courant de la même année, il s'en fut porter au Français sa pièce *Le Train de Paris*, il y reçut, des comédiens, l'accueil que pouvait escompter l'auteur présumé d'une telle « iniquité ». Ce fut, pour lui, l'occasion d'une autre bataille, où il était vaincu d'avance. Dédaigné par Molé, rebuté par Prévile, ajourné par Auger, il dut se résigner à retirer sa pièce². Celle-ci, cependant, était fort bonne et ce surcroît de malheur immérité.

IV

Les soucis littéraires n'étaient pas les seuls que connût Rutlidge. Il combattait, au même temps, sur le terrain diplomatique et tentait, avec une persévérance digne d'un meilleur sort, de se rendre le destin favorable.

Quand nous l'avons laissé³, il venait, on s'en souvient, de subir la répercussion du remplacement de Turgot par Sartine. Ce dernier, importuné par les projets maritimes du chevalier, cherchait à le berner. Rutlidge le croyait sincère. D'où des alternatives d'espoirs et de désillusions, dont il a laissé un compte-rendu extrêmement détaillé dans son *Mémoire au Roi*⁴. Depuis plus d'un an, Sartine éludait, temporisait, tergiversait. Pressé par le chevalier, il feignit de se rendre à ses instances. Trois capitaines de la Marine du Roi⁵ reçurent pour mission de s'aboucher avec lui ; ils lui apporteraient le concours de leurs compétences et de leur activité. L'offre était flatteuse pour Rutlidge ; il se mit au travail aussitôt.

Son plan prit forme ; il écrivit à ses collaborateurs désignés : point de réponse ; il sollicita des entrevues : point de réponse. Le désenchantement l'accabla ; il était, à l'époque, surmené ; sa santé, par ailleurs, semblait devenir précaire⁶. Il connut là une période ingrate qu'illumina, seul, le succès du *Bureau d'Esprit* et

1. On en trouvera une étude détaillée dans la *Correspondance secrète*. Tome IV, pp. 180-7.

2. Elle fut jouée, deux ans plus tard, aux Italiens. Voir plus bas p. 170.

3. Chapitre IV, p. 65.

4. pp. 19 à 29.

5. MM. de Beausset, de Fatry et de Launay.

6. *Mémoire au Roi*, p. 28.

de la *Quinzaine Angloise*. Il n'espérait plus rien de Sartine, lorsque, coup de théâtre, celui-ci le fit mander.

Après s'être excusé de l'avoir fait languir, le ministre déclara à Rutlidge qu'il venait de publier son ordonnance et qu'il attendait de lui un mémoire destiné à la commenter. Dans la pensée de Sartine, ceci n'était qu'une occasion de se faire couvrir d'éloges. Il se trouva que, dans sa rude franchise, Rutlidge, énervé par cette série d'atermoiements, rédigea un mémoire démontrant « que cette » compilation ministérielle de suggestions aveugles et intéressées » était en opposition diamétrale avec le bien du service de Sa Majesté » et, surtout, les vues d'économie radicale qui l'animent » ¹.

Sartine, beau joueur, n'en montra point d'irritation. Il invita même le chevalier à lui remettre la suite de ses observations. Mais, dans la nuit du 10 avril 1777, sans que rien ait pu faire prévoir un tel événement, Rutlidge fut brutalement arrêté et ses papiers saisis. On le traîna de force dans un cachot, où il dut, pendant cinq longues journées, attendre que l'on daignât l'instruire des motifs de sa détention.

Le 15, enfin, on lui fit subir un premier interrogatoire. Les motifs allégués étaient invraisemblables : on lui demandait 1^o s'il était bien l'auteur de la *Quinzaine Angloise* : or, ce livre avait été censuré, approuvé, et imprimé par Ballard, imprimeur du Roi ; 2^o s'il n'avait pas écrit un mémoire sur les généalogies irlandaises : il était absolument étranger à cette publication ; 3^o s'il n'était pas l'auteur d'un placet en faveur de M. de Macdonough, capitaine au régiment de Dillon ² : le fait était exact, mais le placet, soumis au ministre, avait été bien accueilli.

Ce semblant d'interrogatoire n'était, évidemment, qu'une comédie ; l'arrestation de Rutlidge devait être attribuée à d'autres raisons. Peut-être était-il suspect, eu égard à ses origines ; peut-être aussi Sartine, blessé dans sa vanité, n'était-il pas fâché de lui faire sentir les rigueurs de son arbitraire ; peut-être, enfin, avait-on craint qu'il ne révélât les relations de personnages influents avec la dame Cahouet de Villers, intrigante de bas étage, que les hasards d'une rencontre lui avaient fait fréquenter et qui, depuis lors, avait été emprisonnée à la Bastille ³.

1. *Mémoire au Roi*, p. 28.

2. Il est fait allusion à ce personnage dans *Amusement du Despotisme ministériel* 1791. Voir page 195.

3. Voir, sur cette affaire des plus embrouillées, *Le Mémoire au Roi*, pp. 21-29 et 32-33.

Quoi qu'il en soit, Rutledge, libéré peu après (fin avril), fut reçu par le lieutenant de police Le Noir, avec qui il devait, par la suite, avoir de retentissants démêlés ¹ et qui, à force de flatteries mensongères, parvint à lui donner le change et apaiser sa légitime fureur. Sartine, lui-même, fut, une fois de plus, tout sourires. Il s'enquit avec une feinte sollicitude des malheurs du chevalier. Il alla jusqu'à s'indigner de cet emprisonnement « inattendu » et s'offrit à le dédommager amplement. Ainsi, fidèle à ce rôle contradictoire et tissé de bizarreries qu'il avait assumé et dont il est malaisé de distinguer les raisons véritables ², Sartine proposa au chevalier un poste de... consul. Après l'excès d'indignités, l'excès d'honneurs ! « Il m'est impossible, lui dit-il, de faire de vous un Ambassadeur, » puisque je n'ai pas le département des Affaires Étrangères, mais » si un Consulat général peut vous convenir, envoyez-moi demain » un mémoire et je vous ferai inscrire pour le premier dont il sera » en mon pouvoir de disposer » ³.

Rutledge, méfiant, mais ébloui, et renonçant à comprendre, s'exécuta. Sartine, contre toute attente, lui répondit. Après deux années de déceptions, c'était la première fois que le chevalier tenait en ses mains une promesse écrite. Cette garantie lui parut suffisante. Tranquillisé et rempli d'espérances nouvelles, il oublia les mauvais jours et partit, au début de juin, pour la Suisse. Il y resta jusqu'en novembre et connut là quelques mois d'accalmie, qu'il employa à écrire.

La trêve ne devait être que de courte durée.

1. Voir notre chapitre XI.

2. Rutledge était protégé par divers gentilshommes bien en cour, en particulier par son parent, le Chevalier d'Arcy, officier général et membre de l'Académie des Sciences. Sartine ne se risquait pas, en conséquence, à l'attaquer ouvertement.

3. *Mémoire au Roi*, p. 35.

CHAPITRE IX.

RUTLIDGE ESSAYISTE

I

A peine était-il arrivé en Suisse, que Rutlidge se mit à la besogne. Le poste qu'on venait de faire miroiter à ses yeux lui parut réclamer de sa part un effort nouveau et il lui plut de montrer, par ses écrits, que la France trouverait en lui un diplomate de valeur. Il n'était pas mécontent, d'autre part, de profiter du trouble où l'insurrection américaine avait jeté les esprits en France pour prêcher, selon son cœur, la non-intervention officielle¹ et combattre ainsi cette tendance dangereuse qui semblait prévaloir en faveur de la rupture avec la Grande Bretagne. A ces raisons diverses est dûe la publication, en cette année 1777, des *Essais politiques*² qui sont un témoignage des dons du chevalier pour l'essai, genre auquel il se consacrera de plus en plus. L'ouvrage, écrit avec un soin particulier, comprend plus de deux cents pages, extrêmement serrées, où Rutlidge fait preuve, en dehors des qualités de jugement qui lui sont habituelles, de connaissances d'une rare étendue. L'érudition qui se donne jour dans ce livre, sur les questions les plus diverses et les problèmes les plus ardu, révèle une culture, une curiosité d'esprit et une capacité de travail peu communes. Il y est traité tour à tour de l'Angleterre et de la France, du régime intérieur de ces deux pays, des colonies françaises, des colonies anglaises, de l'Inde plus spécialement, des relations extérieures de l'Angleterre et de la France, des productions naturelles et du commerce des deux nations et de leurs colonies respectives, des résultats acquis, des possibilités offertes. L'ouvrage s'accompagne de résumés et de planches synop-

1. On sait que le traité d'alliance est de février 1778, seulement.

2. *Essais politiques sur l'état actuel de quelques puissances.* — Londres et Genève 1777, * E 2562.

tiques où les statistiques les plus abondamment fournies se résolvent en tableaux méthodiques.

Plus encore, d'ailleurs, que la précision dans le détail et l'amas de documents, l'esprit dans lequel le livre est conçu et les conséquences que tire l'auteur de sa discussion attestent cette originalité généreuse que nous avons déjà, à maintes reprises, notée. Pacifiste convaincu, apôtre de l'entente franco-anglaise, en laquelle il voit la condition suffisante, mais nécessaire, de l'équilibre européen, le chevalier ne manque pas, dans ce livre, de développer la doctrine qui lui est chère. Si on réfléchit que les *Essais* furent écrits l'année même où, à la suite de La Fayette, l'opinion française s'enthousiasmait en faveur des Insurgents, qu'ils parurent quelques mois à peine avant la déclaration de guerre et que Rutlidge espérait, à ce moment, un poste diplomatique des faveurs de la Cour, on ne peut qu'admirer la clairvoyance et le désintéressement de l'homme qui écrivait quand même : « La paix... ne peut être réellement fondée que sur l'oubli réciproque des motifs de discorde, » ouvrage des préjugés les plus faux... La réunion de l'Angleterre » et de la France est le seul moyen qui leur reste de partager la souveraineté sur les autres peuples... En laissant se multiplier dans » leur sein toutes les forces qui y pourraient éclore, si leurs haines ne » se hâtaient pas de les moissonner, elle formera un frein à toute » ambition étrangère : se respecter et se ménager par rapport à » elles-mêmes et en imposer à toutes les autres ne seront plus qu'une » seule et même chose »¹.

Ce livre, original et hardi, fut diversement accueilli par la critique et par l'opinion. Cependant, si, sur le terrain politique, on se réservait souvent, on fut, dans l'ensemble, sensible à la justesse des vues et à la solidité de l'architecture. Grimm, qui ne saurait être suspect de tendresse pour l'auteur du *Bureau d'Esprit*², écrivait en particulier : « Cet ouvrage intéresse par le fond des choses. » Ce sont des spéculations quelquefois très hasardées, très chimériques peut-être, mais ces spéculations annoncent des principes » parfaitement sages et semblent appuyées sur des connaissances » de fait assez étendues et exactes »³. Le chevalier comptait un succès de plus.

1. *Essais politiques* pp. 202-206.

2. Il est vrai qu'il prétend ne pas savoir de qui est ce livre.

3. *Correspondance* de Grimm, février 1778. Tome 12. p. 63.

II

A cette époque, Rutlidge conçut l'idée de publier un recueil de ses œuvres, de celles, du moins, qui demeuraient éparpillées, isolées ou même introuvables. Il avait alors trente cinq ans. Il était en une certaine mesure, « arrivé ». Deux de ses livres, un surtout, avaient eu du succès. Il était lu, il était traduit, on venait le consulter. Il lui parut souhaitable de marquer l'heure, de faire une sorte de mise au point. Il s'élancerait mieux vers l'avenir pour s'être assuré du passé. Son séjour en Suisse se prêtait d'ailleurs admirablement à ce travail rétrospectif.

Ainsi fut entreprise, à Yverdon, la publication des deux volumes qui parurent, en cette même année, sous le titre d'*Œuvres diverses par M. le chevalier Rutlidge*.

Le recueil contenait *Thamar*, *Le retour du Philosophe*, la *Lettre de Voltaire à l'Académie*, les *Observations*, la *Lettre à M.M****¹ et un *prospectus* du futur *Babillard*.

L'ouvrage, contrairement à l'attente de Rutlidge, ne fit pas grand bruit et aida fort peu à la célébrité naissante du chevalier.

III

Mais ce n'était qu'un épisode dans son active carrière. Incité par le succès de la *Quinzaine Angloise* à en donner réimpression, Rutlidge avait fait suivre le *Premier voyage de Mylord* d'un second et les deux livres furent publiés ensemble sous le titre de *Premier et second voyages de Mylord de *** à Paris, contenant la Quinzaine Angloise et Le Retour de Mylord dans cette capitale après sa majorité*².

Le *Second voyage de Mylord* est loin de présenter l'intérêt qu'avait suscité *La Quinzaine Angloise*. On y remarque bien, de ci, de là, des pointes humoristiques³, mais l'histoire est trop longue et l'intrigue languissante. L'ouvrage, qui déçut les contemporains, est cependant précieux pour nous, en ce qu'il offre, dans le récit de Bouillac, une mine de renseignements où nous avons puisé pour

1. Voir plus bas, p. 165, note 1.

2. Yverdon, 1777, 3 volumes. Y² 64105-6-7.

3. cf. en particulier, tome 3, p. 213, « l'abus des fards ».

retracer la jeunesse du chevalier¹ ; il contient, surtout, certaines pages incisives où nous retrouvons à l'œuvre le polémiste du *Bureau d'Esprit*, l'essayiste des *Observations*.

A partir du tome II, en effet, l'œuvre se résout en une diatribe, le plus souvent féroce, contre les philosophes. Le titre même du chapitre VIII *De la confédération encyclopédique et de quelques grands hommes très vantés de ce Siècle* suffit à annoncer une satire qui ne laisse pas d'être violente. Reprenant le thème du *Bureau d'Esprit*, Rutledge attaque les philosophes avec l'âpreté qui lui est coutumière, mais la fantaisie primesautière qui faisait un des charmes du *Bureau d'Esprit* est, ici, absente et le sarcasme, pour cette raison, devient presque pénible. Il ne manque point de force, pourtant, et les images frappantes ne sont point l'exception². Mais l'ouvrage est, dans l'ensemble, peu attachant. Entendons-nous : il n'intéresse point en tant que roman ; or, ne l'oublions pas, Rutledge l'avait conçu comme devant former suite à la *Quinzaine*. A ce point de vue, on peut affirmer qu'il est un échec. L'intérêt de certaines pages vient de ce qui n'est pas le roman, c'est-à-dire des courts et brillants « essais » sans rapport avec les personnages³. Le *Second voyage de Mylord**** peut donc être considéré comme une œuvre de transition entre le roman, première manière, et l'essai, genre auquel le chevalier va se consacrer, dès la fin de l'année et, principalement, en 1778, avec un bonheur indéniable⁴.

IV

Il n'y vint pas sans détours. Sa nature, on l'a vu, le poussait vers le théâtre. Bien qu'il n'eût pas réussi à faire jouer le *Bureau d'Esprit*, bien qu'ait paru (à son insu, il est vrai) *Les Comédiens ou Le Foyer*, il n'avait pas hésité à retenter la chance. Peu de temps avant

1. cf. notre chapitre I.

2. « Cette moderne Babel ressemble assez à celle d'avant le déluge ; l'une fut le théâtre de la confusion des langues, celle-ci est le siège du chaos des connaissances. » Élevée sur le plan sublime mais défigurée de Bacon, c'est bien plus le monument de l'orgueil d'un parti que celui des lumières ! ». *Premier et second voyages*. Tome 2, p. 216.

3. Citons notamment : le tempérament irlandais, tome 2, p. 168 ; Voltaire, p. 223 ; Rousseau, p. 239 ; Shakespeare, tome 3, p. 13 ; Gluck et Piccini, p. 122 ; la tragédie française, p. 138, etc., etc.

4. Le livre, on s'en doute un peu, n'eut pas l'heur de plaire aux amis de l'*Encyclopédie*. Grimm écrivait : « Dans ce « second voyage » l'auteur paraît n'avoir eu

son départ pour la Suisse, il s'était décidé à porter aux acteurs du Théâtre Français *Le Train de Paris*, pièce composée dans le premier semestre de 1777, et dont il attendait enfin l'admission à la scène. C'était faire preuve de naïveté. « Je ne m'attendais nullement, écrira plus tard le chevalier, à voir les comédiens se faire » l'application des traits répandus dans ma pièce... Je ne connais » aucun de ces messieurs... tout ce que je sais d'eux, c'est qu'ils » sont médiocres sur la scène... Le tableau s'est trouvé juste et leur » a fait jeter les hauts cris, j'en suis fâché pour eux ! »¹ Il advint que Préville, Delessarts et Molé ne crurent pas à tant d'innocence. surprise et refusèrent la pièce. Admettons qu'ils ne connaissent point Rutlidge et qu'ils en furent fâchés pour lui. Bref, il fallut que le chevalier renonçât à ses projets de théâtre. Il ne le fit pas sans déplaisir. Quoi qu'il en ait pu dire², il éprouva certainement de vifs regrets de ne pouvoir être joué. A titre de consolation, il fit imprimer, toujours à Yverdon, son infortuné *Train de Paris*, mais ce n'était qu'un pis aller. Au fond du cœur, il gardait, malgré lui, le sourd désir de s'imposer au théâtre. Il le fit bien voir l'an suivant, ainsi qu'en 1779³.

Pour le moment, il se résigna ou simula la résignation. Il songea alors, puisque la scène lui était fermée, qu'il était un genre, non encore abordé par lui, où s'étaient illustrés des écrivains présents à sa mémoire et chéris entre tous, dont il avait souvent rêvé d'imiter la manière et qui pourraient, s'il les prenait pour guides, lui ouvrir les portes d'une renommée durable. Addison et Steele, maîtres vénérés de Rutlidge, auteurs lus, relus, médités par lui, devenus, pour ainsi dire, partie intime de son être et de sa pensée, Addison et Steele avaient été, en Angleterre, les fondateurs d'un genre pour lequel il se sentait prédestiné. Bien souvent déjà, à l'heure du délassement et de la culture, quand il relisait les pages nerveuses, colo-

d'autre but que celui de rassembler ses opinions particulières sur l'état actuel de notre littérature..... Malheureusement... il n'y a aucune exactitude dans l'exposition des faits, aucune justesse dans les idées, tout est vague, superficiel et le style de l'ouvrage aussi lourd que le fond est frivole ».

Correspondance. Avril 1779. Tome 12, p. 236.

1. Préface du *Train de Paris* p. 8.

2. « J'offre au public une pièce qui n'a pas joui des honneurs de la représentation. Je présume, *sans beaucoup de regret*, que ce sera le sort de tout ce que je publierai dans le genre dramatique ».

ibidem, p. 5.

3. Voir notre chapitre X.

rées, chatoyantes et tendres du *Tatler* ou du *Spectator*, il s'était attardé à rêver sur les possibilités d'une tentative semblable en France. Il se voyait, emporté par la fougue de son imagination, se lancer dans l'essai journalistique, y prendre une place de premier plan, devenir le commentateur averti, juste, allègre, indulgent, des événements de la veille, du jour, de l'heure même qui passe. Etre le témoin, le juge, le conseiller, quel idéal pour un homme épris d'activité féconde ! Cette activité qu'on lui refusait au théâtre, il la retrouverait dans le journal. Il serait, à Paris, l'émule des grands essayistes londoniens. Après le *Tatler*¹, après le *Spectator*², après l'*Examiner*³, Jean Jacques Rutledge donnerait au monde *Le Babillard*.

V

Ce projet occupa l'esprit de Rutledge pendant son séjour en Suisse. Ce point, qui n'est mis nulle part en lumière, est cependant prouvé par le fait que le prospectus du nouveau journal est contenu dans le recueil des *Œuvres diverses* imprimé à Yverdon. Si donc *Le Babillard* ne parut régulièrement qu'à partir du 1^{er} Janvier 1778 (réédition du prospectus), c'est-à-dire après le retour de Rutledge à Paris, il est certain qu'il en avait conçu l'idée et entrepris la réalisation partielle pendant son séjour estival au pays de Rousseau. Quoiqu'il en soit, le premier numéro du *Babillard* s'inaugure, en fait, avec le nouvel an.

La feuille, qui parut sur seize pages, tous les cinq jours, était entièrement rédigée par le seul chevalier. Il y a là la marque d'une facilité étonnante, quand on songe que le même homme, qui dissertait si agréablement et si abondamment sur les sujets les plus divers, se débattait au même moment, accaparé par les plus noires préoccupations pécuniaires et politiques⁴. Il trouvait, en outre, les loisirs et les ressources intellectuelles nécessaires pour composer le livret d'une comédie musicale⁵.

James Rutledge était, il faut le reconnaître, un rude homme et qui ne ménageait point sa peine.

1. de Steele et Addison.

2. d'Addison et Steele.

3. de Swift.

4. Voir le chapitre suivant.

5. *Le Départ des Matelots*. Voir le chapitre X.

A l'imitation de ses modèles anglais, en particulier d'Addison qu'il vénérât depuis toujours, le chevalier traitait, dans son journal, non seulement de sujets littéraires mais aussi de sujets politiques et même, souvent, de sujets commerciaux. Par sa formation et ses goûts il se trouvait là sur un terrain favorable. Depuis sa jeunesse il s'était passionné pour les problèmes économiques et sociaux autant que pour les questions littéraires. Le maniement de la plume sur le champ pourtant divers, coupé, accidenté, du journalisme ne fut pour lui qu'un jeu.

Il s'était défendu, dans son prospectus, de vouloir marcher sur les traces des journalistes anglais¹, mais c'était simple parade de rhéteur. *Le Babillard*, dans la réalité, doit beaucoup au *Tatler*, et au *Spectator* encore plus. On y retrouve, à un degré certainement moindre, mais marqué cependant, ce mélange d'humour, de tendre gravité, d'élégance discrète et de goût pénétrant qui font le charme d'un Roger de Coverley. La différence est dans l'art du rendu ; l'esprit est identique.

VI

Portons maintenant notre attention sur l'examen détaillé que mérite cet ouvrage.

Les premiers numéros laissent une impression de tâtonnement. L'auteur effleure plusieurs questions, sans s'y attarder, comme s'il voulait sonder les réactions du public ou s'affermir lui-même dans un genre qu'il expérimente à ses risques et périls. Bientôt, l'étude se précise, le trait s'accuse et les analyses se font plus insistantes. On dirait que l'écrivain, encouragé par l'accroissement du nombre des souscripteurs, a pris confiance en son étoile et se permet de traiter avec plus d'ampleur les sujets qu'il affectionne spécialement.

Nous trouvons ainsi une série de réflexions sur Pascal, Oldham (l'étincelant satiriste) et Boileau (poète estimable et puéril), qui dénotent un esprit avisé et, surtout, peu enclin à la banalité. Ces réflexions se terminent sur un éloge des vertus de la raillerie qui est un véritable hymne à l'humour : « Nous savons, dit le chevalier,

1. « Ce n'est ni Swift, ni Addison que l'on habille aujourd'hui à la Française....

Laissons à Londres son *Babillard*, nous n'en manquons point assez parmi nous pour aller le chercher si loin ».

Le Babillard, ouvrage périodique dans un genre nouveau, avec approbation et privilège du Roi.

N° 1^{er}, 1^{er} janvier 1778. Lc² 89.

» affronter le blâme, nous persiflons les pédagogues, mais nous ne
 » résistons pas à la raillerie. Le ridicule serait donc, parmi nous, le
 » précepteur le plus craint et le plus utile. Concluons-en la considé-
 » ration que devrait nous inspirer notre raison pour l'observateur
 » adroit qui, suivant l'expression d'un célèbre poète anglais, « tire-
 » rait au vol nos erreurs et nos folies ». Mais où est-il ? Daignez au
 » moins, chers lecteurs, accueillir le courage et le désir d'en surmon-
 » ter les obstacles et d'en braver les difficultés ! »¹. Il y a, dans tout
 ce passage, une résonance secrète qui associe Rutlidge à la lignée des
 grands humoristes². Le fameux « For this laughter was made » de
 Thackeray veut-il dire autre chose ?

Mais, voici que le ton monte, que la plume crisse et que la satire
 prend figure de dispute. N'en soyons point trop étonnés : il s'agit
 des acteurs. Il est naturel que Rutlidge se laisse emporter par la
 colère qu'a provoquée en lui le refus, encore sensible, de son *Train
 de Paris*. On ne saurait, d'ailleurs, le blâmer de rappeler à une plus
 juste décence ces comédiens dont chaque auteur, nous l'avons vu³,
 avait plus ou moins à souffrir. Le chevalier, qui malmène fort ces
 « crispins », ces « histrions », n'oublie pas, à cette occasion, de ra-
 brouer certains auteurs qui facilitent eux-mêmes les abus de l'heure
 présente en « dévorant les dédains et supportant les caprices de ces
 « automates à qui ils communiquent la parole et le mouvement »⁴.
 Le reproche n'était pas superflu. L'attitude de Beaumarchais ne
 devait-elle pas donner raison au bouillant essayiste ?

Le tome premier qui poursuit sa carrière en traitant tantôt de
 littérature⁵, tantôt de mondanités⁶, prend fin sur un article poli-
 tique important où Rutlidge, revenant sur le problème plus brûlant
 que jamais des relations franco-britanniques, prêche, en dépit de
 la rupture officielle, la doctrine de sagesse qui mène à la conciliation.
 Il démontre, non sans justesse, que l'intérêt politique et commercial
 de la France n'est pas de soutenir les révoltés et que toute paix sera

1. *Le Babillard*. Vol I. N° V, p. 96.

2. cf. la manière dont il se moque de soi. *ibid.* p. 98.

3. Voir le chapitre précédent. Voir également une intéressante comparaison entre
 les acteurs français et anglais. Tome 2 p. 358. Cf ; encore, tome 4, p. 120.

4. *Le Babillard*. I, p. 147.

5. cf. p. 258, un vif éloge des *Lettres Persanes*.

6. Voir p. 267, le piquant tableau des femmes astronomes :

« Entourées de lunettes et de télescopes, quitter un billet doux pour lire dans les
 cieux !... »

précaire qui ne s'appuiera pas sur l'entente des deux nations-sœurs. Cet article tire de sa date une valeur peu commune.

Avec le tome deux, la littérature reprend ses droits. Rutlidge, analysant les caractéristiques du théâtre anglais et de la scène française, conclut que l'idéal serait une production mixte, qui parviendrait à associer le mouvement du drame shakespearien à la dignité cornélienne. C'est l'occasion, pour lui, de montrer son impartialité en matière de théâtre, car il n'épargne pas les critiques aux dramaturges secondaires anglais. L'accusation de parti pris jadis formulée contre lui, à l'époque des *Observations* s'avère, une fois de plus, impuissante et fausse. C'est un commentateur éclairé, au contraire, et singulièrement large d'idées, qui, sous le signe d'Addison, traite dans *Le Babillard* de la chose littéraire. Son ouvrage a, en tout cas, le mérite de révéler au public plus d'un auteur anglais, dont son journal est amené à étudier les tendances et les œuvres. La plus grande partie du tome deux forme, peut-on dire, une façon de cours de littérature anglaise professé par un homme qui la connaît à fond, la goûte sans cesser de la juger et l'enseigne avec une clarté pleine d'attraits. La longue étude sur le « cygne de l'Avon » où Rutlidge, tout en se défendant de shakespearomanie (il souligne honnêtement ce qu'il peut y avoir d'excessif chez lui¹), définit son « bizarre », son « génie », son « sublime », son « ampleur », nous semble être, pour l'époque, de tout premier ordre. Il y aurait, aujourd'hui même, bien peu à reprendre dans ces pages inspirées.

La critique littéraire est suspendue, pour un temps, selon la saine méthode des essayistes de Londres et le chevalier en vient à analyser la situation politique de la France. Il est assez curieux de noter l'optimisme dont il fait preuve et l'hommage éclatant qu'il rend à des ministres qu'il ne semblait pas jusqu'ici (Turgot excepté) avoir particulièrement appréciés. Sans doute faut-il voir un reflet des promesses réitérées de Sartine dans ces lignes enthousiastes : « France, ô ma patrie, n'enviez point à une puissance rivale la gloire » passagère d'avoir étonné l'Europe par le fantôme de vos prospérités. C'était l'éclat du verre et il se brise. Vous arriveriez enfin, » sous un jeune monarque équitable et bienfaisant, environné de

1. « Lors même que nos pensées ont la sublimité et la justesse, il nous arrive fréquemment de les rendre obscures, en les chargeant de ronflantes périphrases, en les enveloppant de métaphores forcées et en les défigurant par des expressions outrées. Shakespeare tombe souvent dans cet excès ».

Le Babillard. Tome 2. N° 27, p. 36.

» ministres sages et actifs, à l'opulence et à la gloire durable que
 » vous promettent la grandeur de vos ressources et cette force
 » intrinsèque qui vous a fait résister, en dépit des malheurs et des
 » temps, des fautes et des circonstances, à tous les efforts de vos
 » ennemis »¹.

Hélas, pauvre chevalier, vous n'alliez pas tarder à déchanter !...

VII

Après une reprise de l'essai littéraire, qui nous vaut une série de fructueuses remarques sur Addison, Otway, Shakespeare et Voltaire² nous arrivons à un chapitre important, à propos duquel il nous paraît impossible de ne point marquer un temps d'arrêt.

Il s'agit du numéro du 30 juin intitulé « Au mitron de Vaugirard », dans lequel Rutlidge, rendant compte d'une brochure portant ce titre³, analyse la situation économique de la France et, après avoir constaté, à grand renfort de documents, de citations et de statistiques⁴ qu'il y a lieu de s'inquiéter sur les lendemains que réserve l'accaparement des blés, conclut en affirmant : « Vous avez raison d'avancer que *la liberté de la boulangerie* est propre à maintenir un rabais... Avec des magistrats et des administrateurs citoyens, et amis du bien public, moyennant des écrits où la vérité simple et nue se soutient par des faits, vos vœux, M. le Mitron, seront comblés et l'avidité démasquée, déconcertée et confondue, n'aura d'autres ressources que de vous imiter »⁵. Nous avons cité ces lignes, parce qu'elles lavent Rutlidge de l'accusation qui fut, par la suite, portée contre lui d'avoir joué, en 1789, un rôle d'émeutier, à qui tout prétexte semble bon. On a vu en lui un intrigant qui avait

1. *Le Babillard*. N° 29 pp. 79-80.

2. Rutlidge rend, en passant, un hommage insidieux à l'art de Voltaire :

« Tancrède, dit-il, me paraît un modèle à cet égard. En général M. de Voltaire est admirable dans ses dénouements. Mais ne doit-il rien de ce côté-là aux Anglais, dont il a dit autrefois tant de bien et dont il dit aujourd'hui tant de mal ».

ibidem. N° 30, p. 87.

3. *Le Mitron de Vaugirard*, brochure très patriotique par M. Lacombe, d'Avignon.

4. Voir notamment un tableau sur le prix des farines vendues à la Halle de Paris du 1^{er} avril au 30 décembre 1775.

Le Babillard, p. 187.

5. *ibidem*, p. 188.

poussé à la révolte des boulangers ¹ par désir de scandale et pour se signaler. On l'a traité de brouillon, de fâcheux, d'opportuniste. Ces insinuations étaient des calomnies.

Si Rutlidge est sorti de sa réserve, s'il s'est offert comme médiateur, s'il a ensuite dénoncé les abus des meuniers de Corbeil et subi, pour sa franchise, les rigueurs de l'emprisonnement, ce n'est pas par opportunisme. Toute son activité antérieure, toute son œuvre s'inscrivent en faux contre ce grief inique. En douterait-on, qu'on trouverait, dans *Le Babillard*, la preuve qu'onze ans avant 1789, le problème de la liberté des blés avait retenu son attention et alerté son jugement.

VIII

Ce point acquis, revenons à l'essai littéraire qui demeure le plus brillant de la feuille de Rutlidge. Les lettres du *Voyageur anglais* au *Babillard* et les réponses du *Voyageur français*, que l'on trouve disséminées dans le texte du journal, sont l'occasion pour l'auteur de donner, sous une forme colorée et vivante, ses impressions sur l'un et l'autre pays. Le lecteur devient, pour ainsi dire, le spectateur d'une sorte de partie de tennis littéraire jouée par une raquette double que manie un champion souple et prompt. C'est une série d'« échanges » souvent originaux qui consacrent le rôle du chevalier comme agent de liaison franco-anglais. Ce rôle d'introducteur dans notre pays de la littérature britannique ne saurait être contesté. Le voudrait-on, qu'il nous serait facile de montrer que Rutlidge ne se contentait pas de prêcher avec la plume ; il y adjoignait la parole. On trouve, en effet, dans son périodique une note ainsi conçue : « L'auteur du *Babillard* a aussi commencé ses cours gratuits de Langues et Littératures Étrangères. Les jours sont le mardi et le vendredi, depuis six heures jusqu'à sept et demie du soir » ². Qu'on ne vienne plus mettre en doute le désintéressement de ce professeur sans chaire d'un nouveau genre !...

Nous assistons ainsi à une suite de conférences sur le génie de la langue anglaise que nous avons lues, nous l'avouons, avec plaisir et non sans fruit. Tout ce que dit le chevalier sur les vertus spécifiques des deux langues, la hardiesse libre et fière de l'une, la sou-

1. Voir notre chapitre XI.

2. *Le Babillard*. N° 38, p. 224,

plesse insinuante de l'autre, nous paraît juste et élégamment exprimé ¹.

Vient ensuite une analyse de la structure et des possibilités grammaticales de l'anglais, qui ne déparerait pas un traité moderne. Mais la partie la plus attachante du cours est celle où Rutlidge parle des auteurs. Il étudie Milton et le *Paradis Perdu* avec beaucoup de pénétration et encore plus de tact. Ne perdant pas de vue qu'il s'adresse à un public qui ne connaît Milton que par la pauvre traduction de Saint Maur ², il prend soin de ne pas froisser les susceptibilités nationales ³ en plaçant trop haut le poète épique. On ne peut que louer l'intelligente mesure avec laquelle il traite ensuite de Pope, de Shakespeare dont il ne se lasse point de faire l'éloge, d'Addison qu'il adore comme essayiste, mais dont le *Caton* lui paraît très surfait ⁴, de Wycherley qu'il rapproche de Molière, toutes nuances gardées, bien entendu ⁵, de Congreve, de Farquhar et de Swift.

Rutlidge termine sa revue sur un parallèle entre Gay et La Fontaine, à l'honneur de ce dernier et qui témoigne de la psychologie la plus déliée. « Le célèbre La Fontaine, écrit-il, ne nous est-il pas » précieux par un genre de beautés intraduisibles ? sa tournure » marotique, ses métaphores naïves, son style si ingénieusement » proverbial, sa bonhomie en narrant, transportées littéralement en » anglais, deviendraient des platitudes, des lieux communs dits avec » trivialité.... Pour l'étranger, le genre de grâces qui lui est propre » et le charme de son langage original seraient tout à fait nuls » ⁶. Allons, les élèves ès-lettres de Rutlidge étaient tombés en de bonnes mains !

Le tome troisième du *Babillard* est dédié à Le Noir. C'est là fait curieux et qui prouve que le lieutenant de police avait réussi à donner le change au pauvre chevalier. Ce dernier, qui regrettera

1. *Le Babillard*. Nos 44-45, pp. 305-335.

Ces deux numéros sont la réimpression de la Lettre à M. M*** parue l'année précédente dans le recueil des *Œuvres diverses*.

2. *Le Paradis Perdu*, traduction de Nicolas François Dupré de Saint Maur, Paris. 1729.

3. « Ces préventions chatouilleuses et rétives qui ont mis les rieurs du côté de M. de Voltaire quand il lui a plu de déraisonner sur Skakespeare ».

Le Babillard, p. 326.

4. La critique, si juste, surprend, étant donné le triomphe remporté par la pièce. Elle prouve de nouveau la pénétration du jugement de Rutlidge.

5. cf. une comparaison bien vue entre *Le misanthrope* et le *Plaindealer*, p. 331.

6. *Le Babillard*, pp. 333-4

amèrement, par la suite, ses illusions ¹, est, pour l'instant, plein de confiance et croit devoir faire hommage de sa nouvelle œuvre à celui dont il attend facilités et faveurs. Le recueil, en lui-même, est franchement moins bon que les deux précédents. On y sent une défaillance, qui n'est point faite pour étonner quand on songe à l'effort intense et prolongé fourni par l'essayiste depuis le début de l'année. Le ton s'est alourdi, la verve faiblit. L'auteur ne se retrouve que pour consacrer à Voltaire, qui vient de mourir, un long article où il juge l'homme et l'écrivain. Plein de modération, de retenue et de respect, Rutlidge fait un juste départ entre les œuvres immortelles et celles qui, entachées de préjugés, disparaîtront. L'ensemble est d'une haute tenue et fait honneur au chevalier. Il a rendu à l'adversaire tombé l'hommage qu'il sentait dû à son génie. Cet article l'ennoblit.

Citons encore, dans ce même tome troisième, une lettre à Letourneur, où l'essayiste l'exhorte à ne point se laisser effrayer par les sarcasmes de l'opposition et à poursuivre son dessein avec sérénité : « Attendez-vous, écrit-il, à quelques traits d'esprit de la part » des du Luth et de tous les zoïles de cette force. Je suis persuadé » qu'ils vous alarmeront peu et que vous leur rendez trop de justice » pour regarder désormais une seule fois derrière vous, dans la carrière où vous courez » ².

Avec le tome quatrième, dédié au chevalier de Chasteignez, s'accuse la lassitude et la feuille se lit avec de moins en moins d'intérêt. Elle est sauvée de l'ennui total par les renseignements qu'on y peut glaner ça et là sur divers épisodes de la vie de l'auteur ; ainsi ses rapports avec d'Alembert ³. A la suite d'un article favorable, paru dans *Le Babillard*, sur les *Éloges Académiques*, d'Alembert, oubliant Curviligne, s'était senti pris pour le chevalier d'une certaine sympathie. Il résulta de cette amitié croissante un échange de lettres que Rutlidge s'empessa de publier dans son périodique. On y sent la joie qu'il éprouve à se rapprocher d'un homme aussi éminent ; les détails qu'il donne tout aussitôt sur les origines presque involontaires de son *Bureau d'Esprit* ⁴ marquent assez clairement sa volonté d'oubli et de réconciliation.

1. Voir notre chapitre X.

2. *Le Babillard*. Tome 3, p. 384.

3. Voir pp. 41, 104, 239 et 255.

4. cf. le chapitre V.

IX

Ce tome quatrième devait être le dernier. Cela ne veut point dire, telle est du moins notre impression, que la tentative de Rutledge avait entièrement échoué. *Le Babillard* avait eu, au contraire, son heure de vogue. Mercier, dans son *Tableau de Paris*, l'avait pillé sans le moindre scrupule, et vers le milieu de l'année 1778, l'auteur ne parvenant pas à satisfaire toutes les demandes d'abonnement, s'en excusait publiquement¹. Mais peu à peu l'engouement s'était atténué. Il eût fallu, pour raviver l'intérêt et provoquer les souscriptions, que Rutledge redoublât de flamme. Nous avons vu qu'il commençait précisément à faiblir. Il avait à cela plus d'une excuse : la fatigue, le deuil² et des tracas de toutes sortes³. Son zèle se ralentit de plus en plus ; enfin, privé de soutien, il dut cesser sa publication⁴.

En dépit de son échec, Rutledge ne sortait point diminué de l'entreprise. Il avait, en un genre difficile, montré qu'il pouvait par instants égaler les meilleurs. L'essayiste spirituel et brillant du *Babillard* s'inclinait devant la fortune adverse. Il mettait bas les armes, mais ces armes n'étaient point souillées.

1. *Le Babillard*. Tome 2, p. 223. Avis.

2. Son père était mort en 1779 (cf tome 4, p. 272).

3. Voir le chapitre suivant.

4. Le dernier numéro est du 30 avril 1779.

CHAPITRE X.

LES ŒUVRES SECONDAIRES

I

L'année 1778 avait vu, par ailleurs, se produire un événement qui ne dut pas laisser indifférent notre chevalier. Si, en dépit de ses efforts et de son intelligence courageuse, *Le Babillard* avait été dans l'obligation de s'incliner devant l'adversité, Rutledge, en cette même année, avait connu la joie que, depuis si longtemps, il attendait en vain. Vers la fin de 1778, le 23 novembre exactement, le théâtre de la Comédie Italienne représentait une comédie musicale, *Le départ des matelots*, dont Rutledge avait composé le livret. Ce qu'était cette pièce, il ne nous est pas donné de le dire, le texte en étant actuellement introuvable ¹. On en est donc réduit, si on veut se faire une idée des débuts de Rutledge au théâtre ², à se reporter aux jugements de la critique contemporaine. Le verdict fut impitoyable. Voici ce qu'en écrit Grimm, qui résume à la fois la pièce et l'impression générale : « On vient de donner à la Comédie Italienne deux nouveautés » qui ont eu encore moins de succès que les deux fantaisies de M. » Dorat : *Le départ des Matelots*, paroles de M. le Chevalier de Rutledge, musique de M. Rigel, et *Le Porteur de chaise* ³... Dans la première, un bailli, après avoir refusé de donner sa fille au fils d'un » matelot, consent à ce mariage en voyant une lettre adressée au » père du jeune homme, semblable à celle que M. Necker écrivit, au

1. Nous l'avons vainement cherché tant au British Museum qu'à la Bibliothèque Nationale.

2. Nous avons vu plus haut, p. 150, pour quelle raison il serait impropre de considérer *Les Comédiens ou le Foyer* comme sa première production théâtrale.

3. Paroles de Mouvel, musique de Dezède.

» nom du roi, au pilote Boussard.... *Le départ des Matelots* est un chef-d'œuvre de platitude et de mauvais goût.... »¹

Bachaumont n'est guère plus tendre et reproche notamment à l'auteur d'avoir, par ses allusions aux personnages d'actualité, donné un caractère hybride à sa pièce. De plus, il constate que la principale cause de l'insuccès a résidé dans le langage à l'excès technique prêté par le chevalier à ses marins². Quoi qu'il en soit, Rutledge, après avoir savouré la joie fugitive d'être joué, n'eut plus qu'à méditer sur son échec. Mais toute méditation, chez lui, se transformait en action et, loin de se laisser gagner par la désespérance, mère des paresseuses, il n'eut pas de cesse qu'il n'eût réparé sa défaite. Il se rendait bien compte qu'il avait fait fausse route. Une comédie sentimentale, où se déguisait mal un éloge des puissants du jour, était une pièce de circonstance en laquelle il pouvait avoir mis des espoirs secrets. Mais c'était là manœuvre de diplomate plus qu'œuvre d'art. Le résultat ne s'était point fait attendre, châtement légitime qui punissait un égarement intéressé.

Rutledge savait trop que sa voie n'était point le panégyrique mais la satire, pour ne pas rentrer dans le droit sillon. Aussi, se mettait-il, dès le lendemain de son échec, à multiplier les démarches pour faire jouer sa comédie satirique *Le Train de Paris ou les Bourgeois du Temps*. Cette comédie, publiée en brochure depuis un an déjà, avait été, nous avons vu pour quelles raisons³, refusée par les comédiens du théâtre français. Rutledge nous a conté, par la suite, qu'ayant assisté à une représentation, qu'il jugea grotesque, de *L'égoïsme*⁴, il s'était décidé à retirer sa pièce, plutôt que de la laisser massacrer par de semblables histrions, mais il semble bien qu'il ait surtout voulu sauvegarder sa dignité et, qu'en réalité, il ait été contraint de ne pas insister. Toujours est-il que sa tentative vers le vaudeville n'ayant pas abouti, le chevalier se retourna vers *Le Train de Paris*.

1. *Correspondance* de Grimm. Tome XII, p. 193 (décembre 1778).

2. « De ses allusions au Ministère et à la Nation on ne lui a pas su gré et l'aventure de Boussard et la lettre de M. Necker et la naissance d'un Dauphin pronostiquée dans un des couplets du Vaudeville n'ont pas mieux réussi... L'affectation de faire parler le marin, principal personnage, sa langue et prendre toutes ses allégories dans son art a surtout beaucoup déplu au parterre, n'entendant rien aux termes techniques du métier ».

Mémoires secrets. XIII. 1778.

3. cf. Chapitre VIII, p. 151.

4. Une des meilleures pièces de Cailhava, représentée pour la première fois le 19 juin 1777.

La Comédie Française n'avait pas voulu de lui, peut-être la Comédie Italienne serait-elle plus clément. Les négociations traînèrent, ce qui n'est point fait pour nous surprendre. On conçoit que les dirigeants de ce théâtre n'aient pas été impatients de jouer une production nouvelle de l'auteur du *Départ des Matelots*. Mais Rutlidge était tenace et *Le Train de Paris* nettement supérieur à sa comédie musicale. Finalement, après d'assez longs pourparlers, suivis d'une acceptation que Rutlidge n'espérait plus, le rideau se leva, le 17 septembre 1779, sur le premier acte du *Train de Paris ou les Bourgeois du Temps*.

II

La pièce n'était point mauvaise et l'échec relatif qu'elle subit dut être sensible à notre chevalier. Le public n'avait pas mal accueilli l'effort de l'auteur et si la critique ne s'en était mêlée, peut-être la pièce nouvelle eût-elle connu la carrière honorable à laquelle elle aurait pu prétendre. Mais les censeurs furent presque unanimement hostiles à Rutlidge et les jugements acerbes ne lui furent point ménagés. Grimm, qui s'acharnait contre le chevalier, et qui avait déjà, lors de la publication en brochure de cette comédie, écrit : « M. de Rutlidge n'a rien de mieux à faire que d'envoyer aux îles ses comédies, ses romans et tout le reste »¹, s'emparait de l'occasion pour porter le coup de grâce à l'auteur dramatique². En outre, dans le *Mercur de France*, Le Vachet de Charnoy rédigeait sur Rutlidge un article virulent où le pauvre auteur se voyait encore plus mal-traité³.

Il n'est peut-être pas sans intérêt, toutefois, de faire remarquer que ce de Charnoy était gendre de Prévile et que le dit Prévile, s'étant cru plus spécialement visé dans *Les Comédiens ou le Foyer*, nourrissait pour Rutlidge une haine tenace. La violence des attaques contre *Le Train de Paris* s'explique ainsi plus justement par des motifs moins proches de l'aversion littéraire que de l'animosité

1. *Correspondance de Grimm*. Tome XII, page 121 (juin 1778).

2. « Tout cela est ennuyeux, dit-il, l'intrigue languissante, les caractères faibles, le dialogue beaucoup trop long, souvent de la plus plate familiarité ».

ibidem, Tome XII, p. 315 (septembre 1779).

3. Voir, notamment, les numéros du 25 septembre et du 2 octobre 1779.

La pièce y est jugée « des plus médiocres » et il y est dit que « les spectateurs ont fait éclater leur dégoût de la manière la plus marquée ».

personnelle. La cabale eut raison des efforts de Rutlidge. Et c'est pitié, car la pièce était loin d'être mal venue.

L'inspiration en est essentiellement d'ordre éthique. L'auteur y trace un portrait satirique des bourgeois qui, séduits par les façons élégantes du beau monde, s'essayent à les imiter aux dépens de leur porte-monnaie et de leur bon sens naturel. Le sujet n'est pas neuf et l'on reconnaît, dans cette œuvre, l'influence manifeste de Molière. De même que *Le Bureau d'Esprit* constituait une reprise des *Femmes savantes*, de même *Le Train de Paris* rappelle par plus d'un trait *Le Bourgeois gentilhomme*. On y voit s'affronter, dans le cadre des salons de M^{me} Leleu, oisive peu sympathique, Menneville, le type du sot, oublieux de ses origines et Bertolin, en qui Rutlidge personnifie le robuste sens commun et les vertus de la saine bourgeoisie. L'intrigue est le point faible de la pièce et il serait vain de vouloir en faire une comédie à rebondissements, où palpite l'aventure. Mais pour qui aime les pièces à idées, solidement étoffées et émaillées de traits de satire, il y a presque un régal dans cette caricature poussée de l'affectation sociale, en ce tableau coloré des méfaits du « snobisme ».

Aussi, loin de nous ranger à l'opinion suspecte de Grimm ou de de Charnoy, adoptons-nous l'appréciation suivante où Bachaumont fait tinter la note juste : « Les deux premiers actes, *d'un excellent* » *comique*, ont été bien reçus et ont fait beaucoup de plaisir. Malheureusement ils étaient *trop bons*, l'auteur a faibli dans le troisième » et le quatrième, et le cinquième, tout à fait froid et romanesque, a » donné trop de prise aux *détracteurs* et aux *envieux* pour ne pas » tomber complètement. On ne peut refuser un *talent décidé* au poète, » mais il faut qu'il étudie l'art davantage, ménage mieux ses forces » et châtie plus son style, car il a plus que tout autre le *sel* et la » *gaité*, les deux premières qualités du genre » ¹.

III

Avec l'échec du *Train de Paris* et la disparition du *Babillard*, allait s'ouvrir pour James Rutlidge une période de malheurs et d'angoisses auxquels venait de préluder la perte de sa femme ² et qu'allaient

1. *Mémoires secrets*. Tome XIV, 19 septembre 1779.

2. Il ressort de l'interrogatoire subi en 1789 par Rutlidge qu'il était veuf depuis une dizaine d'années.

Le chevalier prit, par la suite, pour maîtresse, la veuve Maillié.

aggraver de redoutables soucis financiers. On n'a pas oublié à la suite de quelles circonstances le chevalier, pressé par le besoin d'argent, avait abandonné, pour un prix dérisoire, sa terre au sieur de Milleville de Bergère ¹. Mais l'affaire se complique : ce Milleville n'avait été qu'un prête-nom agissant pour le compte du notaire Dehérain, et à peine Rutlidge, le soir mémorable de l'entrevue chez M^e Lambot ², avait-il tourné les talons, les deux compères signaient un nouveau contrat de vente en faveur de Dehérain. Les longs attermoissements de ce dernier, le martyre moral qu'il avait imposé à son client s'éclairaient ainsi d'un jour inattendu et la curieuse figure de ce tabellion escroc se dessinait avec relief. Dehérain poussa même l'audace jusqu'à avancer quelques fonds à Rutlidge en lui faisant croire que l'acquéreur refusait de payer. Puis, l'effrayant par la perspective d'un long et coûteux procès, il le décida à lui abandonner, pour une somme minime, sa créance sur l'acheteur fictif.

Rutlidge ignorait tout de ces manœuvres. Il reçut le premier choc du soupçon, lorsqu'à la mort de Milleville (juillet 1778) ³, il apprit de la veuve que Dehérain possédait, en secret, la moitié de ses propres terres. Bien que ce ne fût là qu'une demi-vérité, puisque Dehérain s'était rendu acquéreur de la totalité du domaine de Rutlidge, celui-ci en fut surpris et eut recours à la médiation de Le Noir, lieutenant de police, pour négocier avec son notaire. Sur ces entrefaites, le père du chevalier, Walter Rutlidge, succombait après une courte maladie ⁴ ; sa mort donnait aux droits de Dehérain une force nouvelle. Peu après, ⁵ en effet, Rutlidge apprenait, à sa plus grande stupefaction, que ses terres appartenaient intégralement à son notaire indélicat. Il se décida alors à porter l'affaire devant la justice.

Mal lui en prit. Retors et dénué de scrupules, Dehérain sut entraîner son ex-client dans le maquis de la procédure et lui faire payer cruellement sa rébellion. Il serait fastidieux d'entrer dans les détails de ce long et tortueux conflit, dont le chevalier nous a laissé un compte-rendu des plus documentés dans son *Mémoire au Roi*. Le récit des manigances auxquelles se livra Dehérain, des parades malheureuses de Rutlidge et de sa défaite finale nous entraînerait trop loin et dépasserait le cadre de la présente étude. Qu'il nous

1. Voir le chapitre IV, p. 60.

2. Voir le chapitre IV, p. 61.

3. *Second plaidoyer pour le chevalier de Rutlidge*, p. 47.

4. Début de 1779. (février ou mars) cf. *Le Babillard*. N° du 25 mars, p. 272.

5. Dans le courant du mois d'août.

suffise de dire qu'en dépit de sa bonne foi manifeste et des plaidoyers chaleureux prononcés en faveur de sa cause, Rutledge échoua dans sa tentative et que ses appels à l'équité demeurèrent sans écho.

Il est probable que la perte de ce procès fut la conséquence de l'intervention de Le Noir. On se rappelle peut-être que, repris de confiance envers Sartine et Le Noir, son auxiliaire, Rutledge, dans l'attente de son consulat¹, s'était rapproché du lieutenant de police au point de lui dédier le troisième tome du *Babillard*. Il espérait beaucoup de son influence. Or, il se trouva que, pour des raisons malaisées à fixer en toute certitude, mais où durent entrer et la crainte de Sartine, maître inconstant et capricieux, et le désir de ménager la toute puissante corporation des Notaires, Le Noir travailla en sous-main à perdre le chevalier². Intenté en 1781, le procès Rutledge-Dehérais, qui fut suivi avec passion par l'opinion, se termina par la condamnation de Rutledge aux dépens et à des dommages-intérêts envers le notaire escroc. « Celui-ci, dit Bachaumont, traînait à sa suite son Corps, intéressé à conserver l'honneur d'un de ses membres, et une foule d'agioteurs, d'usuriers, d'escrocs avides d'apprendre comment on élude les lois... ; l'autre avait en sa faveur tous les gens de lettres, tous les fils de famille perdus de débauche, tous les militaires sans conduite désirant voir le glaive de la justice frapper sur quelqu'un de ces corrupteurs publics leur fournissant de funestes facilités de se ruiner afin d'acquérir leurs biens à bon compte et de s'enrichir à leurs dépens »³. Ce fut le parti des « corrupteurs publics » qui triompha.

Rutledge succombant sous la sentence n'était qu'au début de ses malheurs. Mettant le comble à ses iniquités, le notaire Dehérais, en effet, usa de la contrainte par corps, et, secrètement appuyé par Le Noir, fit incarcérer le chevalier, éternelle dupe et victime.

IV

L'arrestation eut lieu le 3 septembre 1782. Conduit à La Force, le malheureux y resta plusieurs jours⁴ sans qu'on lui fournît la moin-

1. Voir le chapitre IX.

2. Voir sur ce point le *Mémoire au Roi* pp. 35-75.

3. *Mémoires secrets*. Tome 20, p. 83 (13 février 1782).

4. « Il y restera longtemps, écrit Bachaumont, si les entrailles de son ennemi ne s'émeuvent ou si quelque personne charitable ne vient à son secours ».

Mémoires secrets. Tome 21, p. 143 (16 octobre 1782).

dre explication sur les motifs de son emprisonnement. Par bonheur pour lui, un magistrat justement célèbre, M. d'Epremesnil en personne, intervint auprès de Le Noir et lui demanda pour quelles raisons Rutlidge était détenu. La réponse de Le Noir est curieuse et facile à réfuter. Elle se ramène à trois points essentiels ¹ : 1^o Rutlidge est un « alien » ; 2^o il est suspect à l'État. M. de Vergennes a requis qu'il fût emprisonné pour être gardé jusqu'à la paix, et, ensuite, renvoyé en Angleterre, sa patrie ; 3^o il correspond avec les ennemis de l'État.

Or, 1^o Rutlidge était Français, né de mère française et de père naturalisé ; 2^o s'il avait été suspect à Vergennes, ce dernier l'eût fait incarcérer dans une prison d'État et tenu au secret ; 3^o si on avait eu la preuve formelle de sa trahison, son sort aurait été depuis longtemps réglé.

D'Epremesnil prit donc le parti de Rutlidge. D'autres défenseurs lui venaient, d'ailleurs nombreux et la déloyauté de Le Noir s'avérait chaque jour plus manifeste. C'est ainsi que le président d'Hornois ayant appris de Le Noir que Rutlidge avait été incarcéré à la requête de MM. d'Aguesseau et Lamoignon, une enquête fut ouverte et ces deux magistrats opposèrent un démenti formel aux déclarations du lieutenant de police. Bref, il devint impossible de maintenir Rutlidge sous les verrous. A bout d'arguments, Le Noir se décida à rendre la liberté au chevalier. Les portes du cachot s'ouvrirent devant lui en février 1783. Depuis bientôt six mois, il subissait les tragiques conséquences de la cupidité et de l'injustice. Il revenait, enfin, au jour en homme libre, mais il avait laissé dans l'aventure sa fortune, sa confiance et sa sérénité.

V

Un problème, un problème redoutable, se posait pour le chevalier : vivre. Il lui fallait trouver les moyens d'assurer une existence qui, matériellement, était des plus compromises. Sans doute, à sa sortie de prison, il n'était pas totalement dénué de ressources. L'excès d'iniquités appelle toujours un élan généreux. Des amitiés s'offrirent, des concours se présentèrent. Mais, pour un caractère indépendant comme celui de Rutlidge, un tel état de choses ne pouvait constituer qu'une phase de transition.

1. *Mémoire au Roi*, p. 67.

Aussi, ne soyons pas surpris si les années qui suivirent son élargissement furent marquées par un redoublement d'activité et une surproduction intense. De 1784 à 1789, Rutledge ne donne pas moins de sept œuvres nouvelles, sans compter les réimpressions. De toute évidence, il est aux prises avec le plus cruel destin. Seule, sa plume peut le faire vivre. En conséquence, nous assistons, pendant cette période pénible, à une exploitation hâtive de ses anciens succès, de quelque ordre qu'ils soient. Roman, essai, journal, traité de vulgarisation, toutes les provinces de la prose reçoivent sa visite empressée et fiévreuse. Redoublement d'efforts, éparpillement de l'énergie, affaiblissement de la manière, diminution du talent ; telle est la rançon du surmenage à laquelle Rutledge ne put se soustraire. N'est-il pas surprenant que, malgré des conditions si peu favorables à une production de qualité, ses œuvres des années 1784-89 soient, à certains égards, d'une richesse encore appréciable ?

Il se tourna d'abord vers l'essai. C'était, si l'on excepte le théâtre auquel il avait renoncé sans esprit de retour, le genre qu'il avait pratiqué en dernier lieu et qui lui avait procuré les satisfactions les plus probantes.

Au *Babillard* de 1778-1779 succéda donc en 1784 *Calypso ou les Babillards* qui est, sous un titre à peine différent, une résurrection pure et simple de l'ancienne feuille.

Bien que Rutledge ait prétendu s'être assuré le concours de six rédacteurs¹, il est clair que *Calypso* fut, comme *Le Babillard*, entièrement rédigé par lui seul. On y retrouve trop, à chaque instant, les idées qui lui sont chères pour ne pas attribuer à sa seule plume les articles multiples dus à ce littéraire Protée.

Nous assistons ainsi à une longue discussion sur les mérites de Shakespeare, à propos du *Coriolan* de La Harpe. Le rédacteur anonyme ne ménage pas son adversaire auquel il décoche, au passage, des flèches de son bois le plus dur. « C'est avec chaleur et vérité », écrit-il, que je vous aurais applaudi si je vous eûs trouvé » comme le poète Anglais tout en action et énergie, au lieu de vous » voir tout en hémistiches et en lieux communs »².

C'est ainsi encore que nous retrouvons ce projet de fusion anglo-française, de meilleure compréhension entre les deux pays, projet que Rutledge ne cessera de préconiser toute sa vie. Nous entendons

1. *Calypso ou les Babillards*. à Paris chez Regnault, 1784.Z 29084. 1^{er} numéro (10 mai).

2. *ibid.* vol I, p. 211.

déplorer, une fois de plus, que « l'établissement d'un parfait concert » d'intérêts entre la France et l'Angleterre continue à être négligé » parce que de vieilles préoccupations le font passer pour une » chimère ! » ¹

Sur ces anciens thèmes l'essayiste brode, mais sa main est moins alerte que par le passé et l'ouvrage se lit assez difficilement. On y sent le besoin de se faire connaître, de se répandre dans le public par son journal ² et trop fréquemment l'essayiste Rutlidge vient nous parler avec éloge de Rutlidge, l'auteur. Biographiquement le procédé n'est pas dépourvu de prix, mais le mérite littéraire s'en ressent quelque peu.

Fondé le 10 mai 1784, *Calyпсо*, après une carrière de moins de douze mois, cessait de paraître le 25 avril 1785. Les souscripteurs n'avaient point soutenu l'effort du journaliste. Rutlidge, cependant, sans se décourager, n'avait pas attendu l'agonie de son périodique pour chercher la faveur du public dans un autre domaine.

VI

Dès les premiers mois de l'année 1785, paraissent, en effet, deux volumes intitulés *Le vice et la faiblesse ou Mémoires de deux Provinciales* ³, dans lesquels Rutlidge, redevenu romancier, nous conte les aventures de Julie de M***, jeune fille de la province, qui, mal conseillée et naturellement indolente, tombe de malheurs en malheurs et n'est sauvée de la situation la plus affreuse que par la générosité d'un noble anglais, Simpson, lequel offre un salutaire contraste avec la cynique M^{lle} de Champville, incarnation de la débauche. L'ensemble est moralisateur, comme les romans précédents du chevalier et l'on y retrouve, avec plaisir, des passages enlevés avec brio, qui rappellent la vigueur colorée de la *Quinzaine Anglaise* ⁴. Mais il s'y ajoute un élément de romanesque délibéré qui fait tache dans cette œuvre de satire. Le caustique observateur s'est étrangement tempéré et la fin du livre se veloute d'un opti-

1. *Calyпсо ou les Babillards*, vol. I, p. 287.

2. Voir notamment vol. II, p. 168 ; vol. III, p. 146 et 178.

3. Paris, 1785, Y² 73023-4.

4. Voir, en particulier. (Vol I, pp. 195-200) de très amusantes peintures de femmes galantes, de roués, de jeunes fats évoluant dans « les sanctuaires de l'intrigue et du plaisir. »

misme « ex machina », qui n'a d'autre raison d'être que le souci mal caché de plaire au grand public.

Le généreux Simpson redresse donc les situations les plus fausses et la galante Julie, pardonnée, connaît les délices tardifs, mais précieux, d'un mariage platement bourgeois. On regrette un peu le vinaigre de la *Quinzaine Anglaise*.

Le vice et la faiblesse était, dans la pensée de Rutledge, un simple point de départ. Julie nous avait annoncé les *Mémoires de Simpson* et, pour ne point lui donner de démenti, le chevalier publiait, au début de l'année 1786, une suite à ses *Deux provinciales*, sous la forme de deux volumes intitulés *Confessions d'un Anglais ou Mémoires de Sir Ch. Simpson*¹. L'ouvrage obtint peu de succès ; on s'en explique aisément la raison. L'auteur avait eu beau reprendre le thème exploité avec fruit dans la *Quinzaine Anglaise*, c'est-à-dire les erreurs de l'imprudente jeunesse aux prises avec la mauvaise foi et l'escroquerie, le brillant, la vigueur, le coloris si nuancé du premier roman ne s'étaient plus retrouvés dans cette médiocre imitation. Trop long, trop moralisateur aussi, le livre devient bientôt lassant ; on l'achève avec ennui. Le seul intérêt qu'on y rencontre se trouve dans le tableau, tracé avec goût et chaleur, des malheurs de Charles-Édouard, poursuivi en Angleterre après la défaite². Les pages, où l'auteur décrit l'arrivée du prétendant vaincu dans la demeure du généreux Anglais, se détachent en clair sur la grisaille de l'ensemble. Mais ce n'est là qu'un rayon fugitif, et la finale des *Mémoires de Simpson* nous replonge dans l'indifférence et l'obscurité.

VII

Peu satisfait de l'échec des *Confessions d'un Anglais*, notre chevalier, l'année suivante, abandonnant provisoirement le roman, revenait au genre de l'essai politique. En réponse à l'appel lancé par une université de province qui proposait un *Eloge de Montesquieu*, Rutledge faisait paraître un mémoire qui n'est pas sans mérite et dans lequel il analyse les vertus du grand théoricien français³. L'ouvrage est surtout remarquable par le parallèle très minutieux

1. A Lausanne et Paris. 1786. Y² 6814-5.

2. Volume II, pp. 57 et suivantes.

3. *Éloge de Montesquieu*, à Londres, chez Joseph de Boffe, 1786. Ln²⁷ 14615.

Le Chevalier Rutledge

que l'auteur établit entre Harrington et Montesquieu¹. Le raisonnement, serré et juste, du chevalier aboutit à cette conclusion que Montesquieu, plus réservé en écriture qu'Harrington, en est cependant très rapproché par le fond de sa pensée. Il y a là toute une séquence de pages d'un intérêt réel.

Signalons encore une diatribe extrêmement violente contre les inégalités sociales, les injustices de classes, etc...², qui permet de prévoir le Rutlidge de la période révolutionnaire, et venons-en à ses dernières œuvres. Ce sont, en 1787, les *Mémoires de M. de Provence*, qui connaissent la faveur du public et sont réimprimés en 1788. Bien qu'il nous ait été impossible de nous procurer le texte de cet ouvrage, il est probable, si l'on se rapporte au titre, que Rutlidge a repris là le récit des aventures du valet de Mylord dans la *Quinzaine Anglaise*. Puis, en cette même année 1788, paraît un nouveau livre qui révèle notre auteur sous un jour inattendu. Il s'agit d'une théorie astronomique, dédiée à la Chambre des Communes³, dans laquelle Rutlidge nous apprend que, récemment encouragé par d'Alembert à s'occuper de sciences exactes⁴, il est descendu dans l'arène pour défendre les théories de l'inventeur Foyot, technicien du plus grand talent, méprisé par les savants officiels. Ce que valent ces théories, il ne nous appartient pas de l'énoncer. Trouvons-y simplement une preuve et de l'esprit éternellement combatif de Rutlidge et de l'activité multiple, en ces années de crise, de son cerveau fertile.

VIII

L'année 1789 devait le voir terminer en beauté. *Alphonsine ou les dangers du grand monde*, qui fut son dernier roman⁵, marque un regain de fraîcheur et de brillant. Le thème est toujours identique ; nous évoluons encore dans les salons de la haute société ; nous assistons à des scènes de séduction galante et d'élégante escroquerie, mais la fatigue qui se trahissait dans les *Provinciales* ou *Simpson* a fait place à une souplesse qui ravît.

1. *op. cit.* pp. 19 et suivantes.

2. *ibidem* pp. 31-34.

3. *Nouvelle théorie astronomique pour servir à la détermination des longitudes*. Ouvrage mis au jour par James Rutlidge, Baronet. — A Londres et Paris. 1788. V. 8142.

4. Lors de leur rapprochement. Cf. *Le Babillard* tome IV. Voir plus haut p. 166.

5. *Alphonsine*, à Londres et Paris. 1789. Y² 13590-1.

La Quinzaine Angloise elle-même ne contient rien de plus amèrement subtil, de plus finement satirique que les pages où Rutledge nous dépeint l'éducation libertine d'Alphonsine¹.

Au mérite esthétique retrouvé, *Alphonsine* joint un autre intérêt qui tient à sa date et à l'évolution toute récente du chevalier. Ce roman fait transition entre les œuvres littéraires et l'œuvre politique qui va commencer.

Par delà le récit de l'auteur, on y sent la révolte du citoyen en présence des abus de l'heure présente. « Quoique mes moments » soient comptés, s'écrit Valvain, l'un des personnages odieux du » livre, il faut que je le répète : un roturier et surtout un roturier » honnête et vertueux eût été mille fois puni pour des faits moindres, » si des calomniateurs se fussent avisés de les mettre à sa charge, » mais j'étais ce qu'on qualifie de noble et j'ai été soutenu, auto- » risé... »²

Les dernières pages font toutes retentir la même note frémissante. Il passe, dans *Alphonsine*, le grand souffle généreux qui déjà fait palpiter la France entière. Et l'heure est proche où, passant d'une arène dans l'autre, Rutledge, qui vient de lutter pour la justice en matière littéraire, va se porter au premier rang pour défendre la cause de la liberté. 1789 marque, avec la fin de ses romans et de sa critique, l'aube de sa carrière politique. Une bataille plus vaste que la controverse shakespearienne va s'engager ; Rutledge y donnera la mesure de son pouvoir, de sa force et de son élan. La Révolution commence !

1. Volume I. pp. 48 et suivantes (66, 103, 116).

2. Volume II, p. 192. Cf. également pp. 190-1 et 193. * *

TROISIÈME PARTIE

RUTLIDGE

ET

LA RÉVOLUTION FRANÇAISE

(1789-1794)

CHAPITRE XI.

LA LUTTE CONTRE NECKER

I

Tous ceux — et ils sont nombreux ¹ — qui ont accusé Rutledge d'avoir cherché dans la Révolution Française un prétexte à pratiquer l'opportunisme le plus éhonté, semblent avoir ignoré tout de ses écrits antérieurs, ou, les ayant connus, n'en avoir pas tenu compte. Le grief, notamment, d'avoir saisi l'affaire des Boulangers comme l'occasion de faire parler de lui, en dépit de son incompetence, s'effondre si l'on réfléchit que cette question des blés le préoccupait depuis longtemps, qu'il y avait, à maintes reprises, consacré des articles documentés, que, dans son journal *Le Babillard*, en particulier, il s'y était longuement attardé, que, par l'entremise de M. de l'Essart, il avait fait parvenir en 1788, à Necker, un traité sur les subsistances ² et qu'en 1789, enfin, l'année même où il prenait la tête du mouvement contre les accapareurs, son pamphlet *Paris aujourd'hui* révélait, par son argumentation lucide, serrée et juste, l'intérêt qu'il portait depuis plusieurs années à l'approvisionnement de la capitale en blés et la connaissance approfondie qu'il en avait acquise ³.

La notoriété en matière d'économie politique que lui avaient value ses écrits et, principalement, ses deux périodiques *Le Babillard* et *Calyпсо*, se manifesta par la visite que lui rendit, au début de 1789, le maître-boulangier Garin et à laquelle on peut faire remonter l'origine de son intervention dans l'« Affaire des Boulangers ». En suivant pas à pas Rutledge dans ce conflit qui a été si diverse-

1. Lescure, de Gallier, Montjoie, Adrien Duquesnoy...

2. *Dénonciation sommaire faite à l'Assemblée Nationale* par J. R. bart, 1790. p. 11 Lb³⁹ 3062.

3. *Paris aujourd'hui ou Idées diverses d'un citoyen du Tiers-État aux États Généraux*, 1789. On y trouve une analyse précise de la situation économique. L⁷ k 6574.

ment commenté, il nous sera permis de prendre de son rôle une vue plus nette et de préciser, surtout, les raisons de son évolution vis-à-vis de Necker, dont il devait bientôt devenir l'adversaire acharné.

II

Dans le courant de février 1789, le sieur Garin venait, de la part de la communauté des maîtres-boulangers, proposer à Rutlidge de prendre la défense de la dite communauté contre les monopoleurs. Le chevalier, convaincu par les arguments de Garin, se rendit à sa requête et composa un premier mémoire contre les accapareurs de blés ¹.

Dans ce mémoire, Rutlidge, reprenant les idées qu'il avait toujours soutenues, montrait comment le monopole du blé était à la source même des malheurs économiques du pays. Il insistait pour qu'à la politique d'accaparement fût substitué le système de la libre concurrence, clef du commerce et de la prospérité. Il terminait en demandant que la médiation du « grand Ministre appelé par le Roi à la tête des Finances » permît de déclarer une guerre victorieuse aux « monopoleurs cupides », fauteurs de la misère du peuple.

Plus intéressante que la lutte ouverte entreprise contre « le » sieur Leleu et autres insignes meuniers » nous apparaît ici la confiance exprimée par Rutlidge en l'action bienfaisante de Necker. Il importe, en effet, étant donné le changement qui va s'opérer dans l'attitude du chevalier, de noter qu'à l'origine, nul plus que lui n'attend du ministre genevois le salut de la nation.

Le premier mouvement est d'espoir et de foi. La désillusion ne viendra que plus tard.

Il ne sera pas sans profit pour le lecteur de rappeler, à ce propos, la lettre du 10 février 1789 ² dans laquelle Rutlidge reprochait à M. d'Epremesnil (qui, sept ans plus tôt, l'avait tiré du cachot où il se morfondait ³) « de s'être cent fois permis de déchirer M. le » Directeur Général des Finances avec un acharnement puéril

1. *Mémoire pour la Communauté des maîtres Boulangers de la ville de Paris et des faubourgs de Paris*, présenté au Roi le 19 février 1789. Vp. 25862.

2. *Lettre à M. d'Epremesnil*, Paris le 10 février 1789. Lb ³⁹ 6980. M. d'Epremesnil lui répondait le lendemain : « Pour ce qui est de M. Necker, je ne l'ai point déchiré, mais défini... »

3. Voir le chapitre précédent.

» et honteux ». On voit combien, au début de sa lutte en faveur des boulangers, Rutledge était loin de voir en Necker un ennemi.

Il s'était déjà, avant 1789, plusieurs fois approché de sa personne. Dès 1787, sur la fin de l'été, il s'était trouvé en relations avec M^{me} Necker et de nombreuses conversations, dans son hôtel de la rue de la Chaussée d'Antin, lui avaient permis d'exposer à la femme du Gênois, sa conception du rôle de Necker, le jour où la faveur du roi le ramènerait au pouvoir¹. Ces entretiens s'étaient poursuivis jusqu'en 1788, date à laquelle Necker s'était vu appelé à la succession de Loménie de Brienne. Rutledge, à cette époque, lui avait fait remettre, par son ami Valdec de l'Essart, plusieurs mémoires, dont un sur le problème des subsistances, mais le ministre avait paru, jusque là, négliger et ses conseils et « le tribut de ses con- » naissances.² »

Le chevalier, néanmoins, gardait en Necker une confiance entière. Aussi, son mémoire terminé, enjoignait-il à Garin et à quelques autres représentants de la communauté des boulangers de porter le placet à Versailles, non sans les avoir munis d'une lettre personnelle à l'adresse du ministre.

Necker reçut les délégués, qu'il combla de promesses. Ceux-ci rapportèrent à Rutledge la conversation qu'ils venaient d'avoir avec le Directeur des Finances. Notre chevalier, ravi, décida, sur-le-champ, de faire imprimer son mémoire. Il ne prévoyait pas que, ce faisant, il allait s'attirer, pour la première fois, le mécontentement du puissant homme d'État.

Dès le lendemain, en effet, il reçut de Necker un billet, dont la teneur lui parut si bizarre, qu'il rédigea aussitôt un second mémoire qui fut remis au ministre par M. de l'Essart³. La position prise par le chevalier dans son premier placet y était affirmée et précisée de telle sorte que Necker le fit mander à Versailles et l'invita, au cours d'un entretien qui dura plus d'une heure, à ralentir son action et à lui conserver sa confiance.

Ce fut au cours de cette entrevue que naquirent les soupçons du chevalier. Sans croire encore à la duplicité de Necker, il s'étonna de ses tergiversations et de son attitude embarrassée. Sans l'accuser déjà d'être « le fauteur secret et pusillanime de l'affreux monopole

1. *Dénonciation sommaire*, p. 7.

2. *ibid.* p. 10.

3. *Second Mémoire pour les Maîtres Boulangers*, par le chevalier Rutledge, 1789 Vp 3507.

dont Terray avait été l'instituteur exécrationnel¹ », il dut s'avouer que le ministre, en dépit de ses promesses, paraissait bien peu empressé de servir la cause du bien-être public. Enfin, le 18 juin, il apprenait incidemment que Necker correspondait avec les sieurs Doumer et Leleu, et les rassurait en sous-main².

Rutledge en était là de ses surprises, lorsqu'il reçut, le 1^{er} juillet, d'un certain Brousse, curé de Wolkrange et député à l'Assemblée Nationale, une lettre où ce dernier lui demandait de se rendre devant le Comité des subsistances de l'Assemblée qui, l'assurait-il, l'écouterait de la manière la plus flatteuse pour lui³.

Le chevalier, s'étant rendu à l'invitation de l'Assemblée, développa son point de vue avec tant de chaleur que six de ses membres furent, à l'issue de son plaidoyer, délégués avec lui et les boulangers auprès du ministre pour le prier de faire droit à leurs revendications.

Necker, pris de court, s'employa de son mieux à rassurer les membres de la délégation et parvint même à faire renaître la confiance dans l'esprit de Rutledge qui pensa avoir, peut-être, été joué par les monopoleurs.

Sur ces entrefaites survenait la chute du ministre, puis son retour triomphal dans Paris, le 30 juillet.

Sans perdre un instant, Rutledge adressait à Necker une lettre pathétique l'adjurant de prendre des mesures énergiques contre les meuniers. Après plusieurs semaines d'attente marquées par de nouvelles hésitations de Necker, Rutledge dut repousser avec mépris un avilissant marché que lui proposèrent les sieurs Leleu⁴ en vue d'acheter son silence. Il reçut enfin, par l'entremise de M. de l'Essart, une note émanant du Directeur des Finances⁵ pour le prier :

« 1^o de recueillir avec toute la diligence et l'exactitude pratiques les demandes de secours des boulangers, afin de pouvoir leur
» donner avec utilité des secours proportionnés à leurs besoins,
» secours dont l'objet était de les mettre en état de faire par eux-mêmes, dans les lieux qu'ils jugeraient à propos, des achats de
» grains et farines.

1. *Dénonciation sommaire*, p. 13.

2. *ibid.* p. 23. Voir également *Vie privée et ministérielle de M. Necker*, p. 26.

3. *ibid.* p. 25.

4. cf. la démarche du sieur Lanab (*Dénonciation sommaire*, pp. 31-32-33).

5. *ibidem*, p. 42.

« 2^o de composer, en outre, une législation générale des subsistances, qui serait ensuite soumise à l'examen et aux considérations de l'Assemblée Nationale »¹.

Sans méfiance, Rutledge se mit à l'œuvre.

Assisté des sieurs de la Potonière et Deschamps de Valcour, il commença de centraliser les demandes de secours formulées par les boulangers que la Municipalité envoyait s'inscrire. Ceci, notons-le, se passait vers la fin d'octobre 1789, quelques semaines, à peine, après les célèbres journées des 5 et 6, où la crise du pain s'était manifestée si tragiquement. Le problème du blé était au premier rang des inquiétudes sociales. Rutledge, sur l'invitation du ministre, travaillait à résoudre la crise. Loin d'être un fauteur de désordres, comme on l'a faussement prétendu (sans l'ombre d'une preuve, d'ailleurs), il se dévouait à l'amélioration du sort des boulangers et, par là même, de celui du peuple.

III

C'est alors que survint un événement où se révéla la trahison de Necker.

Le 2 novembre, vers neuf heures du soir, alors que notre chevalier se disposait à rentrer chez lui, il aperçut une soldatesque bruyante qui semblait monter la garde devant sa demeure. A peine était-il entré, que le chef de la troupe se présentait chez lui et l'invitait à le suivre en lui mettant un pistolet sur la gorge. Rutledge, stupéfait, obéissait et, malgré l'intervention rapide de M. de l'Es-sart, rencontré par hasard, était bientôt transféré, sous bonne escorte, de l'Hôtel de Ville au Châtelet. Le long du trajet, ses gardes criaient à la foule : « Nous le tenons enfin, cet aristocrate accapareur qui nous a fait manquer de pain ! » Des cris, des clameurs s'élevaient, chargés d'opprobre à l'adresse du prisonnier².

Le chevalier, conduit d'abord à la Chambre Prévôtale, puis devant le Lieutenant criminel, se voyait, sans le moindre motif, condamné à l'emprisonnement. Le lendemain les murs de la ville se couvraient de placards injurieux où Rutledge, calomnié, était représenté comme l'affameur du peuple.

D'où venait l'attaque ? Des meuniers, sans doute, mais Necker

1. Législation qui fut, en fait, rédigée, imprimée et mise en vente au Palais Royal.

2. *Dénonciation sommaire*, p. 53.

n'avait-il pas, dans l'aventure, sa lourde part de responsabilité ? Lui, qui savait que Rutlidge avait agi à son instigation, le laissait arrêter, incarcérer, vilipender. Le chevalier l'accuse nettement d'avoir donné lui-même l'ordre d'arrestation, d'avoir cherché à se « débarrasser » de lui. Necker n'aurait-il fait que fermer les yeux sur cette injustice, que son rôle n'en paraîtrait pas moins louche et sujet à critique. Par ce silence empreint de duplicité qui confirme sa caractéristique « peur de la lutte »¹, il mérite toutes les accusations que Rutlidge n'allait pas tarder à porter contre lui.

Quoi qu'il en soit, il est vraisemblable que c'est à la campagne de calomnies entreprise contre le chevalier en prison que l'on doit la série de jugements extrêmement sévères qui furent, à cette époque, portés sur lui. Tandis qu'il attendait qu'on l'instruisît de ses crimes, les commentaires défavorables allaient grand train. « Le » Chevalier de Rutlidge, (écrivait, le 30 novembre, Adrien Duquesnoy) un des plus grands extravagants qui existent, un des plus » grands fripons, est poursuivi au Châtelet pour émeute populaire » ou manœuvre pour les grains. Il voudrait mêler M. Necker dans » son procès et il prétend qu'il n'a agi que par son ordre. Heureuse- » ment l'extravagance n'est pas encore venue au point qu'il se fasse » croire »².

La même note de défiance se retrouve dans la *Correspondance Secrète* où Rutlidge est dit « avoir composé des mémoires dange- » reux sous le nom de la communauté »³. Prudhomme lui-même semble incertain en rapportant que « Rutlidge est accusé d'avoir » cherché à former une compagnie de boulangers pour se charger de » l'approvisionnement de Paris et de s'être faussement servi pour » cela du nom de M. Necker »⁴. Quant aux notices qui lui sont con-

1. « Necker... n'était qu'un parvenu vaniteux et médiocre, très disposé à flatter tous les partis... la lutte lui fait peur. »

Albert Mathiez. *La Révolution Française*. Tome I, pp. 35-36. Paris 1922, 8° Z 21106, (17).

2. *Journal d'A. Duquesnoy, député du Tiers-État de Bar le Duc*. Tome 2, p. 108. Voir également.... Tome I, p. 165, 8° L⁴⁵ 63.

3. *Correspondance secrète* 49^e lettre. 12 décembre 1789.

cf. aussi » » 10^e » 8 mars 1789.

» » » 13^e » 27 mars 1789.

4. *Révolutions de Paris dédiées à la Nation* N° XVII p. 31, cf. encore N° XXIII, p. 52.

sacrées par Montjoye ¹ et A. de Gallier ², elles sont tellement tendancieuses que rien n'y conserve un « semblant » de vérité !

A ces accusations violentes qui ne reposent que sur les rumeurs de la calomnie, il est peut-être permis d'opposer le très simple argument qui suit. Admettons que Rutlidge ait été un aventurier, un émeutier vendu au plus offrant ; admettons que la proposition de Necker ait été une chimère inventée par lui pour donner le change au peuple ; admettons tout cela et davantage encore... Qu'en faudrait-il déduire ?

Que cet accusé ne pouvait défier le courroux d'un ministre abusé, ni se soustraire aux rigueurs de la magistrature ; que la sanction devait être sévère pour être juste.

Or, qu'arriva-t-il ?

IV

Emprisonné le 2 novembre, Rutlidge ne voit s'instruire le début de son procès que vingt-deux jours plus tard. A peine est-il en présence de ses juges qu'il prodigue à Necker les noms les plus durs, l'accuse publiquement de trahison et demande instamment à être confronté avec lui et avec M^{me} Necker. Le ministre se garde bien de comparaître, mais, l'instruction terminée, on apprend, le 2 janvier 1790, que « faute de preuves ³ » le chevalier est élargi. Comment ne pas conclure de cette mise en liberté que le vrai coupable avait été Necker ?

« Le sieur de Rutlidge, écrit Prudhomme en janvier 1790, s'obstine à ne répondre qu'en présence de Necker. Le ministre ne paraît point. On laisse s'apaiser les bruits et l'effervescence que cause un objet aussi délicat, et le chevalier est élargi. Réfléchis-

1. *Histoire de la Conjuration de L. Ph. d'Orléans* par Montjoye.

Tome I pp. 230-232.

Tome II p. 32.

On y trouve ce jugement « C'était un misérable aventurier qu'on n'avait connu jusqu'alors que par ses impertinences et ses folies. »

2. *Revue des questions historiques*. 1883. Tome 34, pp. 134-5.

Article de A. de Gallier sur « les émeutiers de 89 »

« Acquis d'avance au dernier enchérisseur, dit-il, ce briseur d'idoles court obstinément après le bruit et provoque la tempête. »

3. Pierre de Vaïssière, *Lettres d'aristocrates*, p. 164, note 1.

» sez sur ce texte, citoyens ! Il nous faudrait du temps et de l'espace pour le développer ; nous y reviendrons ¹ ».

La conclusion où mène ce texte peut-elle être autre que l'innocence de Rutledge ?

Berné par les fallacieuses promesses du Genevois, emporté par son zèle pour le bien public, il venait de subir un emprisonnement inique de deux mois. Mais la justice triomphait finalement.

Rendu à la vie active, il n'allait pas cesser d'accuser à son tour. Necker ne prévoyait pas quel ennemi implacable lui avait créé sa fourberie.

« Le Chevalier de Rutledge, écrit encore Prudhomme, a été » élargi samedi des prisons du Châtelet. Le caractère fier de cet » homme donne l'idée qu'il n'en restera pas là dans la cause publique » et qu'il cherchera les moyens d'obtenir des réparations contre » ses calomniateurs ² ». L'année 1790 allait marquer l'ouverture d'une guerre sans merci déclarée à Necker par sa courageuse victime.

V

C'est, tout d'abord, sous forme de biographie critique, un sévère réquisitoire qui paraît à Genève ³. Rutledge, retraçant l'existence, tant privée que politique de Necker, montre comment, dominé par le souci de son intérêt propre et non celui de la France, il a sans cesse mené double jeu. Insistant sur l'affaire des Boulangers, le chevalier rappelle que le ministre a fait supprimer le *Mémoire pour la Communauté* et qu'au moment même où le peuple affamé se battait aux portes des boulangeries, il écrivait en secret aux accapareurs de Corbeil : « Soyez persuadés, Messieurs, qu'en toute occasion vous me » trouverez prêt à vous donner des preuves d'estime et d'intérêt. ⁴ » Rutledge n'a pas de mots assez cinglants pour flétrir l'attitude de

1. *Révolutions de Paris* n° 26, p. 24. Voir également, n° 25, p. 46.

2. *ibid.* n° 26, p. 48 Cf. n° 35 « M. Rutledge revient à la charge et il veut un jugement, réitérant que sa tête ou celle de son adversaire doivent rouler sur un échafaud. Cette marche ne peut guère être celle d'un calomniateur... »

3. *Vie privée et ministérielle de M. Necker, Directeur Général des Finances*, par un citoyen, 1790, L b³⁹ 3355A.

4. *Vie privée et ministérielle*, p. 26.

ce chef qui « maître de l'estomac du peuple ¹ » se livrait en cachette à la plus odieuse des spéculations.

L'ouvrage se poursuit par une série d'accusations précises, implacables. Le rôle de Necker pendant les journées des 10, 11 et 12 juillet, la création de l'impôt territorial, les efforts pour engager les États Généraux et la Municipalité parisienne à rendre au Roi la plénitude de son pouvoir exécutif, sont examinés et commentés avec la verve caustique qu'on imagine. Rutledge passe également au crible la conduite du ministre au cours des événements d'octobre et l'accuse ouvertement d'avoir conspiré contre le pays. Après un examen approfondi de la politique financière, le pamphlet se termine par une critique documentée du Mémoire lu, le 6 mars, à l'Assemblée Nationale et combattu avec succès par M. de Montesquiou ².

Parallèlement à la *Vie privée et ministérielle...* paraît, en mars, la *Dénonciation sommaire* ³, à laquelle nous avons déjà fait allusion et dont nous nous sommes fréquemment servi pour présenter l'historique de l'affaire des boulangers. Nous n'y reviendrons donc pas. Un autre livre nous attend, c'est le *Procès fait au Chevalier* ⁴.

VI

Rutledge, estimant que les iniquités de Necker méritaient une publicité plus vaste encore, faisait suivre, à un mois d'intervalle, sa *Dénonciation* d'un recueil-critique des pièces de son procès. Après le réquisitoire, le plaidoyer ! L'ouvrage, où l'on retrouve les mêmes arguments contre la duplicité du Génevois, tranche sur les pamphlets antérieurs par le caractère plus officiel, plus juridique de sa teneur. La *Vie privée* et la *Dénonciation* étaient l'œuvre du citoyen injustement emprisonné qui s'élève contre les manœuvres illégales de ses adversaires et surtout, clame son indignation et sa

1. *Vie privée et ministérielle*, p. 30.

2. *ibid.* p. 78.

On lit également dans la *Correspondance secrète* : « Le ministre des Finances n'est pas ménagé dans les motions du Palais Royal. Les esprits sont généralement mécontents... Le dernier discours de M. Necker prouve que ses ressources sont épuisées et il est à craindre que les finances ne soient la pierre d'achoppement de l'Assemblée Nationale ». — (Lettre onzième du 10 mars 1790).

3. Voir *supra*, p. 183.

4. *Procès fait au chevalier Rutledge, baronet*. Paris, avril 1790. Ln²⁷ 18148.

furéur. Ces brochures étaient, pourrait-on dire, plus humainement émouvantes que probantes juridiquement.

Le recueil d'avril frappe au contraire par sa simplicité, sa sobriété, sa rigueur dépouillée. C'est un registre impartial où se trouvent consignées, en leur froideur convaincante, les pièces relatives au procès du chevalier.

Interrogatoire, questions, réponses, marche de l'enquête, dépositions de témoins, conclusion négative, lettres échangées avec le ministre et M^{me} Necker, tous ces documents donnent une impression de clarté et de franchise. Il est impossible qu'un fauteur de désordres, qu'un « miles gloriosus »¹, après s'être si heureusement tiré des mains de la justice, ait cherché à rappeler l'attention des puissants sur son cas et à réclamer, avec opiniâtreté, plus de lumière et plus d'équité.

Nous relevons, dans ce recueil, le passage suivant : « Depuis » l'époque où il a quitté le service, jusqu'à l'époque de son entière » spoliation par Dehérain, l'exposant a subsisté des lambeaux de » sa fortune. Il a ensuite trouvé des ressources dans les divers » ouvrages qu'il a composés ; il a été noblement soutenu par son » noble ami, Valdec de l'Essart... Jusqu'à ce jour ses occupations » ont été les sciences, les lettres et celle, surtout, précieuse à son » cœur de défendre gratuitement de sa plume les concitoyens » ministériellement ou non opprimés qui lui ont fait la justice » d'avoir recours à un homme de son caractère² ». Cette explication simple et loyale vibre du son même de la vérité. Une âme s'y révèle, et qui n'est point basse, celle d'un homme généreux, dont le seul défaut est d'avoir trop longtemps conservé une naïveté ouverte.

VII

La candeur si souvent exploitée de Rutledge s'était, enfin, dressée en alerte. Du sentiment d'avoir été dupe et victime, lui était venue une fureur prolongée qui secouait tout son être.

Il avait formé un ambitieux projet : dans le but de rendre Necker odieux à tous les Français et, surtout, de lui retirer la gestion des finances nationales, il publiait, toujours dans le courant de l'année

1. A. de Gallier, *op. cit.*

2. *Procès fait au chevalier Rutledge*, b^t, p. 37.

1790, un nouveau pamphlet *L'Astuce dévoilée*, où il ne masque pas ses visées : « Je n'aurai ma récompense, y écrit-il nettement, que » lorsque Necker n'aura plus en main le gouvernail du beau vaisseau » qu'il dirige¹ ».

Ce recueil est caractérisé par un retour à la manière caustique, sans que la violence y perde le moindre de ses droits.

Faisant allusion à Rousseau et à Necker, Rutledge rapporte ainsi ce quatrain, qui fit fureur à l'époque :

« Genève a produit deux grands hommes,
« Et tous les deux chers aux Français,
« L'un emporte bien des regrets,
« L'autre emportera bien des sommes ! »²

Puis, donnant la parole à son adversaire, il cite cette lettre imaginaire que Necker aurait pu adresser à des banquiers amis :

« Je n'étais rien à Genève,
« Aussi, je crois faire un rêve
« D'être ministre à Paris.
« Mais de cet honneur la chimère
« Ne m'intéresserait guère
« Si je n'y voyais des profits.³ »

Le trait est plaisant et incisif.

Hâtons-nous d'ajouter que le livre n'est point rédigé tout entier sur ce ton de fausse bonhomie. La fureur du chevalier se fait jour par éclairs et la foudre de ses accusations s'abat, à maintes reprises, sur le ministre indigne. Il démasque à nouveau le rôle bizarre joué par Necker pendant les journées de juin et d'octobre, ainsi que les inexactitudes volontaires commises dans le célèbre *Compte-rendu*. Mais le passage le plus neuf est celui où Rutledge, parlant de la « neckromanie », s'attache à démontrer que l'étymologie et la raison s'accordent pour faire de ce mot l'un des plus funestes de notre langue : « Ce terme, écrit-il, dérive des mots grecs *necros*, qui signifie

1. *L'Astuce dévoilée ou Origine des maux de la France perdue par les manœuvres du ministre Necker*. Par M. Rutofle de Lode (Jean Jacques Rutledge) 1790.

Préface ; Lb³⁹ 4043.

2. *ibid.* p. 6.

3. *ibid.* p. 7.

Le Chevalier Rutledge

» *mort, destruction, et mania* qui veut dire *fureur*, ce qui rend en notre langue « *fureur de suppression* » ou « *manie de destruction* ». » Quelle expression plus propre à caractériser l'homme » ¹.

La même violence inapaisée se retrouve dans le dernier ouvrage publié en cette année 1790 par notre chevalier. Le thème, quelque peu différent cette fois, nous confirme la diversité de ses connaissances et de son activité. Il s'agit du *Rappel des Assignats à leur véritable origine* ² paru au début de septembre et dans lequel Rutledge, attaquant la politique financière de Necker, fait le procès des assignats ou plutôt de la déformation que le ministre leur avait fait subir.

On sait que M. de Ferrières avait présenté au Comité des Finances un plan de réforme financière basé sur un système appliqué localement à Lyon et connu sous le nom de : « Banque Territoriale ». Ce système qui consistait essentiellement dans la garantie du papier par de la terre, sous contrôle efficace, présentait des avantages que Péthion avait reconnus et qui avaient motivé, vers la fin de l'année précédente, une chaleureuse motion de sa part. Rutledge, ayant pris connaissance du projet soumis au comité, avait rédigé une *Démonstration rigoureuse de la base du plan de la banque territoriale de M. de Ferrières* ³, dans laquelle il exposait la supériorité du *signe territorial* sur *l'espèce métal*.

Necker saisi du projet, mais désireux de se libérer des entraves qu'il lui imposait, avait fait nommer une commission chargée d'étudier le rapport favorable de Péthion. Composée de « *Nechriens notoires* » ⁴, la commission avait naturellement conclu, qu'ainsi établi, ce plan « bon pour les provinces, était impropre à la capitale ».

L'objet du *Rappel des Assignats* était, dans l'esprit de Rutledge, de montrer, tout en poursuivant la lutte contre Necker, un nouvel aspect de son influence désastreuse. L'auteur y exprimait le regret d'avoir cru autrefois aux bienfaits de son action ; il y manifestait comme un désir de racheter ses propres erreurs. « O France, s'é- » crie le chevalier, ô patrie adoptive de mes pères, puisse-je réparer

1. *L'astuce dévoilée*, p. 7.

2. *Rappel des Assignats à leur véritable origine ou démonstration d'un plagiat dangereux du premier ministre et du Comité des Finances*. Par J. Rutledge. septembre 1790. Lb³⁹ 4022.

3. Voir *Rappel des Assignats*. Article I^{er}. (Il nous a été impossible de trouver trace de cet ouvrage).

4. Dupont de Nemours s'était déjà opposé à Péthion.

» l'étrange méprise que me fit commettre, durant plusieurs années,
» l'amour du bien en me persuadant qu'il y avait réellement quelque
» vertu et quelques ressources dans l'âme et le génie du Genevois
» inepte et intrigant que j'eus la simplicité de soutenir et la folie
» d'encenser ! » ¹

Rutledge étudie alors dans ses détails le mécanisme du plan de M. de Ferrières et indique avec clarté comment Necker, en n'adoptant ce système qu'en partie et en rejetant, notamment, le *signe garantie* qui en est la clef de voûte, se réservait la possibilité de multiplier à l'infini les assignats et, par là même, de ruiner la France.

VIII.

Le chevalier eut la joie suprême, alors qu'il mettait la dernière main à son œuvre, d'apprendre le départ de son ennemi ². Sa campagne accusatrice n'avait plus de raison d'être. Si on excepte le mince recueil qu'il publia l'année suivante ³, on peut arrêter là la liste des ouvrages braqués par lui, comme autant d'armes convergentes, sur le ministre enfin tombé.

De la lecture de ces recueils se dégage une impression de vengeance, certes, mais de vengeance équitable et logique. La bonne foi surprise s'est ressaisie et de cette lutte inégale, engagée contre plus puissant et plus fort que lui, Rutledge sort finalement vainqueur et grandi.

1. *Rappel des Assignats*. Avant-propos : *A la nation et à ses représentants*.

2. « J'ai la satisfaction d'apprendre la démission volontaire du Genevois » *Ibid.*
P. S. 7 septembre 1790.

3. *Amusement du Despotisme ministériel*, 1791.

CHAPITRE XII.

RUTLIDGE ET LES CORDELIERS

I

Necker ne prévoyait point, en poursuivant Rutlidge de ses rigueurs, qu'il allait indirectement le mettre en rapport avec le district des Cordeliers.

Ce devait être là l'origine d'une collaboration prolongée et du rôle important joué par Rutlidge à l'avant-garde de la Révolution. La prise de contact avait été, cependant, des moins encourageantes.

Rappelons les faits : vers la fin de sa détention au Châtelet, le chevalier, se souvenant de l'appui qu'avait apporté à Marat, adversaire de Necker, le District des Cordeliers, décidait de solliciter sa protection ¹. Il escomptait que les Cordeliers viendraient à son secours comme ils étaient venus au secours de Marat, mais il advint que, contrairement à ses espérances, sa demande ne fut pas agréée favorablement. « Il ne faut pas croire, écrit Alfred Bougeart, que, » si radicaux que se montrassent les Cordeliers, ils accueillissent à » la légère les plaintes et l'appel de tous ceux qui avaient recours à » eux. Ils voulaient auparavant connaître quel était le citoyen et si » ses motifs étaient fondés... Le chevalier Rutlidge.. arrêté et détenu » au Châtelet avait cru devoir se mettre sous la protection du Dis- » trict, défenseur des journalistes patriotes. Mais les Cordeliers qui » ne confondaient pas les violations de la liberté de la presse avec les » mesures préventives et quelquefois nécessaires de la loi de sûreté » personnelle, rendirent, en assemblée générale, le décret suivant : » Sur la demande de M. de Rutlidge, requérant la protection du » District des Cordeliers, l'assemblée générale a unanimement arrê- » té que, comme citoyen, M. de Rutlidge était sous la sauvegarde de » la loi et, qu'en conséquence, il n'y avait pas lieu à délibérer ». Si

1. *Correspondance secrète*. Lettre cinquième. 30 janvier 1790.

» le District, conclut Bougeard, était un asile, il n'entendait pas » être confondu avec celui de Romulus, premier roi de Rome » ¹.

Malgré ce refus d'assistance, Rutlidge, sitôt délivré, se rapprocha du District des Cordeliers, s'y fit inscrire, y prit rapidement une place importante puis, bientôt, de premier plan. Il sut dominer sa rancœur et oublier son dépit personnel pour se consacrer tout entier à l'idéal de sa cause.

II

De toutes les façons, dès l'année 1790, le nom de Rutlidge se trouve intimement mêlé à l'histoire des Cordeliers et, dans le courant de l'année suivante, sa signature revient fréquemment dans les comptes-rendus des séances du club ².

Enfin, à dater du 3 janvier 1791, notre chevalier est chargé de rédiger un journal qui est lu, suivi et acquiert promptement une très vive influence. A ce journal, il donna le nom symbolique de *Creuset*. L'« avertissement » est caractéristique. Il nous paraît intéressant de le reproduire ici, en partie tout au moins, car il situe la position du chevalier à cette époque de son existence et donne de lui, après tant de commentaires défavorables à son endroit, une idée impartiale : « Après avoir, écrivent les éditeurs, passé et repassé au » *Creuset* et l'esprit et le cœur du mortel que nous commettons au soin » chatouilleux d'y éprouver autrui, nous nous flattons d'avoir ren- » contré une main tout à la fois douce et ferme, capable de diriger » les pas vers la vraie civilisation qui nous manque.

« Avant nous, l'écrivain qui a fixé notre choix, osa raisonner, il » souffrit pour l'avoir fait ; nous avons amplement sujet d'augurer » qu'il raisonnera d'une manière aussi originale, aussi piquante et » plus ferme que jamais... Nous aurions eu d'autant plus mauvaise

1. A. Bougeard. *Documents sur les Cordeliers*. pp. 198-9. L b⁴⁰ 3325,

2. « C'est Vincent, le futur hébertiste, qui signe presque tous les actes de l'année 1791 jusqu'au 20 juin, en qualité de secrétaire greffier. Après le sien, les noms des secrétaires qui reviennent le plus souvent sont ceux de Momoro, Champion, Colin, Rutledge ». — A. Mathiez. *Le club des Cordeliers pendant la crise de Varennes et le massacre du Champ de Mars* p. 11. Paris 1910. 8° Lb⁴⁰ 3438.

Voir également Sagnac : « Les principaux membres du club des Cordeliers sont Desmoulins, Fabre d'Églantine, Danton, le boucher Legendre, le chevalier James Rutledge, le journaliste Hébert, etc. ».

La Révolution I, p. 288.

» grâce à ne point laisser le champ libre à l'athlète que nous avons
 » appelé dans cette lice patriotique qu'il n'est presque plus aujourd'hui
 » d'hui personne qui puisse ignorer comment il mena, il y a peu,
 » pour son compte personnel, le plus effronté des charlatans ministériels » ¹.

Les malheurs du chevalier lui procuraient, pour la première fois, une sorte de dédommagement. Il est probable que s'il n'avait eu à soutenir contre Necker sa lutte retentissante, l'auteur du *Babillard* et de *Calyпсо* ne se serait point vu appeler à la rédaction du *Creuset*. Mis en vedette par ses démêlés avec le ministre, James Rutledge devait à ses déboires passés le rôle influent qu'il allait désormais exercer.

Le Creuset, le dernier ouvrage important que nous ait laissé Rutledge, se lit aujourd'hui, avec un intérêt très vif. On y retrouve ces qualités d'essayiste qui donnaient leur séduction aux meilleures pages du *Babillard*. On y retrouve aussi cette fureur, cet emportement qui animent, qui soulèvent la *Dénonciation sommaire* et autres réquisitoires contre Necker. On y découvre enfin l'image d'un temps troublé et pathétique entre tous, observé et décrit par un esprit mûri et sûr. Nous ne sommes pas loin de penser que, dans *Le Creuset*, Rutledge nous a donné le plus attachant, sinon le meilleur de ses ouvrages.

III

Le recueil débute par une analyse grave, et minutieuse, des causes de la Révolution. Théoricien par goût et par éducation, Rutledge dresse un tableau qui frappe, non, peut-être, par son exactitude définitive — l'auteur est encore trop près des événements pour dégager certaines causes que le recul du temps permettra de mettre en lumière — mais par sa rigueur logique.

Ce préambule abstrait terminé ², l'auteur aborde la critique con-

1. *Le Creuset* « Ouvrage politique et critique, par James Rutledge, citoyen ». A Paris 1791, l'an deuxième de la liberté. « Les éditeurs aux vrais patriotes ». pp. 1-4. Lc² 528.

2. Rutledge se dépeint ainsi :

« Je ne cours point après le succès éphémère. Si telle eût été mon intention, je ne consacrerai point, comme je viens de le faire, mes premières feuilles surtout au développement aride et sérieux de principes graves et solides. »

Le Creuset, pp. 96-97.

crète des actes des principaux personnages de la scène révolutionnaire. Son étude de Louis XVI est curieuse et, à certains égards, troublante. Si nous en croyons le ci-devant chevalier — et, notons-le en passant, il ne nous a jamais, jusqu'ici, fourni l'occasion de nous défier de sa parole — il aurait eu, avec le roi, de fréquents rapports ; il lui aurait donné, par l'intermédiaire de Madame, sa belle-sœur, des conseils que, pour son malheur, Louis XVI ne suivit pas ¹.

Rutledge rappelle, dans son ouvrage, quels étaient ces conseils et adjure le Roi d'écouter la voix de la raison. Économies, restrictions, tel est le programme que doit adopter le monarque, sous peine de voir s'aliéner l'affection du pays. Après avoir exprimé ses regrets, qu'en dépit des avertissements prodigués par ses soins à Louis XVI, les démarches du Roi aient, trop souvent, donné l'impression d'avoir été imposées par ses ministres, Rutledge s'autorise de l'exemple des Stuarts, à la fortune desquels les siens ont été mêlés, pour presser le souverain de se débarrasser des hommes d'État qui l'aveuglent sur les vrais désirs de son peuple. « J'ai été de bonne » heure, déclare-t-il, à portée d'observer les causes morales et événementielles du renversement des Monarques » ². Ceci, ne l'oublions pas, était écrit en février 1791, et l'avertissement qui suit n'a-t-il pas comme une lourde résonance de funeste présage ? « Il a commencé, » Madame, dit-il en s'adressant à son Altesse Royale la belle-sœur de » Louis XVI, il a commencé depuis quelque temps à se produire » une altération remarquable dans les dispositions réfléchies du » peuple à son égard (du Roi). Ce n'est encore qu'un bruit sourd, » *mais quelque concentré le murmure est presque général* » ³.

L'auteur remémore ensuite comment, désireux d'éviter les conséquences redoutables de cette désaffection du peuple, il a fait remettre à Madame un plan de réorganisation politique.

Le projet de Rutledge, extrêmement curieux et bien dans sa manière pratiquement analytique, comprend, à côté de l'Assemblée Nationale, organe législatif, un Grand Conseil Privé, assisté d'un Conseil Aulique réparti en quatre divisions ; à savoir : Conseil de

1. « Une princesse de votre famille eut la curiosité de voir et d'entendre l'imperturbable citoyen devant qui, confus de n'oser lui offrir de l'or, le charlatan de Genève ne pouvait plus qu'essayer de dérober les débris de sa renommée. Je me rendis, Sire, à l'invitation de la belle-sœur de Votre Majesté. »

Le Creuset, p. 161.

2. *Le Creuset*, n° du 7 février 1791, p. 204.

3. *ibid.* I, p. 206.

religion, Conseil d'Administration publique, Conseil de sûreté (défense et attaque), et, enfin, Conseil de justice. Ce Conseil Aulique est destiné à servir de remplacement à tous les conseils, offices et charges de secrétaires déjà existants. Il serait en dehors de notre domaine de suivre pas à pas l'auteur dans les articles, titres et subdivisions où il expose le mécanisme détaillé du Grand Conseil Aulique et du Conseil Privé ; disons simplement que, ramené à ses grandes lignes, le plan de Rutlidge se trouve être *une tentative loyale de monarchie modérée*.

Rutlidge ne devait jamais connaître le sort que Louis XVI aurait pu réserver à son plan de réforme. A l'instigation, sans doute, de Necker ¹, Monsieur, frère du Roi, renvoya le domestique qui servait de messenger entre Madame et le futur auteur du *Creuset*. « O Roi » des Français, écrit ce dernier, jetant un dernier regard sur les » mois écoulés, je viens de vous rappeler les choses passées ; je » vous en ai exposé que vous ignorez peut-être encore !... Je n'ai » point eu dessein de présenter une analyse injurieuse de vos qualités » personnelles... je connais trop bien l'injustice qu'il y aurait à » prononcer sur le caractère des Rois, d'après les règles qui peuvent » servir à bien juger les autres hommes ; j'ai voulu vous faire voir » quels serpents environnent le trône, à quel point la vérité échappe » à celui qui y est assis, même après qu'il l'a peut-être recherchée » de bonne foi. » ²

La justesse du point de vue ne peut que frapper.

Un des traits les plus saillants de Rutlidge dans *Le Creuset* est sa lucidité. Il y est l'homme qui sait voir et qui sait faire voir. C'est un guide et un juge à la fois.

IV

Ces qualités d'observation aiguë se rencontrent aussi dans le portrait que l'auteur trace de Marie-Antoinette ³, mais c'est surtout en tant que commentateur au jour le jour des événements de l'année 1791 que *Le Creuset* réussit à attacher le lecteur.

La personnalité de Rutlidge s'y accuse en plein relief. Ses ennemis,

1. *Le Creuset*, p. 230.

2. *ibid.* p. 240.

3. cf., p. 251, une allusion à l'intérêt qu'aurait porté la reine à une lettre-programme de Rutlidge.

ceux qu'il attaque avec une violence qui ne se dément jamais, ce sont Bailly, « le grotesque maire » ¹, La Fayette, « le général Colifichet » ² et Riquetti, « le ci-devant Mirabeau » ³.

Si ses animosités sont multiples, son admiration se concentre sur un seul personnage. L'homme que Rutlidge vénère, celui dont il salue, en toutes circonstances, la clarté de pensée, la volonté, l'intégrité c'est Maximilien de Robespierre. L'hommage qu'il lui rend, spontanément, dans son journal, s'explique, en partie, par l'ascendant et la valeur du grand Jacobin, mais, aussi et peut-être davantage, par des affinités personnelles qui apparentent leurs deux natures.

Épris de droit et de théorie logique, abstraitement déductif, Robespierre ne pouvait que séduire celui qui écrivait, le 21 février : « L'étude de la politique spéculative peut-être comparée, en plusieurs sens, à celle de la géométrie. Aride et sèche en raison du degré d'abstraction de ses éléments généraux, d'abord elle rebute, mais ensuite elle plait et elle attache par le charme d'une vérité, d'une clarté égale et d'une utilité bien plus attrayante encore » ⁴.

La lecture du *Creuset* apporte, de ce point de vue précis, un sérieux appoint à l'étude impartiale de Robespierre. L'avocat de l'Artois y est vu et jugé en pleine action par un homme dont nous avons pu apprécier, à maintes reprises, la netteté de diagnostic ⁵.

Les pages que l'auteur du *Creuset* lui consacre sont parmi les plus éclatants hommages qu'on ait rendus à cet homme, dont l'esprit de parti a, tant de fois depuis, tenté de dénaturer l'image.

« A la séance des Amis de la Constitution du 6 mars, écrit Rutlidge, ceux-ci ont eu la satisfaction d'entendre la vérité, car Robespierre a parlé » ⁶.

1. Vol. I, p. 300 et 341-3.

2. Vol I, p. 364.

3. Voir en particulier le numéro du 10 mars : « Riquetti démasqué ».

4. *Le Creuset* ch. I, p. 299.

5. Il est en défaut, cependant, sur un point important :

« La guerre avec l'Angleterre, dit-il, serait impossible. Elle serait tellement peu anglaise que la dynastie des Hanovres y risquerait son trône ».

Le Creuset, ch. II, p. 278.

Pour une fois, son goût pour l'entente cordiale a faussé le pronostic.

6. *Le Creuset*, I, p. 414.

« Brave » ¹, « honnête » ², « probe » ³, telles sont les épithètes qui reviennent presque instinctivement sous la plume de Rutledge, lorsqu'il parle du célèbre tribun.

« Robespierre, écrit-il encore, a parlé quelques jours auparavant » avec cette pureté de raison, cette majesté et cette force de principes » qui dans un siècle éclairé ne peuvent manquer de devenir les éléments de l'opinion, comme elles sont les principes impératifs » d'une irrévocable estime. Robespierre a montré ses pensées et » son âme. Robespierre se tait et observe en sage, régénérant et re- » créant, pour ainsi dire, les âmes et les pensées d'une multitude » corrompue » ⁴.

V

Le Creuset mérite encore une lecture attentive pour la hardiesse avec laquelle il adopta très tôt l'idée républicaine. On sait à quel point, malgré la désaffection progressive du peuple à l'égard de la famille royale, l'opinion hésitait, répugnait même à envisager une forme de gouvernement autre que la monarchie. Il est même d'usage courant de déclarer que « c'est la fuite à Varennes qui créa le parti républicain » ⁵. *Le Creuset* montre que l'idée républicaine n'avait pas attendu cet événement pour s'exprimer avec netteté. On y lit, en effet, à la date du 30 mai, plus de trois semaines, par conséquent, avant le départ pour Varennes, ces lignes d'une pénétrante perspicacité :

« Toutes les nouvelles sont alarmantes depuis quelque temps. » Le Comte d'Artois est parti de Turin, les réfugiés français se rendent de Genève à Worms, une grande quantité de ci-devant » nobles franchissent les frontières de ce côté, et cette foule de par- » tisans de l'ancien régime semble faire fonds sur l'appui de Léopold.

1. *Le Creuset*, I, p. 456. II p. 115.

2. *ibidem*, I, p. 497.

3. *ibidem*, II, p. 78.

4. *ibid.* III, p. 76, cf. également I, 358. II, 188-9, 196, 215 et 487.

Il est à noter que le dernier numéro du *Creuset* (8 août 1791) se termine par un rapprochement entre Robespierre et Rutledge où ce dernier se déclare heureux d'être calomnié « dans l'instant même où le serpent de l'envie siffle contre Robespierre ». — III, p. 223.

5. A. Malet *XVIII^e siècle, Révolution et Empire*, p. 388.

» Pour nous, peu affecté de ces mouvements, nous croyons lire dans
 » un infaillible avenir cette progression inévitable de la Révolution :
 » le despotisme de la dynastie issue de Henry de Navarre a graduel-
 » lement amené les peuples au choix éventuel et forcé d'un gouverne-
 » ment mixte, mais les calamités renaissantes des abus de cette
 » espèce de gouvernement les précipiteront vers un système de
 » *République Fédérative* dont les racines, pour les bons yeux, se
 » développent déjà journellement dans les divisions locales de l'em-
 » pire français ! » ¹

Il est curieux de constater que MM. Aulard ² et Sagnac ³, qui commentent cette page avec intérêt, ne signalent pas la déclaration du 18 juillet qui en est le complément naturel et où se manifestent, avec la foi tenace que garde Rutlidge en l'évolution nécessaire du pays, l'adresse et la subtilité de sa pensée : « Un correspondant, écrit-il, singulièrement persuadé que le mot « République », trop rude encore pour nos oreilles, contribuera à nous détourner de la chose... nous en demande un autre qui n'excite point de préventions injustes... « Commonwealth » est un terme usité par les Anglais pour... parler des États républicains... Je n'aperçois point pourquoi, si cette dénomination répondait au but du gouvernement populaire qu'ils veulent se donner, les Français ne s'en empareraient point. Si mon observation paraît juste aux écrivains patriotes et si, comme mon correspondant, ils sont réellement convaincus que ce n'est qu'à l'aide de mots que nos inattentifs concitoyens peuvent être conduits aux choses, nous engageons les plus doctes d'entre eux à ouvrir le lexique grec et à y chercher les racines d'une expression composée qui, avec l'air antique qu'elle recevra d'une semblable origine, servira peut-être à amener nos compatriotes *au but* » ⁴.

Rutlidge se révèle donc, dans son journal, pionnier et théoricien de l'idée républicaine. A ce titre seul, *Le Creuset* mériterait d'être classé parmi les organes les plus importants de l'époque.

Hâtons-nous d'ajouter que ces pages renferment beaucoup d'autres qualités dignes de retenir l'attention du lecteur. On n'y

1. *Le Creuset*, II, p. 334.

2. *Histoire politique de la Révolution Française*, p. 109.

3. *La Révolution* I, p. 291. (Note).

4. *Le Creuset*, III, pp. 82-83.

découvrira pas sans émotion le récit à la fois pittoresque, caustique et indigné que fait Rutlidge de la fuite du roi ¹ et, surtout, du massacre du Champ de Mars ².

VI

Le Creuset n'eût pas suffi à occuper l'inlassable activité du chevalier. Aussi ne s'étonnera-t-on pas qu'au cours de cette année 1791, il ait fait parler de lui à propos de multiples événements se rattachant à la Révolution. C'est ainsi que, le 24 avril, il signe un important arrêté du Club des Cordeliers protestant, de la façon la plus énergique, contre le serment individuel d'obéissance aveugle à M. de Lafayette ³ ; c'est ainsi encore qu'il intervient, à la séance du 29 juin, pour dénoncer l'injustice qui fait qu'un citoyen passif ne peut entrer dans l'armée auxiliaire ⁴.

Le 30 juin, survint un événement sur lequel il convient d'insister en ce qu'il est, ainsi que l'a montré M. Albert Mathiez, à l'origine de la scission qui se produisit dans le Club au mois de novembre suivant. La commission, nommée par la Société des Amis des Droits de l'homme et du citoyen, pour l'examen du plan de Banque Territoriale de M. de Ferrières, comptait parmi ses membres le chevalier Rutlidge. On se souvient que celui-ci avait publié, l'année précédente, une apologie du système de M. de Ferrières ⁵ et il est digne de remarque que le rapport, présenté le 30 juin par les commissaires, reprenait les arguments mêmes du *Rappel des Assignats à leur véritable origine*. On y lit, en effet : « Les Commissaires... » se sont convaincus de l'exactitude de ses principes (de M. de Ferrières) et de la sublimité de son plan, qui présente sous plusieurs » rapports les plus grands avantages réels... effet qu'il a produit

1. *Le Creuset*. II, pp. 480-517.

2. *ibid.* III, pp. 117-140.

3. Bougeard *Documents sur les Cordeliers*, pp. 198-9.

4. « Certainement, a dit M. de Rutledge, celui qui refuse d'admettre au nombre des défenseurs de la patrie un citoyen qui vient s'offrir dans un moment où elle est en danger commet un double crime : l'un envers la patrie, à laquelle il enlève un défenseur, l'autre envers le citoyen qu'il prive du droit de s'opposer à l'ennemi qui attaque son pays. » — A. Mathiez *Le club des Cordeliers* p. 59. cf. une autre intervention p. 102. Voir également *Journal du club des Cordeliers* N° 2. Jeudi 30 juillet 1791, L c² 2510.

5. Voir notre chapitre précédent.

» partout, excepté au Comité des Finances encore infecté du char-
 » latanisme infâme et corrompueur du dangereux M. Necker »¹.

Cette affaire de Ferrières ne devait pas contribuer peu à la scission de novembre². Dans l'intervalle, Rutledge s'était vu inquiéter. Considéré comme assez extrémiste pour être inscrit sur les listes de proscription de juillet³, il encourait le reproche « d'aristocratie » auprès des Jacobins. La Société, dans sa séance du 6 juillet, ayant délibéré sur la désignation d'un gouverneur pour l'héritier du trône, le nom de Rutledge avait été mis en avant. Des murmures s'élevèrent et le mot d' « aristocratie » fut prononcé. Le chevalier protesta contre l'inculpation et pria les lecteurs du *Creuset* de le juger sur ses actes et sur ses écrits⁴.

L'incident, peu important en soi, est typique de cette campagne de calomnie qui commence contre le chevalier et qui finalement l'emportera.

Septembre et octobre le voient ressaisir la plume, que la cessation du *Creuset* avait, depuis août, laissé inoccupée.

Indigné de voir sans réponse les lettres qu'il avait adressées au Ministre de la Justice en faveur de Poupart de Beaubourg, injustement accusé selon lui, Rutledge fait paraître, coup sur coup, deux ouvrages⁵ où il s'improvise l'avocat du détenu et où l'on retrouve les accents généreux et la claire logique de l'auteur du *Creuset*.

VII

Le moment était proche où Rutledge allait devoir se défendre en personne.

1. A. Mathiez *op. cit.* pp. 70-75.

2. « La discussion publique qui s'est ouverte aux Cordeliers sur le projet de la banque territoriale par Ferrières, a été la pomme de discorde jetée au milieu de cette société. » —Boucher Saint Sauveur. (*Déclaration du citoyen*) 1793. p. 2 Lb⁴¹ 903, in 4^o.

3. « Que vont dire les 82 départements en apprenant que tu abandonnes au fer des assassins et à la fureur des aristocrates les meilleurs amis de la liberté, les Danton, les Marat, les Desmoulins, les Momoro, les Fréron, les Legendre, les Rutledge, les Peyre, Robert, Verrières et tant d'autres que des listes de proscription privent de leur liberté ? » — (Extrait d'une lettre de Rouen 19 juillet).

ibid. p. 182.

4. *Le Creuset*, III, pp. 61-62.

5. *Réclamation de la loi* par J. Rutledge, défenseur officieux invoqué par Poupart de Beaubourg, sept. 1791. Ln²⁷ 16599.

Aux législateurs, 26 octobre 1791 Ln²⁷ 16600.

Aigri par l'attitude des Jacobins à la séance du 6 juillet et par le relâchement qu'il pressentait chez la majorité des membres de la société, il avait prononcé à leur égard des paroles qui ne masquaient pas son opinion défavorable. Les Jacobins, exerçant une pression auprès des Cordeliers, insistèrent pour le faire expulser de son Club ¹.

Le départ du chevalier entraîna une scission chez les Cordeliers, déjà sourdement divisés sur la question de la Banque Territoriale de M. de Ferrières. Une vingtaine de membres, au nombre desquels Boucher Saint-Sauveur, Chaumette et Dunouy, suivirent Rutlidge et, s'établissant au numéro 8 de la rue de la Vieille Monnaie, fondèrent un club rival qui, le fait est curieux, garda le titre de *Société des Amis des Droits de l'homme et du citoyen* ².

L'exclusion de Rutlidge de la Société mère marque, peut-on dire, le début de son déclin. Bien qu'à l'occasion, certains de ses partisans prennent encore sa défense ³, il lui faut de plus en plus fréquemment parer aux attaques de ses adversaires. Le 3 décembre, un coup direct lui est porté par l'évêque du Calvados, Fauchet. Celui-ci demande à l'Assemblée Nationale que M. de l'Essart, Ministre de l'Intérieur depuis le 25 janvier, et, depuis le mois de novembre, Ministre par intérim des Affaires Étrangères, soit poursuivi. Il l'accuse d'avoir été « le premier instigateur des manœuvres de M. » Rutlidge pour affamer Paris dans les premiers mois de la Révolution ⁴ ». En vain le chevalier alerté, demande-t-il, par lettre du 4 décembre, à l'Assemblée Nationale d'être admis à la barre pour se disculper des allégations de Fauchet, l'Assemblée refuse et passe à l'ordre du jour ⁵. La délation a commencé son œuvre de mort ; le jour n'est pas éloigné où James Rutlidge succombera.

Ses soucis privés ne l'empêchent d'ailleurs point de poursuivre son œuvre généreuse et de prendre la défense des opprimés. De même qu'il s'était fait, à la fin de l'année 1791, le champion de

1. Gustave Isambart. *La vie à Paris, 1791-1792*, p. 151.

2. A. Mathiez. *Le club des Cordeliers*, p. 70, note.

3. « L'autre députation est ensuite montée à la tribune et s'est plainte avec amertume de la conduite tenue à l'égard de M. Rutledge, conduite qu'elle a taxée d'injustice ». Aulard, cité par Isambart, *op. cit.* p. 152.

4. Edmond Biré. *La légende des Girondins*, p. 55.

5. *Archives Parlementaires*, Tome 35, p. 561. Voir également :

A. Tuetey. *Répertoire général des sources manuscrites de l'histoire de Paris pendant la Révolution Française*, N° 1204.

Poupart de Beaubourg, de même, au début d'octobre 1792, repaissant sur la scène révolutionnaire d'où il s'était momentanément éclipsé, il intervient dans l'affaire Magenthies ¹ et, assumant de nouveau le rôle de défenseur officieux, exprime vigoureusement son opinion sur la cour et la magistrature. « Cette affaire, dit-il, est » pour la Nation une occasion singulière de faire connaître à toutes » les autres qu'elle sait dédommager et qu'elle saura venger les délits » commis par les tyrans intérieurs et extérieurs, de témoigner » à toute la terre que jamais elle n'en négligera aucune de faire disparaître jusqu'à la trace de ces ruineuses sentences, de ces arrêts » oppressifs et meurtriers qui étaient dictés à un ordre *passif* et » *vénal* de magistrats devenus tels à force d'argent, par une cour » qui longtemps avilit et dénatura tout ² ».

L'auteur de ces lignes n'avait pas oublié le procès Dehérain et son propre emprisonnement de 1789.

VIII

Rutledge se signala une dernière fois ³, deux mois plus tard, en publiant son opinion sur l'affaire Larcher — De Lamarche.

Larcher avait dénoncé au Ministre Clavière l'attitude passive de De Lamarche, directeur général de la fabrication des assignats, lequel avait laissé s'opérer la suppression du numérotage. Le ministre ayant fait la sourde oreille, Larcher publiait une brochure où il rendait incidemment à Rutledge un hommage qu'il nous est agréable de noter. « Vous attaquez, écrit-il, mon défenseur officieux » James Rutledge ; je sais pourquoi : il est en possession de démasquer les Genevois et tout ce qui les entoure. Vous savez avec quelle » vertueuse constance il a poursuivi Necker lorsqu'il était encore

1. Magenthies, à la suite d'événements qu'il nous narre par le menu, avait subi, après un procès « sans exemple » une série d'emprisonnements. En lutte avec le banquier Magon de la Ballue, il n'avait pu recouvrer sa liberté que le 2 septembre 1792.

2. *Le Naboth Français ou Les grands coupables dévoilés.*

Opinion sur cette affaire par J. Rutledge, défenseur officieux 10 octobre 1792, l'an 1^{er} de la République, f^o Ln²⁷ 13156.

3. On trouve encore dans le catalogue de la Bibliothèque Cardinal, sous le nom de Rutofle de Lode (pseudonyme de J. J. Rutledge, baronet).

Les crimes constitutionnels de France ou la Désolation Française Paris 1792.

(Il nous a été impossible de nous procurer cet ouvrage).

» l'idole de la Nation. Ce que je puis vous dire, c'est qu'il est connu
 » par ses lumières et son patriotisme et que votre opinion sur lui
 » ne peut l'atteindre ¹ ».

Le chevalier, que toute affaire concernant les finances nationales et, en particulier, le contrôle des assignats ne pouvait laisser indifférent, publiait, le 29 décembre, une *Opinion sur la réponse imprimée au nom de Lamarche* ² dans laquelle s'ajoutait à son aversion pour le désordre financier, fruit des demi-mesures de Necker, une note de défi où s'avérait la marche rapide des temps.

« Si par hasard, terminait-il, la Convention tolérât que son Comité des Assignats gardât un silence dangereux, c'est à la Nation que Larcher et consorts devraient traduire ce Comité et ceux dont la collusion active ou passive favoriserait sa périlleuse stupeur ! »

Le dernier écrit laissé par Rutlidge est bien caractéristique de son esprit équilibré et ardent à la fois, ami de l'action et fervent de principes, épris de justice et de raison. On se plaît à évoquer le rôle modérateur et bienfaisant qu'il aurait pu être appelé à jouer, aux côtés d'un chef tel que Robespierre. La calomnie n'allait pas lui en laisser la possibilité. Dix mois seulement lui restaient à lutter pour le droit avant que la faction dantoniste vînt lui donner le coup de grâce.

1. Larcher à De Lamarche. Paris, 22 décembre 1792, p. 9 L b⁴¹ 276. Cf. également *Éclaircissements pour servir de base à l'opinion qu'on doit avoir sur le citoyen Lamarche et sur le ministre Clavière*. 13 octobre, 29 novembre 1792. Lb⁴¹ 2437.

2. Lb⁴¹ 276. Il avait déjà fait paraître, le 28 novembre, une *Opinion sur les Éclaircissements qui précèdent* que l'on trouvera p. 26 sous la côte Lb⁴¹ 2437.

Voir encore : Royol. *L'an 1^{er} de la République Française. C. R. au département* par le citoyen Royol de la section de la place des fédérés. Brit. Mus. f R. 59¹ signé Royol ; J. Rutledge, défenseur officieux.

CHAPITRE XIII.

LA FIN DE RUTLEDGE

I

L'attaque qui devait avoir raison de James Rutledge se produisit inopinément le 20^e jour du 1^{er} mois de l'an II (11 cotobre 1793).

Fait symbolique : Rutledge tomba alors qu'il prenait la défense d'un accusé. C'est, en effet, pendant qu'il se trouvait à la barre de la Convention pour servir d'avocat au citoyen Boissard, procureur syndic de Pontarlier, destitué de ses fonctions par les représentants du peuple dans le département du Doubs et, depuis lors, mis en état d'arrestation, que Fabre d'Églantine, reconnaissant le chevalier, se leva et demanda si ce Rutledge était bien celui qui, en 1789, avait tant fait parler de lui. Sur réponse affirmative, Fabre d'Églantine requit pour qu'il fût traduit sans tarder devant le Comité de Sûreté Générale. La proposition, mise aux voix, fut adoptée à l'unanimité ¹.

1. Voir sur ce point : *Extrait des Procès-Verbaux de la Convention Nationale* Tome 61, p. 246. *Archives Parlementaires*. Tome 76, p. 362.

Annales patriotiques et littéraires : Le procureur syndic de Pontarlier, destitué par les représentants du peuple envoyés dans ce district, présente sa justification par l'organe du citoyen Rutledge, si connu en 89 par ses relations avec Necker. On allait admettre les pétitionnaires aux honneurs de la séance, lorsque Fabre d'Églantine a demandé que Rutledge fût conduit au Comité de la sûreté générale. Cette proposition ayant été mise aux voix a été adoptée à l'unanimité.

Journal des débats et des décrets : Boissard, ci-devant procureur syndic à Pontarlier se présente comme pétitionnaire. Il réclame contre l'arrestation faite de sa personne par un comité de surveillance. Rutledge porte la parole pour lui.

Fabre d'Églantine le reconnaît et demande qu'il soit traduit sur le champ lui-même au Comité de Sûreté Générale (adopté).

Journal de Perlet : Le citoyen Rutledge vient solliciter la liberté d'un fonctionnaire public de Pontarlier, destitué par les représentants du peuple dans le département du Doubs, parce qu'il avait un fils apathique et mis depuis en arrestation.

Fabre d'Églantine demande si Rutledge est celui qui en 89 a tant fait parler de
Le Chevalier Rutledge

Le Comité de Sûreté Générale prit aussitôt la décision suivante :
 « Le Comité arrête par mesure de Sûreté Générale que le citoyen
 » James Rutlidge sera envoyé à l'instant à la maison d'arrêt de la
 » Force pour y être détenu et mis au secret. Les Représentants du
 » peuple soussignés, etc... »¹

On verra plus loin quels furent les prétextes invoqués pour justifier l'arrestation de Rutlidge et dont le caractère visiblement tendancieux provoqua l'indignation de Lesueur et de Boucher Saint-Sauveur. Les véritables raisons, qui sont tout autres, dévoilent sous un jour qui leur est peu favorable les menées de Fabre d'Églantine. Nous ne saurions, au demeurant, citer, sur cette question précise, de meilleur juge que M. Albert Mathiez qui a écrit au sujet de cette scandaleuse inculpation : « Le 11 octobre, on arrête » Rutlidge, qui avait joué au Club des Cordeliers, en 1791, un rôle » de premier ordre et qui avait dirigé un journal vivant et influent : » *Le Creuset*. Rutlidge fut arrêté par ordre de la Convention, sur la » proposition de Fabre d'Églantine... Ainsi, à quelques jours d'intervalle, Fabre d'Églantine, qui ne fait même plus partie du Comité de Sûreté Générale, fait néanmoins arrêter Louis Comte, » Proli, Desfieux, Maillard, Rutlidge, c'est-à-dire tous les hommes » d'action du parti hébertiste, c'est-à-dire tous ceux dont Danton » et lui-même pouvaient craindre l'influence ! »²

Il est à peine besoin de dire que le motif véritable de l'arrestation de Rutlidge ne fut pas exposé. Les prétextes donnés, empreints d'un parti pris qui déconcerte, furent simplement les suivants :

« Note sur Rutlidge, justificative de son arrestation du 20 du 1^{er} mois de l'an 2 »³.

1^o Étranger anglais ou irlandais.

2^o Chevalier d'industrie et intrigant sous l'ancien régime nommé *Le Chevalier Rutlidge*.

3^o Associé à diverses affaires de police.

lui. Sur l'affirmative et d'après la motion de ce membre, le défenseur officieux est renvoyé par devant le Comité de sûreté générale pour répondre aux interpellations qui lui seront faites.

1. Archives Nationales. F⁷ 4775-8.

2. A. Mathiez. *La Conspiration de l'étranger*, p. 31.

3. Archives Nationales. F⁷ 4775-8.

tice, qui s'était fait le champion des faibles et des opprimés et qui, à son tour, terrassé par l'esprit de parti, agonisait dans un cachot, abandonné de tous. Deux voix, du moins, s'élèvent pour présenter sa défense et c'est un réconfort de penser qu'à l'heure tragique de sa défaite, il se trouva deux nobles cœurs pour rendre hommage à son œuvre et à son caractère. Le premier plaidoyer fut adressé à la Convention Nationale par Lesueur. « Rutlidge est, disait-il, la victime de quelque haine personnelle »¹. Inspiré par le même sentiment, le conventionnel Boucher Saint Sauveur, qui avait connu Rutlidge et Fabre d'Églantine au club des Cordeliers, rendait, le 13 brumaire, un nouvel et éclatant témoignage aux rares vertus de l'inculpé.²

Ces pétitions, en dépit de leur ferveur et de leur accent de vérité, demeurèrent sans écho. La Convention avait bien fait demander une enquête sur Rutlidge, le 1^{er} décadi de brumaire, mais celle-ci n'eut point lieu ou ne put aboutir. De toutes façons, il est de toute probabilité que le chevalier s'éteignit lentement dans sa prison.

Son nom ne figure sur aucune liste de condamnés à mort.

Nous nous rangeons, pour notre part, à l'opinion du *Dictionnaire de Biographie Nationale* qui, se basant sur la nécrologie des *Petites Affiches*, fixe le décès de Rutlidge au mois de mars 1794. Il était alors dans sa cinquante-deuxième année.»

1. Voir, à la page suivante, le texte de la lettre de Lesueur. Arch. Nat. F⁷, 5775, 8.

2. Voir p. 215.

Lettre adressée par Lesueur à la Convention

Envoi Rutlidge

R 17 J. D. 2^e

En Lesueur S. D.

part^t de Paris

4^e Région

Paris, le 3^e jour de la première
décade du 2^e mois de l'an 2

de la République française une et indivisible

N^o 83.

Législateurs

Je viens au nom de l'amitié, au nom de l'humanité, réclamer votre justice.

Le citoien Rutlidge est né à Dunkerque. Son père est né à Saint-Germain en Laye.

Son ayeul avait renoncé à sa patrie à la suite de Jacques 2^d.

Ce n'est donc point comme étranger qu'il a pû être arrêté.

Le citoien Rutlidge est d'une extraction noble irlandaise, mais cette tache étrangère est entièrement effacée. D'ailleurs quand on pourrait la lui imputer, l'article 2^d du décret du 17 septembre porte que tout noble qui depuis la révolution a manifesté son attachement aux principes de la liberté ne peut pas être regardé comme suspect, ce n'est donc pas comme personne suspecte que le citoien Rutlidge a pû être arrêté, car il lui sera facile de prouver que personne n'a manifesté plus que lui son horreur pour la tyrannie et son respect inviolable pour les droits sacrés de l'homme.

Cependant depuis quinze jours ce citoien est plongé dans un cachot privé de toute communication extérieure et de toute assistance. Il est sur la paille, au pain et à l'eau : n'ayant point été interrogé il ignore quel crime on lui impute et il éprouve le sort des plus grands coupables.

Tout ce qu'il a fait c'est qu'en qualité de deffenseur des malheureux, il s'est présenté à votre barre pour y demander la liberté provisoire d'un citoien arrêté dans son département en vertu d'un ordre des représentants du peuple, mais la Convention n'a pas regardé sa pétition indiscrete puisque son président lui a accordé les honneurs de la séance. C'est dans ce moment que le citoien Fabre d'É-

Le 1^{er} décad brumaire l'an 2^e de la République une et indivisible.
C. BASIRE.
son rapport.

glantine l'a dénoncé comme ami de Necker et de Delessart, comme le défenseur des boulangers en 1789 et qu'il a demandé qu'il fut renvoyé au Comité de Sûreté Générale pour y être entendu.

Le citoyen Rutlidge s'y est rendu. Son Dénonciateur l'y a suivi, il avait lieu de s'attendre qu'il pourrait répondre à ses inculpations puisqu'un décret ordonnait qu'il serait entendu, mais il n'a pu obtenir cette faveur. Il a eu la douleur de voir entrer successivement ses ennemis et après dix heures d'attente et de détention il a été conduit à la Force sans avoir pu articuler un seul mot pour sa défense, sans pouvoir même deviner ce qui lui attirait un pareil traitement.

C'est ainsi, législateurs, que l'on a violé toutes les lois et toutes les formes envers un homme que la malveillance seule pouvait l'atteindre.... C'est ainsi que par cette violation on lui a interdit tout moyen de se justifier.

Si le citoyen Rutlidge eut été coupable de quelque crime, votre comité de Sûreté Générale l'aurait renvoyé devant un tribunal quelconque... mais on ne l'a même pas regardé comme suspect car on a négligé de mettre les scellés sur ses papiers parce que l'on était assuré de n'y trouver que des preuves de son patriotisme et de sa haine pour la tyrannie.

Mais si le citoyen Rutlidge n'est coupable d'aucun crime, si même il n'est pas dans la classe des hommes suspects, il est donc la victime de quelque haine personnelle.....

Et ce seraient des représentants du peuple que l'on aurait surpris au point de les faire servir d'instrument à des ressentiments particuliers... Cette idée est accablante... elle nous interdit toute réflexion.

Cependant, Législateurs, il serait inhumain de laisser périr un innocent dans un cachot réservé pour le crime.

Je demande donc que la Convention veuille bien ordonner à son Comité de Sûreté Générale de lui faire le rapport séance tenante des motifs qui ont déterminé l'arrestation du citoyen Rutlidge et de donner des ordres sur le champ pour qu'il soit transféré du cachot où il est malade, à l'infirmerie de la Force et traité avec les égards et les soins que la justice et l'humanité prescrivent.

Lefueur.

Extrait de la Pétition de Boucher Saint Sauveur

J'ai apprécié en Rutledge, dit-il, « un homme qui joint à une éloquence mâle les plus profondes connaissances, les véritables principes de la liberté et de la morale la plus austère... ; son caractère, à la vérité, n'est pas propre à lui faire des amis ; naturellement dur et caustique, connaissant bien le cœur humain, ayant bien observé les personnages qui ont figuré sur la scène depuis la Révolution, il a eu le courage de les faire connaître... »

Après avoir fait une seconde allusion à « la sévérité des principes et l'étendue des connaissances du citoyen Rutledge », Boucher St-Sauveur conclut ainsi : « Je ne croirai jamais que ce soit une pareille dénonciation qui ait pu motiver sa détention, et si l'amour de la vérité a exigé de moi la présente déclaration, il m'impose aussi de garder le silence sur les personnes et les faits que je ne connais pas ».

Lb ⁴¹ 903, in-4°, pp. 1-4.

CONCLUSION.

Ainsi s'acheva, dans la défaite et l'abandon, une existence chaude de lutttes et de fièvres, dont nous souhaiterions dégager les lignes essentielles.

Un premier trait marquant de cette existence fut l'acharnement du sort contraire. Né sous de fâcheux auspices, Jean Jacques Rutlidge, par ailleurs trop naïf, connu, au cours de sa vie, beaucoup plus le visage de l'adversité que les sourires de l'heureuse fortune.

Délaissé par son père, élevé dans l'ennui et la solitude, spolié par Dehérain, joué par Sartine, persécuté par Necker, quatre fois incarcéré, mort en prison, le malheureux chevalier eut constamment à se débattre dans l'angoisse, la gêne, l'injustice, la misère.

Tout autre, moins solidement trempé, s'y fut vite épuisé. Mais Rutlidge, athlète-né, était taillé pour le combat. De là, cet autre trait caractéristique de sa carrière, qui est la passion de la lutte. Considérée de ce point de vue, sa vie nous apparaît comme un perpétuel assaut, comme une suite de batailles impétueuses, comme le fougueux rebondissement de multiples offensives. Lutte contre les Encyclopédistes, lutte contre Voltaire, lutte contre les Comédiens, lutte contre Le Noir et Dehérain, lutte contre Necker, lutte contre les Impurs de la Révolution, lutte toujours, lutte partout. Jours incessants d'efforts et d'attaques qui font de Rutlidge essentiellement un polémiste.

Polémiste. Mais non gagé, comme on l'a prétendu. Car ce qui marque — et d'une façon indélébile — le chevalier, c'est son désintéressement. S'il lutte, c'est toujours pour la défense d'un homme, d'une cause ou d'une idée. Son *Bureau d'Esprit* défend les droits du goût à demeurer indépendant, ses *Observations* défendent le génie outragé de Shakespeare et pour s'emparer de sa personne, en 1793, il faudra l'arracher à la barre de la Convention où il prononce un dernier plaidoyer.

Polémiste, soit ; mais généreux et à l'âme noble !

Trop candide, trop crédule, mais ardent, plein de ressources, actif et chaleureux, tel nous apparaît, en résumé, l'homme.

De l'écrivain nous voudrions dire, aussi, quelques mots.

*
* *

Ce qui frappe, dès l'abord, c'est la diversité des genres auxquels il s'est essayé.

Tragédie, poésie, satire, roman, critique, journalisme, comédie, traité politique, pamphlet, il a tout tenté, tout pénétré. Pareil éparpillement ne va pas sans conséquences néfastes. Et si le premier trait de Rutledge écrivain est la fécondité, le second est, trop souvent, une facilité, il faut bien le reconnaître, voisine de la médiocrité.

Trop souvent, mais non point toujours. Et si, dans cette production massive de trente ouvrages, les deux tiers sont aujourd'hui presque illisibles, il n'en reste pas moins que, dans l'autre tiers, Rutledge s'est approché du tout premier plan. Quatre de ses œuvres sont d'incontestables réussites et l'oubli dans lequel elles se trouvent abîmées n'est qu'une injustice nouvelle, celle-là posthume, infligée à la mémoire du chevalier.

Le Bureau d'Esprit, en effet, les *Observations à MM. de l'Académie Française*, la *Quinzaine Angloise* et le *Creuset* forment ce qu'on pourrait appeler le Quadrilatère de Jean Jacques Rutledge. Sa renommée reposa jadis sur ces quatre bastions ; pourquoi les juger indignes aujourd'hui de leur glorieux passé ? Notre ambition serait, précisément, d'avoir ravivé l'intérêt qu'ils méritent, d'avoir rappelé qu'il est, parfois, chez les écrivains dits « secondaires », matière à s'instruire et à penser.

Quand bien même, emporté par l'esprit de parti, on nierait à Rutledge tout talent d'écrivain, quand bien même on fermerait volontairement les yeux à la vivacité brillante du *Bureau d'Esprit*, à la logique serrée des *Observations*, à l'humour délicieux de la *Quinzaine Angloise*, à la fougue brûlante du *Creuset*, il est une qualité qu'on ne saurait lui refuser, c'est la souplesse de son intelligence, c'est l'ampleur de ses vues.

Politiquement et littérairement, il a été aux avant-gardes, ouvert

à toutes les influences, passionnément épris de culture française, nourri de tolérance et accueillant à l'étranger. Il a vu large et loin. Il a prédit l'amère défaite du classicisme et l'aube du triomphe shakespearien ; il a annoncé la faillite des préjugés nationaux et l'amitié franco-anglaise. A son sens du relatif, à son cosmopolitisme intellectuel, à cette rare vertu qui se nomme le « comparatisme » et qu'il a possédée l'un des tout premiers, il a dû d'être doublement précurseur.

Et, n'eût-il fait que cela, n'eût-il fait que comprendre et prévoir, il méritait de passer à la postérité.

BIBLIOGRAPHIE.

A. — ŒUVRES DE RUTLIDGE ¹

1. *Thamar*. Tragédie par LCR, officier irlandais, à Bruxelles et Paris, 1769.
B. M. 11238 m. 34¹.
2. *An essay on the character and manners of the French*, London, 1770.
Traduit en français en 1776 sous le titre : *Essai sur le caractère et les mœurs des Français comparées à celles des Anglais*.
3. *Le Retour du Philosophe ou Le Village abandonné*. Poème imité de l'Anglois du docteur Goldsmith par le chevalier R***, à Bruxelles, chez J. L. de Boubers, 1772.
Ye 9922.
4. *Le Bureau d'Esprit*, Comédie en cinq actes en prose (par le chevalier J. Jacques de Rutlidge, satire contre M^{me} Geoffrin et les habitués de son salon, d'après Soleinne) Liège, Boubers 1776, in-8°, 99 pp.
Y th, 239.
5. *Essai sur le caractère et les mœurs des Français, comparées à celles des Anglois* (sans nom d'auteur), Londres, 1776.
Traduction de *Essay on the character and manners of the French*, publié à Londres en 1770. Li⁴ 12.
6. *La Quinzaine Angloise à Paris ou l'Art de s'y ruiner en peu de temps*, Londres 1776 (Nyon, n° 10829).
Y², 60361.
7. *Observations à MM. de l'Académie Française au sujet d'une lettre de M. de Voltaire lue dans cette Académie, à la solennité de la*

1. Abréviations :

A N : Archives Nationales.

B M : British Museum.

I H V P : Bibliothèque de l'Institut d'Histoire de la Ville de Paris.

(Les cotes non précédées de ces initiales sont celles de la Bibliothèque Nationale).

Saint Louis, le 25 Auguste 1776. Brochure in-8° de 43 pages par M. le chevalier Rutlidge.

Yk, 4695.

8. *Le Bureau d'Esprit*, comédie en cinq actes en prose (2^e édition) Liège, Boubers, 1777, in-8°, 127 pp.
9. *Premier et second voyages de Mylord *** à Paris, contenant la Quinzaine Angloise et le Retour de Mylord dans cette capitale après sa majorité*, Yverdon, 1777, 3 vol.
Y² 64105-6-7.
10. *The Englishman's Fortnight in Paris by an observer or the art of ruining himself there in a few days*, Dublin, 1777.
B. M. 12518, ccc 9.
11. *Les Comédiens ou Le Foyer*, pièce en un acte, Paris et Londres, 1777, 8°.
Yth, 17451.
12. *Le Train de Paris ou Les Bourgeois du Temps*, Yverdon, 1777, 8°.
Y th, 17451.
13. *Essais Politiques sur l'état actuel de quelques puissances*, Londres et Genève, 1777.
* E, 2562.
14. *Œuvres diverses de M. le Chev. Rutlidge, contenant ses poésies et quelques dissertations*, à Yverdon, 1777.
Z, 20300.
15. *Le Babillard*, Paris, J. F. Bastian 1778, 1779 4 vol, in-8°.
— d° — 1778, 24 numéros en 1 vol, in-8°.
Lc ², 80.
16. *Le Départ des Matelots*, Paroles de M. le chevalier Rutlidge, musique de M. Rigel.
17. *Premier et second voyages de Mylord *** à Paris, contenant la Quinzaine Angloise*, par le chevalier R. (Rutledge), Londres, 1782, 3 vol, in-12, (catalogue Monselet p. 64.)
Y², 60361.
18. *Calypso ou Les Babillards* par une société de gens du monde et de gens de lettres.... Paris, Regnault, 1784-1785, 3 vol, in-8° (par le chevalier Jean-Jacques Rutlidge, d'après Barbier).
Z, 29084.

19. *Le Vice et la faiblesse ou Mémoires de deux Provinciales*, Paris, 1785.
Y², 73023-24.
20. *Confessions d'un Anglais ou Mémoires de Sir Ch. Simpson*, Lausanne et Paris, 1786.
Y², 6814-5.
21. *Premier et second voyages de Mylord *** à Paris, contenant la Quinzaine Angloise* par le chevalier R. (Rutledge), Réimpression, Londres, 1786, 3 vol, in-12.
Y², 60361.
22. *Éloge de Montesquieu*, Londres, chez Joseph de Boffe, 1786.
Ln²⁷, 14615.
23. *Supplément à la Quinzaine Angloise ou Mémoires de M. de Provence* par de Rutledge, Paris, 1787, 2 vol, in-12. (Fleischer).
Ce supplément existe aussi sous le titre : *Le valet de chambre financier ou Mémoires de M. de Provence*.
24. *Mémoire au Roi*, Paris, chez Rozé, 1790, imprimé en 1787.
Ln²⁷, 18147, in-4°.
25. *Nouvelle théorie astronomique pour servir à la détermination des longitudes*, ouvrage mis au jour par James Rutlidge, baronet. A Londres et Paris, 1788.
V, 8142.
26. *Mémoires de M. de Provence*, réimpression — Londres et Paris, 1788, 2 vol, in-12..
27. *Alphonsine ou Les Dangers du grand monde*, par l'auteur de la *Quinzaine Angloise* (le chev. de Rutlidge), Londres et Paris, 1789, 2 vol, in 12.
Y², 13590.
28. *Paris aujourd'hui ou Idées diverses d'un citoyen du Tiers État aux États Généraux*, 1789.
L⁷ K, 6574.
29. *Lettre à M. d'Épremesnil*, Paris, 10 février 1789,
Lb³⁹, 6980.
30. *Mémoire pour la communauté des Maîtres Boulangers de la Ville de Paris* présenté au Roi, le 19 février 1789.
Vp, 25862.

31. *Second Mémoire pour les Maîtres Boulangers*, lu au bureau des subsistances de l'Assemblée Nationale, par le chevalier Rutledge, 1789, Paris, imp. Baudouin, s. d. in-4°, 48 pp.
Vp, 3507.
32. *Projet d'une législation des subsistances* composée pour M. Necker par James Rutledge..., Paris, Goujon, 1790, in-8°, 94 pp.
cf. Lb³⁹, 3062.
33. *Vie privée et ministérielle de M. Necker, directeur général des Finances*, par un citoyen, Genève, imp. Pellet, 1790, in-8°, 80 pp.
Lb³⁹, 3355 A.
34. *Dénonciation sommaire faite au Comité des recherches de l'Assemblée Nationale contre M. Necker, ses complices, fauteurs et adhérents* par James de Rutledge B^t, Paris, Rozé, mars 1790.
Lb³⁹, 3062.
35. *Procès fait au chevalier Rutledge, baronet, avec les pièces justificatives et sa correspondance avec M. Necker*, Paris, 16 avril 1790.
Ln²⁷, 18148.
36. *L'Astuce dévoilée ou Origine des maux de la France perdue par les manœuvres du Ministre Necker*, par Rutofle de Lode. s. l. 1790, in-8°.
Lb³⁹, 4043.
37. *Rappel des Assignats à leur véritable origine ou Démonstration d'un plagiat dangereux du premier ministre et du comité des finances* par James Rutledge, Paris, imp. de Lefort (7 septembre 1790) in-4°, 32 pp.
Lb³⁹, 4022.
38. *Démonstration rigoureuse de la base du plan de la banque territoriale de M. de Ferrières*, 1791.
39. *Sommaire d'une discussion importante* par J. Rutledge, citoyen, (au sujet de la banque territoriale de Ferrières) imp. Mayer et C^o, s. d. in-8°, 30 pp., 1791.
AN, c 197, 160⁴⁴.
40. *Amusement du despotisme ministériel ou Mémoires d'un prisonnier de douze années et sept mois*, rédigé par J. Rutledge, citoyen, Paris, imp. du Creuset, in-8°, 77 pp.
Ln²⁷, 13119.
41. *Le Creuset*, ouvrage politique et critique par James Rutledge, citoyen, à Paris, 1791, l'an deuxième de la Liberté.
Lc², 528.

42. *Réclamation de la Loi* par J. Rutledge, défenseur officieux invoqué par Poupart de Beaubourg, septembre 1791.
Ln 27, 16599.
43. *Aux Législateurs*, 26 octobre 1791.
Ln 27, 16600.
44. *Le Naboth français ou Grands coupables dévoilés* par Jean François Magenthies, citoyen, 19 octobre 1792, Paris, l'an 1^{er} de la R. F.
fo Ln 27 13156.
Opinion sur cette affaire signée J. Rutledge, défenseur officieux, datée du 10 oct. 1792, l'an 1^{er} de la R. F.
45. *L'an premier de la République Française*. C. R. au département par le citoyen Royol, de la section de la place des fédérés. B.M. f. R. 59 (1) signé : Royol ; J. Rutledge, défenseur officieux.
46. *Larcher à De Lamarche, directeur général de la fabrication des Assi-gnats*, Paris, imp. Mayer et C^o, s. d. 8^o, 16 pp.
(A la fin, une lettre sur la réponse imprimée au nom de De Lamarche signée J. Rutledge et datée de Paris, 29 décembre 1792.)
Lb 41, 276
47. *Opinion sur les éclaircissements qui précèdent* signée : James Rutledge, défenseur officieux.
Lb. 2437.
48. *Les Aventures de Milord Johnson ou Les Plaisirs de Paris*, par le chev. de Rutledge. (Réimpression de la *Quinzaine Anglaise*), Paris, 1798, 2 vol, in-12, Fleischer.
I H V P, 18152.
49. *La Quinzaine Anglaise*. Réimpression dans A. Franklin : *La vie privée d'autrefois*, tome XXVII, Paris, 1902.
50. *Le Train de Paris — ibidem —*.

B. — OUVRAGES CONSULTÉS

I. — ÉTUDES D'ENSEMBLE

SIDNEY LEE. — *Dictionary of National Biography*, tome 50, London, 1897.

A. FRANKLIN. — *La vie privée d'autrefois*, tome XXVII, Paris, 1902.

II. — DOCUMENTS OU ÉTUDES FRAGMENTAIRES

CHAPITRE I. — LA JEUNESSE DE RUTLIDGE

SOURCES MANUSCRITES.

Archives communales de la Ville de Dunkerque : Registre des Mariages, Année 1741. Registre des Naissances, année 1742. Registre des Décès, année 1744.

Archives Nationales : Y, 10506.

Archives du Ministère des Affaires Étrangères : Affaires intérieures France, 1383

Bibliothèque du Musée de la Guerre : Régiments de Clare, de Berwick, 88^e d'Infanterie.

M^s Joly de Fleury, f^o 232, 1894.

ibid f^o 255, ibid.

IMPRIMÉS.

Procès-verbaux des séances de la Chambre de Commerce de Dunkerque, années 1743-1753.

Plaidoyer pour le Chev. de R., Paris, 1781.

Second Plaidoyer pour le C. de R., Paris, 1781.

L'Illustration militaire, n^{os} du 21 et 26 juin 1867. (P. de Léoni « Monographie des Régiments de l'armée française : 88^e Régiment d'Infanterie ».)

Léon LALLEMENT. — *Le maréchal de camp B^{on} de Warren*, Varnes, 1893.

Capitaine Jean HANOTEAU et Émile BONNOT. — *Bibliographie des historiques des régiments français*, Paris, 1913.

CHAPITRE II. — LES PREMIERS ESSAIS

OL. GOLDSMITH. — *The Traveller*, London, 1764.

Idem — *The Deserted Village*, London, 1770.

BARBIER (Antoine Alexandre). — *Dictionnaire des ouvrages anonymes et pseudonymes*, Paris, 1806-08.

PÉRIODIQUES

L'Année Littéraire, 1772.

Le Mercure de France, 1772.

CHAPITRE III. — RUTLEDGE ET LE MILIEU IRLANDAIS

SOURCES MANUSCRITES.

Archives Nationales, M. 147.

Archives du Ministère des Affaires Étrangères : Affaires intérieures, France, 1383. Correspondance politique, Angleterre 582, Affaires intérieures, France, 1375.

IMPRIMÉS

Th. ASHE. — *Mémoires de la Princesse Caroline adressés à la Princesse Charlotte, sa fille*, Paris, 1813.

G. PESSARD. — *Nouveau dictionnaire de Paris*, Paris, 1904.

John MITCHELL. — *Ireland, France and Prussia*, Dublin, 1918.

A. FRANÇOIS. — *Nomenclature des voies publiques et privées de la Ville de Paris*, 1928.

CHAPITRE IV. — DIFFICULTÉS FINANCIÈRES
ET POLITIQUES

CONDORCET (d'après Barbier). — *Vie de Turgot*, Londres, 1786-1787.

Eugène DAIRE. — *Économistes financiers du XVIII^e siècle*, Paris, 1843.

Idem — *Œuvres de Turgot*, Paris, 1844.

TISSOT. — *Turgot, sa vie, son administration, ses ouvrages*, Paris, 1862.

Raymond de BERTRAND (avec notes de Bonvalet-Durin). — *Le Port et le Commerce maritime de Dunkerque au XVIII^e siècle*, Dunkerque 1865.

Charles HENRY. — *Correspondance inédite de Condorcet et de Turgot* (1770-1779). Paris, 1882.

Léon SAY. — *Turgot*, Paris, 1887.

Gustave SCHELLE. — *Œuvres de Turgot et documents le concernant*, Paris, 1919.

CHAPITRE V. — L'ATTAQUE CONTRE LES PHILOSOPHES

La Grande Encyclopédie, tome XVIII.

d'ALEMBERT. — *Correspondance*. Édition Beuchot, tome LXX, 1776.

GRIMM, DIDEROT, RAYNAL, MEISTER etc. — *Correspondance littéraire, philosophique et critique*, tome XI.

BACHAUMONT. — *Mémoires secrets*, tome IX, 29 décembre 1776.

Le TOURNEUR. — *Théâtre de Shakespeare*, 1776-1781.

J. FIÉVÉE. — *Lettres sur l'Angleterre et Réflexions sur la Philosophie au XVIII^e siècle*, Paris, 1802.

MARMONTEL. — *Mémoires*, Paris, 1878.

DESNOIRETERRES — *La Comédie satirique au XVIII^e siècle*, Paris, 1885.

A. TORNÉZY. — *Un Bureau d'esprit au XVIII^e siècle. Le salon de M^{me} Geoffrin*, Paris, 1895.

CRUPPI (Jean). — *Un avocat journaliste au XVIII^e siècle : Linguet*, Paris, 1895.

Pierre de SÉGUR. — *Le Royaume de la rue Saint Honoré. M^{me} Geoffrin et sa fille*, Paris, 1897.

de SOLEINNE. — *Bibliothèque dramatique*, tome II.

CHAPITRE VI. — RUTLIDGE ROMANCIER

GRIMM, DIDEROT, RAYNAL, MEISTER etc..., — *Correspondance littéraire, philosophique et critique*, novembre 1776.

Pidansart de MAIROBERT. — *L'Observateur anglais ou Correspondance secrète entre milord All'eye et milord All'ear*, Londres (Amsterdam), 1777-78.

BACHAUMONT. — *Mémoires secrets*, 1^{er} janvier 1777.

Marquis de Saint-AULAIRE. — *Correspondance inédite de M^{me} du Defand* (avec la Duchesse de Choiseul), Paris, 1859.

Fernand DRUJON. — *Les livres à clef. Étude de bibliographie critique et analytique pour servir à l'histoire littéraire*, tome II, Paris, 1888.

PÉRIODIQUES

LINGUET. — *Journal de politique et littérature*, 1776.

Jean Toussaint MERLE. — *L'Espion anglais ou Correspondance entre deux milords sur les mœurs publiques et privées des Français*, Paris, 1809.

Jean LEFRANC. — *D'un bord à l'autre. Le Temps*, 4 juillet 1931.

CHAPITRE VII. — LA BATAILLE SHAKESPEARIENNE

L'abbé PRÉVOST. — *Mémoires et aventures d'un homme de qualité qui s'est retiré du monde*, tome II, Amsterdam, 1731-1742.

LECOQ de Villeray (Pierre François). — *Réponse ou critique des Lettres Philosophiques de M. de V****, par le R. P. D. P. B, Bâle (Reims 1735).

Mrs MONTAGU. — *An essay on the writings and genius of Shakespeare compared with the Greek and French dramatic poets, with some remarks upon the misrepresentations of M. de Voltaire*, London, 1769.

GRIMM, DIDEROT, RAYNAL, MEISTER etc. — *Correspondance littéraire, philosophique et critique*, tome XI (novembre 1776), tome XII, (octobre 1777).

BACHAUMONT. — *Mémoires secrets*, 1^{er} janvier 1777.

BARETTI. — *Discours sur Shakespeare et sur M. de Voltaire*, Londres et Paris, 1777.

Mrs MONTAGU. — *Apologie de Shakespeare en réponse à la critique de M. de Voltaire*, Paris, 1777.

LA HARPE (Jean François de). — *Œuvres*, tome II. Préface de Barneveldt, 1778.

Dr. MOORE(J). — *A view of society and manners in Italy, with anecdotes relating to some eminent characters*, London, 1781-88.

SHERLOCK (Martin). — *Lettres d'un voyageur anglais*, Londres, 1779.

Idem *Nouvelles lettres d'un voyageur anglais*, Londres et Paris, 1780.

- LABORDE (J. B. de). — *Lettres sur la Suisse adressées à Madame de M. par un voyageur français en 1781*. Genève, 1783.
- BOSWELL (James). — *Life of Dr Johnson*, tomes II, IV et V, London, 1791.
- LA HARPE (Jean François de). — *Correspondance littéraire adressée à son A. I. Mgr. le Grand Duc, aujourd'hui empereur de Russie*, tomes I et II, Paris, 1801.
- d'ALEMBERT. — *Œuvres*, tome LXX, Paris, 1805.
- Palissot de MONTENOY. — *Le Génie de Voltaire apprécié dans tous ses ouvrages*, Paris, 1806.
- LA HARPE (Jean François de). — *Œuvres*, tome X, Paris, 1820-21.
- LAUZUN (Armand Louis Gontaut, Duc de). — *Mémoires*, Paris, 1822.
- HAYLEY (William). — *Life of Cowper*, tome II, London, 1824.
- VOLTAIRE. — *Œuvres complètes*. Édition Beuchot, tome LXX, Paris, 1829-34.
- BARRIÈRE et de LESCURE. — *Bibliothèque des Mémoires relatifs à l'Histoire de France pendant le XVIII^e siècle*, Paris, 1846-1861.
- D. GARRICK. — *The private correspondence*, tome II, London, 1832.
- A. BABEAU. — *Les voyageurs en France depuis la Renaissance jusqu'à la Révolution*, Paris, 1885.
- BALLANTYNE. — *Voltaire's visit to England (1726-1729)*, London, 1893.
- JUSSÉRAND (J. J.). — *Shakespeare en France sous l'ancien régime*, Paris, 1898.
- F. BALDENSBERGER. — *Études d'histoire littéraire*, 2^{me} série, chap. IV, Esquisse d'une histoire de Shakespeare en France, Paris, 1910.
- A. LIRONDELLE. — *Shakespeare en Russie*, Paris, 1912.
- P. VAN TIEGHEM. — *Le Prérromantisme*, Études d'histoire littéraire européenne, tome I, 1924 ; tome II, 1930.

PÉRIODIQUES

- Journal de Politique et de Littérature*, n^o 25, 5 septembre 1776.
- L'Année Littéraire*, tome V, année 1776, Lettre VII ;
tome VI, année 1777, lettre IX.
- Le Mercure de France*, Mars 1777.

CHAPITRE VIII. — NOUVELLES LUTTES

M^{me} de CAMPAN. — *Correspondance secrète*, tome IV, 1778.

CAILHAVA (J. F. d'Estendoux). — *Les causes de la décadence du théâtre et les moyens de le faire refleurir, augmenté d'un plan pour l'établissement d'un second théâtre français et de réforme des autres spectacles*, Paris, 1789.

M^{me} de CAMPAN. — *Mémoires sur la vie privée de Marie-Antoinette, reine de France et de Navarre, suivis de souvenirs et anecdotes historiques sur les règnes de Louis XIV-XVI*, tome I, Paris, 1823.

FOURNEL. — *Curiosités théâtrales anciennes et modernes*, Paris, 1859.

Marquis de SAINT-AULAIRE. — *Correspondance inédite de M^{me} du Deffand* (avec la Duchesse de Choiseul), Paris, 1859.

Pidansart de MAIROBERT. — *Les conversations du jour de l'an chez M^{me} du Deffand il y a un siècle* (en 1777), Paris, 1877.

BRAZIER (Nicolas). — *Chroniques des petits théâtres de Paris* réimprimées, (sur l'édition de 1837) avec notice, variantes et notes par Georges d'Heylli, Paris, 1883.

de SOLEINNE. — *Bibliothèque dramatique*, tome II.

CHAPITRE IX. — RUTLIDGE ESSAYISTE

LACOMBE. — *Le Mitron de Vaugirard, dialogues sur le blé, la farine et le pain, avec un traité de la boulangerie*, Amsterdam (Paris), 1777.

GRIMM, DIDEROT, RAYNAL, MEISTER etc..., — *Correspondance littéraire, philosophique et critique* tome XII, février 1778, avril 1779.

PÉRIODIQUES

Le Courrier de l'Europe, 1778.

CHAPITRE X. — LES ŒUVRES SECONDAIRES

SOURCES MANUSCRITES

Archives Nationales, Y. 10506.

IMPRIMÉS

GRIMM, DIDEROT, RAYNAL, MEISTER etc..., — *Correspondance littéraire, philosophique et critique*, tome XII, juin 1778, déc. 1778.

BACHAUMONT. — *Mémoires secrets*, tomes XIII (1778), XIV (19 septembre 1779), XX (13 février 1782).

PÉRIODIQUES

Le Mercure de France : 25 septembre et 2 octobre 1779.

Le Correspondant : 1779.

CHAPITRE XI. — LA LUTTE CONTRE NECKER

SOURCES MANUSCRITES

Archives Nationales : Y 10504 ; Y 10506 ; C. 28 (224) ; D. XXIX^b

IMPRIMÉS

Correspondance secrète. (10^e, 13^e et 49^e lettres), 1789.

C. F. L. MONTJOYE. — *Histoire de la Révolution de France depuis la présentation au Parlement de l'impôt territorial et de celui du timbre jusqu'à l'Assemblée Nationale*, Paris, 1797.

Idem *Histoire de la conjuration de L. Ph. d'Orléans, surnommé « Égalité »*, tomes I et II, Paris, 1800.

BARRÈRE DE VIEUZAC (Bertrand). — *L'esprit de M^{me} Necker*, extrait des cinq volumes de mélanges tirés de ses manuscrits publiés en 1798 et en 1801 par M. B. D. V., Paris, 1808.

BERVILLE et BARRIÈRE. — *Choix de mémoires relatifs à la Révolution Française*, 1820-25.

Vicomte d'HAUSSONVILLE. — *Le Salon de M^{me} Necker*, Paris, 1822.

J. F. NOURRISSON. — *Trois révolutionnaires : Turgot, Necker, Bailly*, Paris, 1885.

P. BONDOIS. — *Les grands Français : Necker*, Paris, 1888.

Paul DESCHANEL. — *Figures de femmes : M^{me} du Deffand, M^{me} d'Épinay, M^{me} Necker, M^{me} de Beaumont, M^{me} Récamier etc...* Paris, 1889.

A. TUETÉY. — *Répertoire général des sources manuscrites de l'Histoire de Paris pendant la Révolution Française*, Paris, 1890.

Maurice TOURNEUX. — *Bibliographie de l'Histoire de Paris pendant la Révolution Française*, Paris, 1890.

Charles GOMEL. — *Les causes financières de la Révolution Française*, (Les ministères de Turgot et de Necker), Paris, 1892.

DUQUESNOY. — *Journal de Duquesnoy, député du Tiers-État de Bar-le-Duc*, tomes I et II, Paris, 1894.

P. DE VAISSIÈRE. — *Lettres d'Aristocrates. La Révolution racontée par des correspondances privées (1789-1794)*, Paris, 1907.

André FRIBOURG. — *Le Club des Jacobins en 1790 d'après de nouveaux documents*. (Sté de l'Histoire de la Révolution, n° 36), Paris, 1910.

A. MATHIEZ — *La Révolution et les étrangers*, tome I., Paris, 1922.

PÉRIODIQUES

Journal Général de la Cour et de la Ville. Novembre, décembre 1789.

GORSAS. — *Le Courrier*, n° XVI.

PRUDHOMME — *Révolutions de Paris*. Nos XVII et XXIII.

Table des Procès-Verbaux de l'Assemblée Constituante, 1789.

Revue des questions historiques, tome XXXIV, 1883.

CHAPITRE XII. — RUTLIDGE ET LES CORDELIERS

Correspondance secrète. Lettre 5^e ; 30 Janvier 1790.

SENTIES et MOMORO. — *Journal du Club des Cordeliers, société des amis des droits de l'homme et du citoyen*, Paris, 1791.

BOUCHER SAINT-SAUVEUR. — *Déclaration du Citoyen*, 1793.

Edmond BIRÉ. — *La Légende des Girondins*, Paris et Bruxelles, 1881.

J. G. ALGER. — *Englishmen in the French Revolution*, London, 1889.

A. AULARD. — *La Société des Jacobins* (Collection de Documents relatifs à l'Histoire de Paris pendant la Révolution), Paris, 1889-1897.

Alfred BOUGEART. — *Les Cordeliers, documents pour servir à l'histoire de la Révolution Française*, Caen, 1891.

Gustave ISAMBART. — *La Vie à Paris pendant une année de la Révolution (1791-92,)*. Paris, 1896.

A. AULARD. — *Histoire politique de la Révolution Française : Origines et développements de la Démocratie et de la République (1789-1804)*. Paris, 1901-1926.

A. MATHIEZ. — *Le Club des Cordeliers pendant la crise de Varennes et le massacre du Champ de Mars*, Paris, 1910.

— *Études Robespierristes*. Vol. I, Paris, 1917.

— *La Révolution Française*. 3 vol. Paris, 1922-24-27.

- P. SAGNAC. — *La Révolution (1789-1792)* dans LAVISSE (Ernest) : *Histoire de France contemporaine depuis la Révolution jusqu'à la paix de 1919*, tome I., Paris, 1920.

PÉRIODIQUES

Archives Parlementaires. Tome XXXV, 1791.

Réimpression de l'Ancien *Moniteur*.

- Eug. HATIN. — *Bibliographie historique et critique de la Presse périodique française*, Paris, 1866.

CHAPITRE XIII. — LA FIN DE RUTLIDGE

SOURCES MANUSCRITES

Archives Nationales : F7. 4775-8.

IMPRIMÉS

Comtesse de BOHM (née de Girardin) : *Les Prisons en 1793*. Paris 1830.

Pierre CARON : *Paris pendant la Terreur*. Paris, 1910-1914.

A. MATHIEZ : *Études Robespierriistes : II. La conspiration de l'étranger*. Paris, 1918.

PÉRIODIQUES

Extraits des procès-verbaux de la Convention Nationale. Tome 61, 1793.

Archives Parlementaires. Tome 76, 1793.

Annales patriotiques et littéraires, 1793.

Journal des Débats et des Décrets, 1793.

Journal de Perlet, 1793.

Annales de la Révolution. Tome VIII.

Les Petites Affiches, mars 1794.

TABLE DES MATIÈRES

AVANT-PROPOS.	9
-----------------------	---

PREMIÈRE PARTIE

LES ANNÉES DE FORMATION (1742-1769)

CHAPITRE PREMIER. — LA JEUNESSE DE RUTLIDGE

I. Origines de Rutledge. — II. Walter Rutledge et le Prince Charles-Édoard. — III. Années d'études. — IV. Retour au foyer paternel. — V. Le régiment de Fitzjames. — VI. Mondanités. — VII. Départ pour l'Italie. — VIII. Une succession difficile	13
--	----

DEUXIÈME PARTIE

L'ACTIVITÉ LITTÉRAIRE (1769-1789)

CHAPITRE DEUXIÈME. — LES PREMIERS ESSAIS

I. <i>Thamar</i> (1769). — II. <i>An Account of the Character and Manners of the French</i> (1770). Les intentions de Rutledge. — III. Opinion sur Voltaire. — IV. L'entente cordiale. — V. Sueroît de malheurs. — VI. <i>Le Retour du Philosophe</i> (1772). Admiration de Rutledge pour Goldsmith. — VII. Caractère de l'ouvrage. Le Discours Préliminaire. — VIII. Originalité de Rutledge. — IX. Les éloges de Goldsmith. — X. Rutledge à Paris	31
---	----

CHAPITRE TROISIÈME. — RUTLIDGE ET LE MILIEU IRLANDAIS

I. Attraction exercée par la France sur l'Irlande. — II. Les collègues irlandais de Paris. Historique sommaire du « Collège des Lombards ». — III. Importance du Collège. Le Supérieur Walsh. — IV. Régiments irlandais au service de la France. — V. Les projets de réforme du Maréchal de Muy. Inopportunité de la mesure. — VI. Rôle de l'Irlande en France au XVIII ^e siècle et position de Rutledge dans le milieu irlandais. — VII. Les échos du passé	46
---	----

CHAPITRE QUATRIÈME. — DIFFICULTÉS FINANCIÈRES ET POLITIQUES

- I. Rutlidge et le notaire Déhérain. — II. Machinations secrètes. — III. La réfection des quais de Dunkerque et l'opinion anglaise. Rutlidge chargé de mission. — IV. Accueil favorable de Turgot. Le double jeu de Sartine. — V. Rutlidge échoue 58

CHAPITRE CINQUIÈME. — L'ATTAQUE CONTRE LES PHILOSOPHES.

- I. Rutlidge sollicité d'écrire un ouvrage satirique. — II. Les raisons de son choix. — III. Activité de Rutlidge. — IV. *Le Bureau d'Esprit* (1776). Caractère de la pièce. — V. L'original : le salon de M^{me} Geoffrin. — VI. Analyse des deux premiers actes du *Bureau d'Esprit*. — VII. L'attaque contre Voltaire. — VIII. Rutlidge défenseur de Shakespeare. La fin du *Bureau d'Esprit*. — IX. Défauts et mérites de la pièce. Son succès de scandale. — X. Intérêt de la préface de la seconde édition (1777). Changements heureux apportés au texte. — XI. L'indignation des Philosophes. . . . 67

CHAPITRE SIXIÈME. — RUTLIDGE ROMANCIER.

- I. Regrets de Rutlidge de n'avoir pas été joué. — II. Classification de ses œuvres de l'année 1776. — III. *La Quinzaine Anglaise* (1776). Intentions de Rutlidge. Les sources personnelles du roman. — IV. *L'Essai sur les Mœurs des Français* (1776). En quoi il améliore le style du chevalier. — V et VI. Analyse des premières journées de la *Quinzaine Anglaise*. Intérêt et vivacité du récit. — VII. Deux caractères typiques : Provence et le Chevalier Bouillac. — VIII. Aspect politique de la *Quinzaine Anglaise*. — IX. Le dénouement de l'intrigue. — X. Succès considérable remporté par le roman. La notoriété du chevalier croit en France. Répercussions à l'étranger. 90

CHAPITRE SEPTIÈME. — LA BATAILLE SHAKESPEARIENNE

- I. Shakespeare en France. L'indifférence du XVII^e siècle. L'anglomanie de Voltaire. — II. Sa « volte-face ». Les raisons profondes. — III. Vogue croissante de Shakespeare. — IV. La *Traduction* de Letourneur. Indignation de Voltaire. — V. Ses projets de combat. — VI. Négociations avec d'Alembert. — VII. La solennité de la Saint-Louis. — VIII. Analyse et critique de la *Lettre à l'Académie*. Son succès. — IX. Les mécontents. — X. Rutlidge relève le gant. *Les Observations* (1776). — XI. Justesse de vues et modération du chevalier. Valeur critique de son ouvrage. — XII. Les attaques se pressent : *Le Discours* de Baretti. — XIII. *L'Apologie* de Mrs Montagu. — XIV. *Les Lettres* et *Nouvelles Lettres* de Martin Sherlock. — XV. Mérite particulier de Rutlidge dans cette controverse 114

CHAPITRE HUITIÈME. — NOUVELLES LUTTES.

- I. *Les Comédiens ou Le Foyer* (1777). Authenticité de la pièce. — II. Acteurs et dramaturges. — III. Échec de la satire du chevalier. — IV. Les caprices de Sartine. Première arrestation de Rutlidge. Sa libération. Une promesse de consulat 146

CHAPITRE NEUVIÈME. — RUTLIDGE ESSAYISTE.

- I. *Les Essais Politiques* (1777). Intentions conciliantes du chevalier. — II. Rutledge fait le point : *Les Œuvres diverses* (1777). — III. Une transition entre le roman et l'essai : *Premier et second voyages de Mylord de*** à Paris* (1777). — IV. Les Comédiens refusent *Le Train de Paris* (1777). Rutledge essayiste. — V. *Le Babillard* (1778). Ses modèles anglais. — VI. Mérites littéraires de la nouvelle feuille. — VII. Intérêt qu'elle apporte aux problèmes économiques. — VIII. Rutledge commentateur de la littérature anglaise. — IX. L'échec financier du *Babillard*. 154

CHAPITRE DIXIÈME. — LES ŒUVRES SECONDAIRES.

- I. *Le Départ des Matelots* joué par la Comédie Italienne (1778). La pièce ne réussit pas. — II. *Le Train de Paris* enfin représenté (1779). Analyse de la pièce. Jugements contradictoires de la critique. — III. Une nouvelle période d'infortunes : Rutledge victime du notaire Dehérein. — IV. Seconde arrestation du chevalier (1782). Son élargissement (1783). — V. Le spectre de la misère. Production massive de Rutledge : *Calypto* (1784). — VI. *Le vice et la faiblesse* (1785), *Confessions d'un Anglais* (1786). — VII. *Eloge de Montesquieu* (1786), *Mémoires de M. de Provence* (1787), *Nouvelle théorie astronomique* (1788). — VIII. *Alphonsine* (1789). Rutledge à l'aube de la Révolution 168

TROISIÈME PARTIE

RUTLIDGE ET LA RÉVOLUTION FRANÇAISE (1789-1794)

CHAPITRE ONZIÈME. — LA LUTTE CONTRE NECKER.

- I. Rutledge et les Maîtres-Boulangers. — II. Espoirs mis en Necker par le chevalier. Leurs rapports. Double jeu du ministre. Rutledge chargé officiellement de mission. — III. La trahison de Necker. Troisième arrestation du chevalier. — IV. Caractères du procès. L'innocence de Rutledge. Sa libération (janv. 1790). — V. La vengeance du chevalier. *Vie privée et ministérielle de M. Necker* (1790). *Dénonciation sommaire* (1790). — VI. *Procès fait au Chevalier Rutledge, baronnet* (1790). — VII. *L'Astuce dévoilée* (1790). *Rappel des Assignats à leur véritable origine* (1790). — VIII. Impression d'ensemble sur la campagne menée par Rutledge contre Necker 183

CHAPITRE DOUZIÈME. — RUTLIDGE ET LES CORDELIERS.

- I. Les premiers contacts. — II. *Le Creuset* (1791). — III. Rutledge et la famille royale. Louis XVI. — IV. Marie-Antoinette. — V. L'idée républicaine. — VI. La Banque territoriale de M. de Ferrières. — VII. Scission du Club. — VIII. L'affaire Larcher — de Lamarche 196

CHAPITRE TREIZIÈME. — LA FIN DE RUTLIDGE.

I. La dénonciation de Fabre d'Églantine. Quatrième arrestation de Rutlidge.	
— II. Ses derniers jours. La mort	209
CONCLUSION	217
BIBLIOGRAPHIE.	
A. Œuvres de Rutlidge	221
B. Ouvrages consultés	226
TABLE.	235

Vu le 19 Mai 1931.

Le Doyen de la Faculté des Lettres
de l'Université de Paris,

H. DELACROIX.

Vu et Permis d'imprimer,
Le Recteur
de l'Académie de Paris,
S. CHARLÉTY.

Société d'Impressions Littéraires, Industrielles et Commerciales

41, rue du Metz — LILLE.
